

CATHY GLASS

Maman dit que c'est ma faute



Cathy Glass

**MAMAN DIT
QUE C'EST MA FAUTE**

*Traduit de l'anglais
par Anne Bleuzen*

AVANT-PROPOS

Voici l'histoire de Donna, placée chez moi à dix ans par les services sociaux. À l'époque, j'étais assistante familiale depuis onze ans. Je n'avais pas encore accueilli Jodie (dont j'ai raconté l'histoire dans *Violentée*) ni Lucy, que j'ai finalement adoptée. Quand Donna m'a été confiée, mon fils Adrian avait dix ans et ma fille Paula, six ans. Donna nous a profondément marqués et ce qu'elle a réussi à accomplir est resté dans nos mémoires.

Certains détails, tels que des noms, lieux et dates, ont été modifiés afin de protéger Donna.

UNE RIVALITÉ ENTRE FRÈRES ET SŒUR

En cette troisième semaine d'août, Adrian, Paula et moi profitons pleinement des grandes vacances. Le souvenir de la routine des jours d'école était aussi loin dans nos esprits que la perspective de la rentrée. Nous savourions nos longues journées sous un beau ciel bleu et un magnifique soleil estival. Une semaine plus tôt, la petite Tina était retournée vivre auprès de sa mère. Malgré la tristesse de la voir partir après six mois passés chez nous, nous étions heureux pour elle. Sa mère avait remis de l'ordre dans sa vie et quitté un compagnon très violent. Les services sociaux continueraient de suivre la famille, mais l'avenir s'annonçait prometteur. La mère de Tina voulait ce qu'il y avait de mieux pour sa fille et semblait n'avoir perdu pied que de manière temporaire ; on voyait bien que l'une et l'autre s'aimaient profondément.

Je ne pensais pas accueillir un nouvel enfant avant la rentrée. En général, le mois d'août est « calme » pour les services de la protection de l'enfance, non que les mauvais traitements ou les crises familiales connaissent une trêve pendant cette période, mais tout simplement parce que personne ne les signale. Ce n'est qu'en septembre, lorsque les enfants retournent à l'école, que les enseignants remarquent des ecchymoses, recueillent des confidences ou repèrent des comportements anormaux de repli sur soi ; ils donnent alors l'alerte. Les périodes les plus chargées pour les services sociaux sont fin septembre, octobre et, malheureusement, après Noël, quand les familles dysfonctionnelles explosent sous la pression de toute une semaine passée ensemble.

C'est donc avec une certaine surprise que, rentrée du jardin, où je mettais une lessive à sécher, pour aller répondre au téléphone, j'entendis la voix de Jill, ma coordinatrice de l'agence de placement :

— Bonjour, Cathy, me dit-elle, toujours enjouée. Vous profitez bien de ce beau soleil ?

— Et comment ! Vous avez passé de bonnes vacances ?

— Oui, merci. La Crète est un endroit charmant. Je ne suis rentrée que depuis deux jours, mais je repartirais bien !

— Ah oui ? L'agence a déjà beaucoup de demandes ? demandai-je, surprise.

— Non, mais je suis seule au bureau cette semaine. Rose et Mike sont en vacances.

Jill marqua une pause. J'attendais la suite ; elle ne m'avait sans doute pas appelée pour savoir si je profitais bien du soleil ni pour se plaindre que ses vacances soient terminées. J'avais vu juste.

— Cathy, j'ai reçu ce matin un coup de téléphone d'une assistante sociale, Edna Smith. Une femme formidable. Elle cherche une nouvelle famille d'accueil pour une petite fille, Donna, qui a été placée fin juillet. J'ai tout de suite pensé à vous.

Je ne pus réprimer un petit rire entendu car, à n'en pas douter, cela laissait présager des ennuis. Quand un enfant doit changer de famille au bout de trois semaines, c'est que son comportement a été ingérable.

— Qu'est-ce qu'elle a fait ? demandai-je.

Cette fois, c'est Jill qui émit un petit rire.

— Je ne sais pas vraiment, et Edna non plus. Tout ce que les parents d'accueil ont dit, c'est que Donna ne s'entend pas avec ses deux petits frères. Ils ont été placés ensemble.

— Ça me paraît léger pour justifier un changement, commentai-je.

Étant donné le caractère très déstabilisant pour l'enfant d'une telle décision, on ne la prend qu'en cas d'extrême nécessité, lorsque l'échec est patent.

— En effet, c'est aussi ce que j'ai dit, et Edna pense la même chose. Elle se rend chez eux à l'heure qu'il est, pour tenter d'y voir plus clair. Avec un peu de chance, elle pourra calmer le jeu. Mais est-ce que je peux lui donner votre numéro pour qu'elle vous appelle directement, en cas de besoin ?

— Oui, bien sûr, répondis-je. Je serai à la maison jusqu’au déjeuner. Ensuite, je comptais aller au parc avec les enfants. Mais je prendrai mon téléphone portable : vous n’avez qu’à donner les deux numéros à Edna. Je suppose que si la décision est confirmée, il n’y aura pas d’urgence particulière ?

— Non, je ne pense pas. Et vous pourriez accueillir Donna, le cas échéant ?

— Oui. Quel âge a-t-elle ?

— Dix ans. Mais d’après ce que j’ai compris, elle en fait plus.

— D’accord, aucun souci. J’espère qu’Edna pourra régler le problème, si ce n’est qu’une banale rivalité entre frères et sœur. Ce serait mieux pour Donna qu’elle n’ait pas à faire ses valises.

— Oui, convint Jill. Merci, Cathy. Et passez une très bonne journée !

— Vous de même.

Elle soupira :

— Au bureau ?...

Je ressortis pour terminer d’étendre le linge. Les enfants jouaient dans le bac à sable. Tandis que Paula façonnait de petits animaux avec des moules en plastique, Adrian, aux commandes de sa pelleteuse miniature, s’affairait à transporter du sable aux quatre coins du jardin. Des monticules d’une taille non négligeable parsemaient désormais le gazon : on aurait dit l’œuvre d’une taupe malicieuse. Je savais que Paula ne serait pas contente quand il rapporterait tout ce sable souillé de brins d’herbe... Pour le sable comme pour le reste, Paula aimait que les choses soient bien nettes.

— Essaie de laisser le sable dans le bac, s’il te plaît, dis-je à Adrian en passant près de lui.

— Je construis une autoroute, répondit-il. Je vais avoir besoin de ciment et d’eau pour les mélanger avec le sable, et après, ça fera du béton.

— Ah oui ? demandai-je d’un air dubitatif.

— C’est pour les piliers qui soutiennent les ponts, sur l’autoroute. Et après, je pourrai enterrer des cadavres dans les piliers en ciment.

— Pardon ? fis-je.

Paula leva les yeux.

— On peut cacher des cadavres dans le ciment, confirma Adrian.

— Qui t’a dit des choses pareilles ?

— C'est Brad, à l'école. Il a dit que la Mafia tuait des gens pour prendre leur argent, et qu'elle mettait les cadavres dans les piliers des ponts d'autoroutes. Comme ça, personne les retrouve.

— Charmant, commentai-je. Tu pourrais peut-être construire un pont plus traditionnel, sans cadavres ? Et de préférence, laisser le sable dans le bac à sable.

— Regarde ! continua-t-il, imperturbable. J'ai déjà enterré un corps !

Adrian se mit à démolir à coups de pelleteuse l'un des monticules de sable, laissant apparaître une petite poupée enfouie à l'intérieur. Je m'étais arrêtée d'étendre le linge.

— Mais c'est à moi ! piailla Paula. C'est Topsy ! Tu l'as prise dans ma maison de poupées !

Ses yeux s'embuèrent en un instant.

— Adrian, dis-je, est-ce que tu as demandé à ta sœur l'autorisation d'enterrer Topsy dans le sable ?

— Je l'ai pas abîmée, rétorqua-t-il en balayant de la main quelques grains de sable. Quel bébé !

— J'suis pas un bébé, geignit Paula. T'es nul !

— Allez, allez, intervins-je, ça suffit. Adrian, nettoie bien Topsy et rends-la à Paula. Et la prochaine fois, s'il te plaît, demande à ta sœur avant de lui emprunter ses affaires. Si tu tiens vraiment à enterrer quelque chose, pourquoi ne pas prendre tes dinosaures ? Eux au moins, ils ont l'habitude : ça fait des millions d'années qu'ils sont sous terre...

— Ah ouais, c'est cool ! commenta Adrian dans un regain d'enthousiasme. Je vais creuser dans le jardin pour trouver des fossiles de dinosaures !

Agenouillé par terre, il manœuvra le godet de la pelleteuse pour récupérer Topsy et la déposer sur les genoux de Paula, avant de se diriger vers une plate-bande de terre fraîchement retournée, où j'avais semé des fleurs quelques jours plus tôt. Je me dis que si Edna n'arrivait pas à apaiser les rivalités entre Donna et ses frères, cette petite fille ne se sentirait pas dépaylée en venant vivre chez nous.

Nous déjeunâmes de quelques sandwiches maison à l'ombre d'un arbre, puis je proposai aux enfants d'aller nous promener une petite heure dans le parc. Il se situait à une dizaine de minutes à pied ; Adrian voulait prendre

son vélo et Paula, le landau de sa poupée. Je chargeai Adrian d'aller les sortir de l'abri de jardin pendant que je ramasserais le linge sec et fermerais les fenêtres du bas. Depuis mon divorce, Adrian était un peu devenu l'homme de la maison. Bien sûr, je ne lui confiais jamais de responsabilités démesurées pour son âge, mais assumer de petites missions « d'homme » l'aidait à mieux accepter le départ de son père, tout comme le fait de le voir régulièrement.

Adrian et Paula pouvaient se rendre dans l'abri de jardin en toute sécurité : tout le matériel dangereux – tondeuse, engrais, désherbant – était enfermé dans un placard dont je gardais la clé. Hormis l'intérêt de ces précautions pour mes propres enfants, elles constituent un point essentiel du « référentiel sécurité » : toute assistante familiale doit établir ce document qui précise noir sur blanc les règles à suivre pour que la sécurité de chacun soit assurée au sein de la famille d'accueil. Tous les ans, dans le cadre de mon entretien annuel, Jill vérifiait ainsi la sûreté des lieux : il fallait que la clôture entourant le jardin soit solide, que la barrière ferme bien, que les canalisations soient couvertes et que tout objet présentant un risque potentiel se trouve hors de portée d'un enfant. Chaque année, la liste des points de vigilance à l'intérieur même de la maison s'allongeait. Outre les précautions de base, comme les détecteurs de fumée, l'armoire à médicaments fermée et en hauteur, le disjoncteur, les couvre-prises ou les barrières de sécurité aux deux extrémités d'un escalier en cas d'accueil d'un tout-petit, d'autres exigences moins évidentes apparaissaient année après année. Il ne fallait pas qu'un enfant puisse se coincer la tête, le bras ou la jambe entre les barreaux d'une rampe ; le verre des portes-fenêtres devait être renforcé, au cas où un enfant le percute en tombant ou en courant ; et les thermostats des radiateurs devaient être programmés sur une température qui ne présentait aucun risque de brûlure pour la peau délicate d'un jeune enfant. La maison d'une assistante familiale est certainement bien plus sûre qu'elle ne le serait si seuls ses propres enfants y vivaient !

— Et n'oublie pas de refermer la porte, s'il te plaît, rappelai-je à Adrian. Sinon, le chat risque de faire encore des siennes !

— D'accord, maman, répondit-il.

La semaine précédente, nous avions enfermé par accident un chat errant dans l'abri de jardin. Il y avait passé la nuit. Le lendemain matin, une

affreuse odeur nous avait saisis ! Les relents n'avaient d'ailleurs pas encore complètement disparu, malgré une généreuse dose de désinfectant.

— D'accord, maman, répéta Paula, imitant Adrian à qui elle n'en voulait plus.

Il s'arrêta en chemin pour attendre sa sœur et lui prit la main, lui expliquant d'un ton protecteur qu'elle pouvait l'attendre dehors si elle ne voulait pas voir les grosses araignées velues tapies à l'intérieur. La grande majorité du temps, Adrian et Paula s'entendaient très bien. Mais comme tous les frères et sœurs, il leur arrivait de se chamailler.

Une demi-heure plus tard, nous étions prêts à partir. Adrian avait déposé le vélo et le landau dans le couloir ; pour éviter d'avoir à déverrouiller la barrière du jardin, il avait préféré passer par la maison. J'avais mon téléphone portable et deux bouteilles d'eau dans mon sac, et les clés de la maison à la main. Mais Paula décida subitement d'aller faire pipi : elle ne voulait pas avoir à se rendre dans les toilettes du parc, à cause des araignées. Adrian et moi attendîmes donc dans le couloir pendant qu'elle montait à l'étage. Cinq minutes plus tard, elle redescendit : nous étions enfin prêts à y aller. J'ouvris la porte et Adrian manœuvra pour descendre les marches avec son vélo. Paula et moi nous apprêtions à le suivre avec le landau quand la sonnerie du téléphone retentit dans le couloir.

— Adrian, attends un instant ! lançai-je.

Il s'arrêta dans le jardin côté rue. J'allai décrocher, tandis que Paula m'attendait pour sortir le landau.

— Allô ?

— Allô, Cathy Glass ? dit une voix de femme à l'accent écossais.

— Oui, bonjour.

— Bonjour, Cathy. C'est Edna Smith, l'assistante sociale de Donna. J'ai parlé à Jill tout à l'heure, je crois que vous attendiez mon appel ?

— Oh oui, bonjour, Edna. Désolée, je peux vous demander un instant ?
Je couvris le micro du téléphone.

— C'est une assistante sociale, dis-je à Adrian. Rentre une minute !

Laissant son vélo dans l'allée, il rentra dans la maison tandis que j'aidais Paula à reculer son landau dans le couloir de manière à pouvoir refermer la porte.

— Je n'en ai pas pour longtemps, dis-je aux enfants. Allez lire un livre dans le salon.

Adrian poussa un soupir mais fit signe à sa sœur de le suivre.

— Désolée, Edna, continuai-je au téléphone. On s'apprêtait à sortir.

— C'est moi qui suis désolée. Je peux vous parler, vous êtes sûre ?

— Oui, allez-y, je vous en prie.

À vrai dire, je pouvais difficilement refuser.

— Cathy, je suis en voiture. J'ai emmené Donna faire un tour, elle est un peu contrariée. Je me disais qu'on pourrait passer vous voir, juste un petit moment ?

— Eh bien... oui, d'accord. Vous êtes loin ?

— À une dizaine de minutes. Ça vous irait, Cathy ?

— Oui. On comptait seulement aller au parc. On peut y aller plus tard.

— Merci. On ne restera pas longtemps, mais j'aime bien faire une petite visite de présentation avant l'installation, dans la mesure du possible.

Donna va donc bien changer de famille, me dis-je. J'avais beau admirer l'implication d'Edna – cette visite impromptue bouleversait sûrement son emploi du temps, comme le nôtre –, je regrettais que cela ne puisse pas attendre une heure, le temps de notre balade.

— L'idéal serait que Donna emménage chez vous dès ce soir, Cathy, si toutefois cela vous convient ?

Manifestement, la situation s'était dégradée entre Donna et ses frères depuis ma conversation avec Jill...

— D'accord. À tout à l'heure, alors, confirmai-je.

— Merci, Cathy, répondit-elle avant de marquer une pause. Cathy, vous risquez de trouver Donna un peu tendue, mais normalement, c'est une enfant très agréable.

— OK, Edna. On sera ravis de la rencontrer.

Je raccrochai et pris le temps de réfléchir un instant. Edna avait sans nul doute mesuré ses propos, puisque Donna se trouvait à ses côtés. Mais le fait que les choses se précipitent ainsi en disait long. Jill m'avait appelée une heure et demie plus tôt seulement, et entre-temps, Edna avait jugé nécessaire de trancher pour apaiser la situation. La manière dont elle avait décrit Donna – « un peu tendue, mais normalement... une enfant très agréable » – relevait d'un euphémisme que je n'avais aucun mal à interpréter. Il était temps de fermer les écoutilles avant la tempête !

Adrian et Paula, qui m'avaient entendue raccrocher, vinrent me retrouver dans le couloir, prêts à sortir.

— Désolée, leur dis-je. On va devoir attendre un peu pour aller au parc. L'assistante sociale sera là d'ici dix minutes, elle vient nous présenter une petite fille. Désolée, répétai-je. On ira se promener dès qu'elles seront parties.

Évidemment, tous les deux firent la moue, Adrian le premier.

— Et maintenant, il faut que je rentre mon vélo..., grommela-t-il.

— Je m'en charge, répondis-je. Et si j'allais vous chercher une glace dans le congélateur ? Vous pourriez la déguster tranquillement dans le jardin pendant que je discute avec l'assistante sociale ?

Comme je l'avais espéré, ma proposition leur redonna le sourire. J'entreposai temporairement le landau et le vélo dans la salle à manger, puis j'allai chercher deux cônes glacés dans la cuisine. J'en croquai un petit bout avant de les donner aux enfants dans le salon. Habitues à ma petite manie, ils ne firent aucun commentaire. J'ouvris la porte-fenêtre et, tandis qu'Adrian et Paula sortaient manger leur glace à l'ombre d'un arbre, je me dépêchai de monter inspecter la chambre que Donna allait occuper dès le soir même. Quand on est assistante familiale, on a l'habitude de voir son emploi du temps bouleversé et on apprend vite à s'adapter. Et cela vaut pour toute la famille.

UNE TERRIBLE TRISTESSE

À peine étais-je redescendue qu'on sonna à la porte. Résistant à la tentation de jeter un œil à mes visiteuses par le judas, je leur ouvris. Edna et Donna se tenaient côte à côte sur le seuil ; mon regard passa de l'une à l'autre. Deux choses me frappèrent immédiatement à propos de Donna : d'abord, comme l'avait dit Edna, elle était imposante ; non pas grassouillette, mais grande pour son âge et bien bâtie. Et puis elle avait l'air terriblement triste. Ses grands yeux bruns fixaient le sol, et à ses épaules courbées on aurait dit qu'elle portait tout le poids du monde. Vraiment, je n'avais jamais rencontré de petite fille plus triste de ma vie.

— Entrez, dis-je en les accueillant avec un sourire, la porte grande ouverte.

— Cathy, je vous présente Donna, commença Edna avec son accent chantant.

J'adressai un sourire à Donna, qui ne releva pas la tête.

— Bonjour, Donna, dis-je d'une voix enjouée. Ravie de te rencontrer.

Elle entra en traînant les pieds, sans le moindre signe vers moi.

— Le salon est au bout du couloir, juste devant toi, lui dis-je en refermant la porte.

Donna resta immobile, la tête baissée et les bras ballants, jusqu'à ce que j'ouvre la voie.

— C'est une jolie maison, hein ? fit Edna à l'attention de Donna, s'efforçant de détendre l'atmosphère.

La petite fille, toujours muette, nous suivit dans le couloir.

— Charmant salon, poursuivit Edna. Et regarde ce beau jardin ! Je vois une balançoire, là-bas...

La porte-fenêtre était ouverte. La plupart des enfants en auraient profité pour aller jouer dehors, échappant ainsi à la conversation des adultes, mais Donna restait collée à son assistante sociale, les yeux toujours rivés au sol.

— Tu veux aller dans le jardin ? lui demandai-je. Mes enfants mangent une glace dehors. Ils s'appellent Adrian et Paula. Tu veux une glace ?

J'observais Donna : elle mesurait environ un mètre cinquante, quelques centimètres à peine de moins que moi ; son teint olive et ses cheveux brun foncé laissaient supposer qu'un de ses parents ou grands-parents était d'origine africaine. Elle avait un joli visage arrondi, mais son air sombre et abattu lui ôtait toute expression. J'avais envie de la prendre dans mes bras pour la réconforter.

— Est-ce que tu veux une glace ? répéta Edna.

Donna ne m'avait pas répondu et n'avait même pas levé les yeux ni réagi à ma question. Elle secoua la tête d'une manière presque imperceptible.

— Est-ce que tu veux aller jouer un peu avec Adrian et Paula pendant que je parle avec Cathy ? demanda Edna.

Donna secoua à nouveau timidement la tête, toujours sans un mot. Je savais qu'Edna aurait vraiment aimé que Donna s'éclipse dans le jardin afin de pouvoir me parler en toute transparence, ce qui lui était bien sûr impossible en sa présence. J'en apprendrais davantage sur la famille de Donna en lisant les dossiers qu'Edna me remettrait le soir même, mais il m'aurait été utile d'obtenir déjà quelques informations afin de préparer son arrivée, d'anticiper les éventuels problèmes et, d'une manière générale, de mieux répondre à ses besoins. Donna restait impassible à côté d'Edna, près de la porte-fenêtre ; elle ne jeta même pas un regard vers l'extérieur.

— Bien, et si l'on s'asseyait ? suggérai-je. Discutons un peu toutes les trois, et Donna se sentira peut-être plus à l'aise à la maison. Je suis ravie de te rencontrer, Donna, répétai-je en lui touchant doucement le bras.

Elle eut un mouvement de recul, comme si elle rejetait ce contact. Je me dis que cette enfant avait dû souffrir. Des « rivalités entre frères et sœur » ne menaient pas à une telle attitude ; manifestement, il y avait là bien davantage que les chamailleries habituelles.

— Oui, bonne idée, asseyons-nous, dit Edna d'un ton dynamique.

Elle m'avait tout de suite paru sympathique. C'était une femme d'une cinquantaine d'années, d'allure simple, aux cheveux gris coupés court. Une de ces assistantes sociales formées « sur le terrain », à l'ancienne ; sans diplôme, mais riche de nombreuses années d'expérience. Elle s'assit sur le canapé près de la porte-fenêtre, d'où l'on voyait très bien le jardin. Donna s'installa à côté d'elle, sans un mot.

— Vous voulez boire quelque chose ? proposai-je.

— Non merci, Cathy. J'ai emmené Donna déjeuner tout à l'heure. Donna, tu veux boire quelque chose ?

Elle s'était tournée vers elle pour lui poser cette question. Sans lever les yeux, Donna secoua à nouveau doucement la tête.

— Tu ne veux même pas un sorbet ? tentai-je. Tu peux le manger ici avec nous, si tu préfères.

Toujours pas plus de réaction ; son regard restait fixé sur un point du tapis, à un petit mètre devant elle. Elle était assise sur le bord du canapé, les épaules rentrées et les bras croisés sur son ventre, comme si elle se protégeait.

— Tout à l'heure, peut-être, dit Edna.

Je hochai la tête et m'assis en face d'elle.

— Belle journée, pas vrai ? me lançai-je.

— Oh, magnifique ! renchérit Edna. Bien, Cathy, j'expliquais à Donna, dans la voiture, que nous avions eu beaucoup de chance de vous trouver en si peu de temps. Donna n'était vraiment pas heureuse, dans sa famille d'accueil. Elle a été placée là-bas il y a un mois avec ses deux petits frères, pour que leur maman puisse essayer d'avancer un peu de son côté. Donna a une grande sœur, Chelsea, qui a quatorze ans. Pour l'instant, elle vit avec sa mère, en attendant qu'on lui trouve une solution de placement adaptée.

Au regard significatif d'Edna, je compris qu'elle en disait bien moins qu'elle n'aurait souhaité. En présence de Donna, elle n'allait pas entrer dans les détails, mais j'imaginai que Chelsea avait peut-être refusé le placement. Je ne voyais pas pourquoi Edna n'aurait placé que trois des quatre enfants. Il est quasiment impossible de placer une adolescente de quatorze ans sans sa pleine et entière coopération, même pour son bien.

— L'école de Donna se trouve à environ un quart d'heure de chez vous, poursuivit Edna. Il s'agit de l'école Belfont.

— Oh oui, je la connais, commentai-je. Je me suis occupée d'un enfant scolarisé là-bas, il y a quelques années.

— Parfait !

Edna jeta un coup d'œil à Donna, espérant quelque signe d'enthousiasme, mais la fillette ne réagit pas.

— La directrice n'a pas changé, c'est toujours Mme Bristow, et nous travaillons très bien ensemble. La rentrée a lieu le 4 septembre. Donna intégrera la classe de cinquième année.

Un rapide calcul me permit de conclure qu'elle avait un an de retard.

— Donna aime l'école et a envie d'apprendre, continua Edna, qui voulait se montrer positive. Je suis certaine qu'une fois qu'elle aura pris ses marques chez vous, elle rattrapera vite son retard. L'école a un très bon service d'éducation spécialisée et Mme Bristow est partisane d'une approche pragmatique pour constituer les classes.

Je compris par là que Donna avait des difficultés d'apprentissage, et qu'elle avait dû changer de classe en cours d'année (à raison) parce qu'elle avait du mal à suivre.

— Elle a une bonne copine dans sa classe, Emily, ajouta Edna en se tournant vers Donna, espérant là encore susciter une réaction positive de sa part.

Mais Donna continuait de fixer le tapis, penchée en avant et les bras croisés.

— J'ai hâte de rencontrer Emily, dis-je d'un ton enjoué. Et elle pourra peut-être venir prendre le goûter avec nous de temps en temps ?

Nos regards étaient désormais tous deux tournés vers Donna, qui restait impassible. Edna posa la main sur son bras.

— Tout se passe bien, Donna. Ça va, ne t'inquiète pas.

Je ressentis alors un profond élan d'affection pour cette petite fille qui semblait tellement souffrir, et dans le plus grand mutisme. J'aurais préféré la voir en colère, comme tant d'autres enfants que j'avais accueillis. Il est sans doute plus sain de crier des horreurs et d'envoyer valser des objets que d'intérioriser sa souffrance, comme le faisait Donna. Penchée en avant, les bras croisés, elle avait presque l'air de se donner à elle-même cette étreinte consolatrice qui lui manquait si cruellement. À nouveau, j'eus envie d'aller m'asseoir à côté d'elle et de la prendre dans mes bras, de tout mon cœur.

Adrian surgit à ce moment-là par la porte-fenêtre, suivi de Paula.

— Je rapporte mon papier ! lança-t-il en me tendant ce qu’il restait de son cône.

Puis il s’arrêta net en voyant Edna et Donna.

— C’est bien, dis-je. Adrian, je te présente Donna, qui va venir habiter chez nous, et Edna, son assistante sociale.

— Bonjour, Adrian, dit Edna avec un chaleureux sourire, le mettant tout de suite à l’aise.

— Bonjour, répondit-il.

— Et toi, tu dois être Paula !

Paula sourit timidement, me donnant à son tour son papier d’emballage.

— Quel âge avez-vous ? poursuivit Edna.

— Dix ans, dit Adrian, et elle, six ans.

— J’ai six ans, confirma Paula, qui se sentait bien assez grande pour répondre toute seule.

Donna fixait toujours le sol ; elle n’avait même pas levé la tête lorsque les enfants avaient jailli du jardin.

— C’est chouette, hein, Donna ? commenta Edna, tentant à nouveau de l’impliquer dans la conversation.

Puis, s’adressant à Adrian et Paula :

— Donna a deux petits frères de six et sept ans. Ce sera bien pour elle de pouvoir jouer avec quelqu’un de son âge !

Adrian ne se montra pas spécialement motivé à cette idée. À cet âge, on ne joue pas avec les filles, on s’amuse à leur agiter des vers de terre sous le nez pour leur faire peur. Et vu leur différence de taille – Donna mesurait bien dix centimètres de plus qu’Adrian –, elle incarnerait sans doute davantage une sorte de grande sœur.

— Tu peux jouer avec moi, si tu veux, lança Paula, repérant une occasion en or de se faire une copine.

— Bonne idée, commenta Edna, même si on ne va pas s’attarder. On a beaucoup de choses à faire !

Posant à nouveau la main sur le bras de Donna, elle poursuivit :

— Donna, tu peux aller jouer dans le jardin avec Paula un petit moment, et puis on te fera visiter la maison avant de partir.

Je regardai Donna, me demandant si elle allait suivre ce qui s’apparentait plus à une instruction qu’à une proposition d’Edna. Edna, Adrian et Paula la regardaient aussi.

— Viens, dit Paula. Viens jouer avec moi.

Elle avança sa petite main et tira doucement Donna par la manche. Je ne remarquai aucun mouvement de recul de sa part.

— Allez, Donna, l'encouragea Edna. Un petit tour dans le jardin, et puis on s'en va.

Donna se leva lentement, sans bouger les bras ni lever la tête. On aurait dit une petite vieille fatiguée à l'idée d'aller faire la vaisselle, sûrement pas une enfant de dix ans qui s'appêtait à jouer dehors !

— C'est bien, commenta Edna.

La tête baissée, Donna se laissa guider jusqu'au jardin par Paula, sous les yeux éberlués d'Adrian. Il se tourna vers moi et me lança un regard interrogateur. Je savais bien ce qu'il pensait : les enfants ne sont pas censés se faire prier ainsi pour sortir s'amuser.

— Donna est un peu contrariée, lui dis-je. Ça va passer. Tu peux aller jouer dehors, toi aussi.

Il leur emboîta le pas et retourna à ses fouilles archéologiques dans le bac à sable, tandis que Paula, qui tenait toujours Donna par la manche, se dirigeait vers la balançoire.

— Tout se passera bien entre elles, dit Edna, lisant dans mes pensées. Donna est gentille avec les petits.

Je ne craignais pas vraiment que Donna frappe ma fille. Mais toutes les émotions qu'elle refoulait pouvaient ressortir de multiples manières, y compris par des accès d'agressivité physique. Et Donna était tellement plus grande que Paula... Edna retourna s'asseoir dans un petit soupir. Je pris place auprès d'elle, de manière à garder un œil sur les enfants.

— La matinée a été très chargée, me dit-elle. Mary et Ray, qui s'occupaient de Donna jusqu'à présent, m'ont appelée à la première heure pour me demander une suspension immédiate du placement. J'ai dû annuler tous mes rendez-vous de la journée.

Je hochai la tête.

— Donna a l'air vraiment triste, dis-je.

— Oui, répondit-elle dans un nouveau soupir. Cathy, je ne comprends vraiment pas pourquoi on en arrive là. Tout ce que me disent Mary et Ray, c'est que Donna se montre hyper possessive vis-à-vis de ses frères, Warren et Jason. Elle ne les laisse pas s'occuper d'eux. Apparemment, ils ont dû l'éloigner plusieurs fois *manu militari* pour avoir le champ libre. D'après ce

que j'en sais, il y a eu quelques scènes un peu musclées : Mary m'a montré un bleu sur son bras, que Donna lui aurait fait hier soir, quand Ray et elle essayaient de la sortir de la salle de bains pour pouvoir doucher les garçons. Ils ont beau avoir de l'expérience, ils estiment qu'il leur est impossible de continuer de s'occuper d'elle.

Je fronçai les sourcils, tout aussi perplexe qu'Edna : le portrait qu'elle venait de dresser correspondait si peu à la petite fille silencieuse et renfermée dont je n'avais même pas réussi à croiser le regard !

— Pour l'instant, les garçons vont rester chez Mary et Ray, continua Edna. Vous les rencontrerez à la rentrée, puisque Donna est dans la même école que ses frères. Ils sont tous les deux assistants familiaux à plein temps ; Ray a pris une retraite anticipée. Ils ont l'agrément pour accueillir trois enfants, ce qu'ils ont déjà fait par le passé sans le moindre problème. Vraiment, je ne comprends pas...

Moi non plus, au vu des éléments qu'elle me livrait, mais je n'avais pas à donner mon avis ni à critiquer.

— C'était sans doute trop difficile de s'occuper de trois enfants, dis-je. Avec un seul, c'est déjà beaucoup de travail, alors trois... Surtout quand ils viennent d'être placés et qu'ils sont loin d'avoir pris leurs marques...

Edna hocha la tête d'un air songeur puis jeta un œil vers le jardin, tout comme moi. Donna poussait Paula sur la balançoire. Celle-ci semblait tout à fait dans son élément et piaillait joyeusement. Donna, à l'inverse, n'y prenait visiblement aucun plaisir, plongée dans une parfaite indifférence.

— Est-ce que Donna va bien ? demandai-je à Edna. Elle n'est pas obligée de pousser Paula...

— Ne vous inquiétez pas, Cathy, je suis sûre que ça va. En ce moment, quoi qu'elle fasse, elle n'exprime jamais aucun enthousiasme.

Elle se retourna vers moi.

— Ça fait trois ans que je suis la famille. J'ai vraiment tout essayé pour préserver la cellule familiale, mais sa mère n'y arrive pas. J'ai mis en œuvre toutes les aides possibles et imaginables. Je suis même allée jusqu'à lui préparer des machines et lui repasser du linge ! Mais à chaque fois que j'y retourne, c'est toujours aussi sale... Je n'avais plus le choix, je devais placer les enfants.

Je lisais un profond regret dans le regard d'Edna et je savais qu'elle vivait la situation comme un échec personnel. Malgré tous ses efforts, elle n'était

pas parvenue à préserver l'unité de cette famille. La conscience professionnelle d'Edna ne faisait aucun doute et Donna avait beaucoup de chance de pouvoir compter sur elle.

— Vous n'avez rien à vous reprocher, lui dis-je. Peu de gens en auraient fait autant.

Et je le pensais sincèrement. Edna me regarda :

— Entre la famille de Donna et les services sociaux, c'est une longue histoire. Sa mère a été placée quand elle était petite, elle aussi. Son père n'est pas censé vivre avec elle, mais je l'ai pourtant vu la semaine dernière, alors que ma visite n'avait rien d'inopiné. La porte de la maison était cassée. Rita, la mère de Donna, m'a dit que M. Bajan (le père) l'avait défoncée pour entrer. Mais quand je suis arrivée, il était tranquillement assis sur une chaise, à boire une bière, et ça n'avait pas vraiment l'air de déranger Rita. J'ai tout de suite passé un coup de téléphone pour faire réparer la porte : Chelsea vit toujours là, il faut qu'elle y soit en sécurité.

Je hochai la tête.

— Quels soucis pour vous !

— Oui, en effet... Cela fait des mois que Chelsea ne va plus au collège, poursuivit-elle en secouant la tête d'un air triste. Et elle m'a dit qu'une fois de plus, M. Bajan ne prenait plus ses médicaments. On lui a diagnostiqué une schizophrénie paranoïde : s'il ne prend pas ses cachets, il a des hallucinations et peut devenir violent. Je lui ai expliqué qu'il fallait qu'il suive son traitement, sans quoi je devrais encore le faire interner. Il s'est montré très coopératif, mais je ne me fais pas d'illusions. Quand il prend ses médicaments, il se comporte normalement, mais dès qu'il va mieux, il pense qu'il n'en a plus besoin, alors il arrête le traitement et sa maladie reprend le dessus...

Songeant à tout ce à quoi Donna et sa famille avaient dû être confrontées, je jetai un coup d'œil vers le jardin, où la petite fille continuait de pousser laborieusement la balançoire.

— Rita a un problème d'alcool, continua Edna en suivant mon regard, et peut-être de drogue également, mais on n'en est pas sûrs. La maison est dans un état dégoûtant, un vrai bouillon de culture. Je l'ai déjà fait désinfecter à plusieurs reprises par les services du logement. Rita ne sait pas faire le ménage. Je lui ai montré je ne sais combien de fois, mais comme ils laissent entrer les chiens et les chats errants, il y a toujours des crottes par

terre... Au lieu de nettoyer, ils les recouvrent de vieux journaux... C'est une puanteur ! Ils ont cassé la nouvelle baignoire que j'avais fait installer, et la cuisinière électrique que j'avais obtenue pour Rita n'a jamais été branchée. Je n'ai jamais vu la table et les chaises que j'avais fait livrer, ni les lits que j'ai commandés. Quand ils vivaient là-bas, les enfants dormaient sur un vieux matelas – tous les trois ensemble. Les sols sont nus, jonchés de vieux journaux, et la plupart des fenêtres ont été cassées un jour ou l'autre. Rita me téléphone à chaque fois et il faut que je me charge de les faire réparer. Il n'y a jamais rien à manger chez eux, et les petits frères de Donna jouaient les terreurs dans le quartier. Les voisins se plaignaient régulièrement de la famille, et aussi des hurlements qui proviennent de la maison quand M. Bajan est là.

Je hochai à nouveau la tête et nous regardâmes toutes les deux vers le jardin, où Donna poussait toujours la balançoire.

— D'après les actes de naissance, poursuivit Edna, M. Bajan est le père de Donna, de Warren et de Jason. Mais j'ai des doutes. On ne connaît pas le père de Chelsea, mais elle ressemble beaucoup à Donna – bien plus que Donna ne ressemble à ses frères... M. Bajan est métis : sa mère est originaire de la Barbade. Elle vit dans les mêmes logements sociaux et fait de son mieux pour aider la famille. Je lui ai proposé de s'occuper des enfants, mais à son âge, elle ne s'en sent pas le courage, ce que je peux comprendre. Elle n'est pas au mieux de sa forme et elle passe une partie de l'hiver dans sa famille, à la Barbade. C'est une gentille dame, mais elle me reproche d'avoir placé les enfants, comme le reste de la famille, d'ailleurs.

Edna marqua une pause et soupira.

— Mais qu'est-ce que je pouvais faire d'autre, Cathy ? La situation allait de mal en pis ! Quand j'ai fait placer Donna et ses frères, ils avaient tous les trois des poux et des puces, et les garçons avaient des vers ! Je l'ai dit à leur mère : elle a juste haussé les épaules... Je crois que je n'arrive pas à communiquer avec elle...

— Et qu'est-ce qui est prévu à long terme pour les enfants ? demandai-je.

— Donna et les garçons ont fait l'objet d'une ordonnance de placement provisoire. Je ferai une demande de renouvellement au tribunal, et on verra comment ça se passe. Le fait qu'on ait retiré ses enfants à Rita va peut-être créer le déclic dont elle a besoin pour se ressaisir. Je l'espère, en tout cas... Sinon, je n'aurai pas le choix ; je demanderai au juge de prononcer le

placement définitif. Je suis sûre que Rita aime ses enfants à sa manière, mais elle n'arrive pas à assumer son rôle de mère. Je voulais aussi lui enlever Chelsea, mais elle ne veut absolument pas partir. Il est déjà presque trop tard pour elle, d'un certain point de vue. Chelsea est plutôt portée sur les garçons, et sa mère ne voit pas ce qu'il y a de mal à ce qu'une fille de quatorze ans dorme avec son petit copain... À vrai dire, elle l'encourage même : le petit copain dort avec Chelsea sous son toit, et elle lui a donné la pilule ! J'ai dit à Rita qu'il était illégal d'avoir des relations sexuelles avec une jeune fille de cet âge, mais elle en rigole. Elle-même est tombée enceinte de Chelsea à quinze ans, et elle ne voit pas où est le problème. D'ailleurs, elle a passé la plupart de sa vie à tomber enceinte : en dehors de ses deux filles et de ses deux garçons, elle a fait trois fausses couches, à ma connaissance.

— Quelle tristesse, frémis-je.

— À qui le dites-vous... Il vaudrait mieux que Rita n'ait plus d'enfants. J'essaie de la persuader de se faire stériliser, mais pour l'instant elle ne veut rien entendre. Elle est limitée intellectuellement, comme Donna et Chelsea. Ce n'est pas le cas de Warren et Jason. À vrai dire, Warren est même très intelligent. Il a appris à lire tout seul dès qu'il a eu accès à des livres, à la maternelle.

— Ah oui ? C'est incroyable, dis-je, impressionnée.

Edna opina du chef et me lança un regard appuyé.

— Cathy, vous ne laisserez pas tomber Donna, n'est-ce pas ? C'est une gentille fille, vraiment. Je ne sais pas pourquoi ça a dérapé.

— Non, bien sûr que non, la rassurai-je. Je suis certaine qu'elle va trouver ses marques. J'ai tout de suite ressenti de l'affection pour elle, et Paula aussi, visiblement.

Nos regards se tournèrent à nouveau vers le jardin.

— Mais Warren et Jason vont lui manquer, d'après ce que vous m'avez expliqué.

— Je pense que Donna se sent responsable de leur placement à tous les trois, avança Edna. C'était elle qui s'occupait de ses frères et essayait d'assumer les tâches ménagères. Chelsea était toujours dehors, et Rita passe ses journées à dormir quand elle a bu. Mais comment voulez-vous qu'une fille de dix ans remplace une mère ! Donna s'en veut, et tout le reste de la

famille m'en veut à moi. Rita m'a frappée, la dernière fois que je suis allée chez elle. Je l'ai prévenue que si elle recommençait, j'appellerais la police.

Les dangers auxquels sont exposés les assistants sociaux dans leur quotidien de travail ne cessaient de m'étonner. Nous regardâmes toutes les deux en direction du jardin. Paula était descendue de la balançoire et parlait désormais à Donna, qui se tenait debout près d'elle, les bras croisés, la tête légèrement penchée sur le côté. Sa posture évoquait plus celle d'une mère accablée par les bavardages de son enfant que celle d'une fillette de dix ans.

— Donna et ses frères voient leurs parents trois fois par semaine, m'apprit Edna. Le lundi, le mercredi et le vendredi, de 17 heures à 18 h 30. Ce sont des visites médiatisées qui ont lieu dans nos bureaux de Brampton Road, le temps qu'une place se libère au centre d'accueil familial. Mais j'ai annulé celle de ce soir. Vous voyez où se trouvent nos bureaux ?

— Oui, répondis-je.

— Vous pourrez y conduire Donna et venir la rechercher ?

— Oui, pas de problème.

— Très bien. Merci. Rita est en colère, mais vous ne devriez pas la croiser. Je vous apporterai tous les papiers ce soir, en venant déposer Donna. Sûrement pas avant 18 heures. Ray tient à être à la maison quand Donna s'en ira, au cas où il y aurait un problème, et il ne rentrera pas avant 17 h 30. Quant à Mary, elle m'a demandé d'éloigner Donna pour l'après-midi. Elle se charge de préparer ses affaires pour 17 h 30.

Edna soupira à nouveau.

— Je vais devoir emmener Donna avec moi au bureau cet après-midi, et lui trouver des crayons et du papier pour l'occuper. Vraiment, Cathy, c'est une gentille fille.

— Je n'en doute pas, dis-je. C'est dommage qu'elle ne puisse pas venir au parc avec nous.

Nous savions toutes les deux que c'était impossible : tant que les formulaires n'étaient pas signés, je n'étais pas officiellement l'assistante familiale de Donna.

— Bien, je crois que je vous ai tout dit, Cathy. Je ne vois rien d'autre pour le moment...

— Régime alimentaire ? demandai-je. Vous avez des instructions particulières concernant Donna ?

— Non, elle mange de tout. Et on n’a noté aucun problème de santé. Physique, du moins.

Je l’interrogeai du regard ; elle haussa les épaules.

— Mary pense qu’elle pourrait avoir des TOC.

— Des TOC ?

— Troubles obsessionnels compulsifs.

— Oh, d’accord, fis-je, surprise. Et qu’est-ce qui l’amène à penser cela ?

— Apparemment elle n’arrête pas de se laver les mains.

Edna poussa un de ses traditionnels soupirs.

— Je n’en sais pas plus, Cathy... Vous me semblez être quelqu’un d’avisé. S’il y a quoi que ce soit d’étrange, je suis certaine que vous le remarquerez.

— C’est probablement la nervosité, rien de plus, suggérai-je.

— Possible. Bien, on va vous laisser aller au parc. Merci encore d’avoir accepté d’accueillir Donna, et désolée que tout aille si vite. Je vais appeler Jill pour la tenir au courant.

— Oui, s’il vous plaît. On fait visiter la maison à Donna, avant que vous partiez ?

Edna acquiesça de la tête.

— Faisons un tour avec elle, mais ne vous attendez pas à beaucoup de réactions de sa part.

— Non, dis-je en souriant. Ne vous inquiétez pas, je suis sûre qu’elle va vite se détendre une fois installée.

Edna paraissait plus soucieuse que moi ; sans doute avait-elle noué un lien très fort avec les enfants de Rita au fil des années. Elle semblait avoir un faible pour Donna, et je la comprenais : cette fillette avait un énorme besoin d’amour et d’attention qu’elle-même ne soupçonnait pas.

Je me levai et me dirigeai vers la porte-fenêtre.

— Paula ! appelai-je du seuil. Donna doit s’en aller.

Je vis que Paula relayait l’information auprès de Donna, qui avait toujours les bras croisés et la tête penchée, le regard ailleurs. Comme elle ne bougea pas, Paula dut lui répéter ce que j’avais dit ; puis elle lui prit la main pour revenir vers nous. C’était triste et presque comique de voir ma petite Paula entraîner cette grande gaillarde qui marchait un pas derrière elle, se laissant guider.

— C’est bien, les filles, leur dis-je, tandis qu’elles arrivaient.

Paula sourit mais Donna garda les yeux baissés, évitant soigneusement de croiser mon regard.

— Cathy va nous faire visiter sa maison, Donna, expliqua Edna d'un ton joyeux. Et après, on s'en ira.

— Est-ce que je peux venir, moi aussi ? demanda Paula.

— Oui, bien sûr, lui répondis-je en souriant.

Je regardai Donna. Elle ne leva toujours pas les yeux mais se rapprocha d'Edna, en qui elle trouvait une présence familière rassurante dans cette maison encore inconnue. Je voyais qu'elle l'aimait beaucoup, tout comme Edna aimait beaucoup Donna.

Je leur fis faire un rapide tour du rez-de-chaussée, montrant où se trouvaient tous les jouets. À chaque fois que je poussais une porte, Edna s'exclamait « C'est joli, hein, Donna ? », essayant d'éveiller en elle quelque intérêt. Donna concédait un timide hochement de tête mais rien de plus. Je ne m'attendais pas à plus de réactions de sa part, car il était évident qu'elle vivait un moment très difficile. Jamais elle ne regarda vraiment les pièces que nous visitions. En entrant dans sa future chambre, tandis qu'Edna s'émerveillait encore, elle émit un petit grognement et je crus bien, pendant une seconde, qu'elle allait regarder autour d'elle. Mais au lieu de cela, elle se pelotonna contre Edna, laissant à Paula le soin de commenter la vue de la fenêtre.

— Regarde, on voit la balançoire dans le jardin ! dit-elle en s'approchant de la vitre. Et le jardin des voisins ! Ils ont des enfants qui viennent jouer avec nous, des fois.

Donna hocha légèrement la tête, mais je lui trouvais un air plus triste que jamais. Était-ce parce qu'elle allait devoir s'installer là, dans ce qui serait sa troisième chambre en un mois ? Ou peut-être le mot « enfants » prononcé par Paula lui avait-il rappelé qu'elle ne verrait plus ses petits frères tous les jours ?

— Ce sera très joli quand tu auras mis toutes tes affaires dans la chambre, Donna, dit Edna d'une voix encourageante.

Donna restait muette. Edna se tourna vers moi.

— Merci pour cette visite, Cathy, je crois qu'il est temps qu'on s'en aille, maintenant. On a encore beaucoup de choses à faire !

Edna ouvrit la marche, Donna sur ses talons, Paula et moi à leur suite. Paula glissa une main dans la mienne et me serra la paume pour attirer mon

attention :

— Elle aime pas sa chambre ?

Elle m'avait posé cette question à voix basse, mais pas assez pour rester discrète. Donna ne pouvait qu'avoir entendu.

— Si, mais tu sais, ça doit être très bizarre, au début. Tu as de la chance, toi : tu n'as jamais eu à déménager. Mais ne t'inquiète pas, Donna se sentira vite bien avec nous.

Nous raccompagnâmes Edna et Donna jusqu'à l'entrée.

— Dites au revoir à Adrian pour moi, dit Edna. On revient tout à l'heure, dès que possible, mais pas avant 18 heures. Ça vous va ?

— Très bien, avec plaisir.

— Au revoir, Donna, dit Paula tandis que j'ouvrais la porte et qu'elles sortaient. À tout à l'heure !

Edna se retourna en souriant mais Donna ne réagit pas. Une fois qu'elles eurent disparu sur le trottoir, je refermai la porte et une sensation de soulagement m'envahit. Même si Donna n'avait rien de l'enfant intenable que j'avais imaginée, sautant partout et hurlant des horreurs, le poids de sa tristesse vous épuisait tout autant que n'importe quelle vocifération.

Paula me suivit jusqu'à la porte-fenêtre pour appeler Adrian.

— Tu crois que Donna voudra jouer avec moi ? me demanda-t-elle.

— Bien sûr, ma chérie. Elle est juste un peu timide, pour le moment.

— On va bien s'amuser, et elle sera heureuse, dit-elle.

Je hochai la tête en souriant, tout en me disant qu'il faudrait beaucoup de temps pour que Donna s'amuse de bon cœur. En attendant, elle pourrait sans doute faire semblant et participer aux jeux de Paula, comme elle l'avait fait en poussant la balançoire. Malgré tout ce qu'Edna m'avait appris sur la famille de Donna et les circonstances qui l'avaient menée à placer les enfants, je ne savais toujours pas pourquoi Donna devait changer de famille d'accueil, ni pourquoi elle était si renfermée. Mais j'étais certaine d'une chose : elle portait dans son cœur un lourd fardeau dont elle n'allait pas se libérer si facilement.

DONNA

Entre Adrian qui poussait son vélo le long du trottoir et Paula son landau, notre trajet jusqu'au parc se révéla laborieux. J'insistais toujours pour qu'Adrian garde pied à terre sur la route principale. Une fois dans le parc, il circulerait en toute sécurité sur les pistes cyclables. Paula s'arrêtait sans cesse pour réajuster les couvertures de son « bébé », même si, à vrai dire – et comme Adrian l'avait fait remarquer avec ironie –, il faisait si chaud qu'il ne risquait pas de s'enrhumer.

— Encore ! se lamenta Adrian, tandis que notre progression était une nouvelle fois interrompue, Paula voulant vérifier que son bébé allait bien. Donne-le-moi, finit-il par lui dire. Je vais l'attacher à mon guidon, on arrivera plus vite.

— C'est pas un objet ! s'offusqua-t-elle, tout de suite sur la défensive.

Mais ce n'étaient là que banales taquineries entre frère et sœur, bien loin de ce qui avait dû se passer entre Donna et ses frères. Puisque rien, dans les propos d'Edna, n'expliquait comment la situation s'était détériorée au point que Donna doive partir, j'en vins à me dire que Mary et Ray s'en étaient servis comme prétexte. Peut-être avaient-ils été dépassés par ces trois enfants aux besoins très différents et qui ne parvenaient pas à se stabiliser. Et vu leur expérience, ils n'avaient tout simplement pas pu admettre leur échec, profitant de ce problème de jalousie pour demander le départ de la petite. Je ne leur jetais pas la pierre. J'espérais seulement que Donna ignorait qu'elle était la « coupable », dans cette histoire. Selon Edna, elle était « contrariée » par la situation : *a priori*, elle ne s'en estimait donc pas responsable.

Arrivés au parc, Adrian enfourcha son vélo et promit de rester dans mon champ de vision. « Si tu peux me voir, alors je peux te voir », lui dis-je, comme à chaque fois. Je gardai malgré tout un œil sur lui tout en poussant Paula sur la balançoire, et un autre sur « le bébé » dans son landau, comme elle me l'avait demandé.

Paula se balançait de plus en plus haut, glapissant de joie à chaque poussée. Je repensais à Donna, avachie et abattue, qui avait seulement fait semblant de s'amuser. Je devrais veiller à ce que Paula ne « s'accapare » pas Donna : elle ne devrait pas se sentir obligée de jouer avec Paula, ni avec Adrian, d'ailleurs, même si cette probabilité était moindre. Une certaine docilité, chez Donna, suggérait qu'elle avait l'habitude de se plier aux désirs des autres, peut-être pour éviter les conflits.

Paula décida d'abandonner la balançoire pour le tape-cul. M'asseyant à une extrémité de la planche de bois, je soulevai son petit poids bien au-dessus du sol, lui arrachant des « Redescends-moi ! » peu convaincants. Soudain, j'éprouvai un accès d'optimisme. J'étais sûre qu'une fois chez nous, avec du temps, un bon environnement et toute l'attention qui lui manquait, Donna finirait par sortir de sa coquille. Je l'imaginais déjà se joindre à nos jeux. Je me disais également qu'elle serait moins difficile que d'autres enfants dont j'avais eu à m'occuper : elle n'avait ni troubles du comportement (certains enfants hurlent ou donnent des coups, par exemple) ni syndrome d'hyperactivité (c'était le moins que l'on puisse dire !). Quant au bleu sur le bras de Mary, il prouvait seulement, je n'en doutais plus, que Ray et elle s'y étaient mal pris pour donner le bain aux garçons. Si elle avait laissé Donna les aider au lieu de la forcer à sortir de la salle de bains, cette situation conflictuelle aurait certainement été désamorcée. Comme souvent avec les enfants, qu'ils soient les vôtres ou ceux que l'on vous confie, tout était affaire d'approche, me disais-je : il suffisait de responsabiliser l'enfant, de lui donner le choix, pour qu'il se sente acteur de sa propre vie.

J'avais encore beaucoup à apprendre !

Nous dînâmes à 17 heures, plus tôt que d'habitude, afin que tout soit prêt pour l'arrivée de Donna. Je lui mis de côté une part de ragoût car elle n'aurait sans doute pas dîné. Les enfants se sentent toujours mieux dans une nouvelle famille après leur premier repas et une première nuit dans leur chambre. J'avais aussi donné le bain à Paula. Elle était déjà en pyjama ; en

général, je la couchais entre 19 heures et 19 h 30, mais ce soir-là, toute mon attention serait dirigée sur Donna. Quant à Adrian, à dix ans, il n'avait plus besoin – ni envie – que je l'assiste pour sa toilette du soir.

À 18 heures, la porte-fenêtre du salon était toujours grande ouverte sur une magnifique fin d'après-midi d'été. Les programmes pour enfants étant terminés, Adrian jouait avec sa Gameboy sur la terrasse, sous le regard de Paula, assise à côté de lui. Je l'avais autorisée à sortir mais je ne voulais pas qu'elle retourne dans le bac à sable, puisqu'elle avait pris son bain. Installée sur le canapé près de la porte-fenêtre, je suivais vaguement le journal télévisé. Je n'attendais pas Edna et Donna avant 18 h 30. Je me demandais comment Jason et Warren réagiraient au départ soudain de leur sœur. Après tout, ils ne s'étaient encore jamais quittés, même si leur vie n'avait pas été des plus heureuses. J'imaginais que cette séparation devait les ébranler.

Jill s'efforçait toujours d'être présente lorsque j'accueillais un enfant. Toutefois, elle ne viendrait pas ce soir-là. Elle m'avait laissé un message dans l'après-midi, expliquant qu'on l'avait sollicitée pour une urgence dans une famille d'accueil du comté voisin ; elle m'invitait à l'appeler sur son portable en cas de besoin. Je ne pensais pas avoir à la déranger, l'arrivée de Donna ne présentant pas de difficultés particulières. Edna avait beaucoup d'expérience et apporterait tous les documents nécessaires.

Cinq minutes plus tard, on sonna à la porte et mon cœur fit un bond. Je me levai immédiatement et j'éteignis la télévision. L'arrivée d'un enfant (ou de plusieurs) constitue toujours un moment stressant, et pas seulement pour l'enfant. J'avais beau l'avoir déjà vécu une trentaine de fois, j'éprouvais encore cette pointe d'angoisse, car je voulais faire de mon mieux pour que l'enfant se sente chez lui le plus vite possible. Adrian et Paula avaient entendu la sonnette, eux aussi ; Adrian ne bougea pas, concentré sur son jeu, mais Paula entra dans le salon.

— C'est Donna ? demanda-t-elle.

— Je pense que oui.

Elle m'accompagna dans le couloir et j'ouvris la porte d'entrée. Je compris immédiatement que la séparation n'avait pas été facile : la détresse se lisait sur le visage de Donna. Elle tenait un mouchoir et l'on voyait bien qu'elle avait pleuré. Elle avait l'air plus triste que jamais ; j'avais pitié d'elle. Edna semblait abattue, elle aussi, et absolument épuisée.

— Entrez, leur dis-je en m'écartant pour les laisser passer.

— Merci, Cathy, répondit Edna, posant la main sur le bras de Donna pour l'encourager à la suivre. On va s'asseoir un instant, et puis j'irai chercher ses affaires dans la voiture.

— Installez-vous dans le salon, dis-je, tandis qu'elles s'engageaient dans le couloir.

Je refermai la porte. Paula essaya de prendre la main de Donna, mais celle-ci la retira. Paula me lança un regard interrogateur :

— Ne dis rien, articulai-je en silence, elle est triste !

Puis je continuai tout haut, une fois dans le salon :

— Va jouer avec Adrian, d'accord ?

Paula retourna s'asseoir près de son frère, toujours aussi captivé par sa Gameboy. Edna jeta un coup d'œil par la porte-fenêtre.

— C'est son grand copain Mario..., commentai-je.

Edna sourit d'un air entendu. Donna s'était assise près d'elle sur le canapé ; elle avait la tête tellement penchée que son menton touchait presque sa poitrine.

— Est-ce que tout va bien ? demandai-je à Edna.

Elle hocha la tête mais son regard suggérait qu'elles venaient de vivre une épreuve, et qu'elle m'en parlerait plus tard, pas devant Donna.

— Mary et Ray ont offert un cadeau de départ à Donna, dit-elle d'une voix joviale en se tournant vers la petite fille.

— C'est super, est-ce que tu veux bien me le montrer ? demandai-je à Donna.

Il est d'usage que les familles d'accueil offrent un cadeau à l'enfant lorsqu'il s'en va, et qu'elles lui organisent une petite fête – même si, en l'occurrence, cela n'avait sans doute pas eu lieu. Donna agrippait un petit sachet de papier rouge posé sur ses genoux, et le mouchoir avec lequel elle s'était essuyé les yeux.

— Qu'est-ce que tu as eu ? tentai-je à nouveau.

Elle haussa les épaules, sans aucun mouvement vers moi.

— Tout à l'heure, peut-être, dis-je. Tu veux boire quelque chose, Donna ? Ou manger, peut-être ? Je t'ai gardé du ragoût.

À son léger signe de tête, je supposai que non.

— Je vais m'occuper des papiers, enchaîna Edna, et puis je laisserai Donna s'installer. La journée a été très longue, je pense qu'elle a hâte de se coucher.

J'acquiesçai de la tête.

— Tu te couches à quelle heure, d'habitude, Donna ?

Edna la regarda, puis se tourna vers moi.

— Je ne sais pas vraiment, mais comme elle a dix ans, je dirais 20 heures, non ?

— Oui, confirmai-je, ça me paraît bien. Adrian a le même âge, et en général il monte dans sa chambre vers cette heure-là. Il a le droit de lire un petit peu avant d'éteindre.

Je regardais Donna tout en parlant, espérant susciter une réaction de sa part ; il était à la fois étrange et gênant de parler d'elle sans qu'elle se mêle à la conversation.

Edna prit une chemise dans son grand sac, l'ouvrit et en tira deux dossiers de plusieurs pages.

— Je crois vous avoir déjà donné la plupart des informations qui se trouvent ici, dit-elle en feuilletant le premier. J'ai seulement inscrit les coordonnées de la famille proche. Donna a des oncles et des tantes, mais elle ne les voit que de temps en temps. Elle a passé une visite médicale avant le placement, tout allait bien. Mary et Ray l'ont emmenée chez le dentiste et l'ophtalmo, rien à signaler de ce côté-là non plus.

Ces visites constituaient la procédure normale lors d'un premier placement.

— Très bien, commentai-je avant de jeter un coup d'œil vers Donna, qui gardait la tête baissée.

Elle tenait son petit sachet rouge au creux d'une main, comme si c'était son bien le plus précieux au monde. Edna vérifia les dernières pages puis me tendit le tout. Cela constituerait le premier élément du dossier que j'allais ouvrir pour Donna, comme pour chaque enfant que j'accueillais. Je conserverais également tous les papiers accumulés pendant son séjour, ainsi que le journal que je devais tenir au quotidien et que Jill consulterait régulièrement lors de ses visites.

— Les formulaires d'accord de placement sont remplis, dit Edna en feuilletant le second dossier. J'ai tout vérifié avant de quitter le bureau.

Elle prit un stylo dans son sac et apposa sa signature sur la dernière page des deux jeux de formulaires. Je signai à mon tour et lui rendis un jeu. Cet accord de placement me donnait légalement le droit de m'occuper de Donna. En signant ces papiers, je m'engageais aussi à assumer mon rôle

dans les règles de l'art. Les services sociaux garderaient un exemplaire de l'accord, et moi le second.

— C'est presque terminé, dit Edna en se tournant vers Donna.

Je jetai un œil vers Adrian et Paula, toujours assis sur le banc de la terrasse. Adrian continuait de jouer, imperturbable, tandis que Paula regardait tantôt la Gameboy, tantôt en direction de Donna, dans l'espoir de croiser son regard.

— Voici la carte médicale de Donna, me dit Edna en me la tendant. Pourriez-vous l'inscrire chez votre médecin de famille, s'il vous plaît ? Elle n'est plus dans le secteur du médecin de Mary et Ray.

— Oui, bien sûr.

— Eh bien, je crois que c'est tout, conclut-elle en rangeant la chemise.

Edna posa son sac à ses pieds, regarda Donna puis tourna la tête vers moi.

— Des projets pour ce week-end, Cathy ?

— Pas spécialement... Je pense qu'on va laisser à Donna le temps de s'installer tranquillement. Il faudra que je fasse quelques courses au supermarché demain. Et dimanche, on ira peut-être se promener dans un parc ? Il devrait faire beau !

— Très bien, fit Edna. Donna aime bien faire les courses. Elle aime bien aider, pas vrai, Donna ?

Nous la regardâmes toutes les deux et elle parvint à acquiescer de ce très léger signe de tête, presque imperceptible.

— Il faudra que tu dises à Cathy quels sont tes plats préférés, continua Edna. Je suis sûre qu'elle voudra bien acheter ce que tu aimes !

— Absolument, confirmai-je. Tu m'aideras à choisir, Donna.

Le regard d'Edna s'attarda sur la petite fille ; je sentais bien qu'elle avait du mal à s'en aller. Je me demandais si Donna était restée aussi renfermée tout l'après-midi, lorsqu'elles étaient au bureau toutes les deux.

— Bien, reprit Edna en se penchant en avant. Cathy, auriez-vous la gentillesse de m'aider à apporter ses affaires ?

— Oui, bien sûr.

J'allai prévenir Adrian et Paula à la porte-fenêtre.

— Je sors juste aider Edna à décharger la voiture. Tout va bien, par ici ?

Ils hochèrent la tête, Adrian ne prenant même pas la peine de lever les yeux, tandis que Paula en profita pour chercher à nouveau le regard de

Donna.

Edna s'adressa à cette dernière :

— Donna, tu peux rester là ou aller dans le jardin avec Paula et Adrian, si tu préfères.

Donna haussa les épaules sans la regarder. Edna se leva du canapé, se dirigea vers le couloir et marqua une pause pour se tourner vers la petite fille.

— Je reviendrai te dire au revoir, lui dit-elle.

Donna haussa à nouveau les épaules, d'un air presque indifférent, comme si cela n'avait pas la moindre importance. Mais je savais très bien qu'il n'en était rien. Depuis une heure, la pauvre fillette avait passé son temps à dire au revoir – à Warren et Jason, à Mary et Ray, et maintenant à Edna. Je n'imaginais même pas ce qu'elle pouvait penser au moment où son assistante sociale, dont elle était manifestement très proche et avec qui elle avait passé toute la journée, s'apprêtait à partir, la laissant seule avec des inconnus, fussent-ils animés des meilleures intentions.

Je suivis Edna dans le couloir et lui ouvris la porte. Elle poussa un de ses petits soupirs attristés.

— Je suis certaine qu'à la fin du week-end Donna ira bien, me dit-elle. Je vous appellerai lundi et je viendrai vous voir dans la semaine.

— Je prendrai soin d'elle, Edna, la rassurai-je. Ne vous en faites pas. Est-ce qu'elle a été aussi éteinte tout l'après-midi ?

— Ça n'allait pas trop mal jusqu'aux au revoir.

Elle poursuivit à voix basse, se penchant vers moi :

— C'était affreux. Donna était désespérée de quitter ses petits frères, mais eux, ils s'en fichaient...

— Ah bon ? répondis-je, choquée. Mais pourquoi donc ?

— Je ne sais pas. Il a fallu que je les force à lui dire au revoir. Ils ont dit à Donna, les yeux dans les yeux, qu'ils étaient contents qu'elle s'en aille et qu'ils ne voulaient pas qu'elle revienne.

— Mais c'est atroce ! dis-je, mortifiée.

— Oui, je sais...

Edna secoua doucement la tête.

— Je ne sais vraiment pas ce qui a pu se passer entre eux. D'après Mary et Ray, Donna veut toujours dominer et leur donner des ordres, mais pour moi, c'est juste sa façon de les protéger. Elle a passé sa vie à s'occuper

d'eux du mieux qu'elle pouvait. Mais Warren et Jason n'ont qu'un an de différence, et ils font bloc contre elle. Comme ils sont beaucoup plus vifs qu'elle, ça ne m'étonnerait pas qu'ils l'aient tyrannisée... Je les ai déjà vus lui jouer des tours et se moquer d'elle. Il m'est arrivé de les gronder, d'ailleurs. Mais quand même, Cathy, je dois dire que leur attitude m'a vraiment choquée, ce soir. Donna aime ses frères, elle ferait tout pour eux ! Dans le fond, c'est sans doute mieux pour elle qu'ils soient séparés. Elle ne fait pas le poids face à eux. Elle a un grand cœur, et je sais bien qu'elle est un peu lente, mais l'amour fraternel, alors, ça n'existe pas ?

— Est-ce que Donna est proche de Chelsea ? demandai-je.

— Non. Chelsea et sa mère sont comme les deux doigts de la main, et je commence à penser que Donna était mise à l'écart. On ne sait jamais ce qui se passe dans les familles, derrière les portes closes. On a décidé de placer les enfants en raison de graves négligences physiques, mais les mauvais traitements psychologiques sont plus insidieux et peuvent nous échapper...

Elle marqua une pause.

— Enfin, Cathy, je suis sûre que Donna sera bien avec vous. Et quand elle acceptera de s'ouvrir un peu, je compte sur vous pour me dire ce que vous aurez appris.

— Oui, bien sûr.

— Merci. Allons chercher ses affaires, et ensuite je rentrerai à la maison. Mon petit mari doit penser que je l'ai quitté !

Edna était vraiment une femme charmante, et je l'imaginai sans peine avec son « petit mari », le soir, dans leur salon confortable, à discuter de leurs journées respectives.

Il nous fallut quelques allers-retours pour entreposer dans le couloir une grande valise, plusieurs cartons et quelques sacs en plastique.

— Très bien, fit alors Edna. Il ne me reste plus qu'à dire un petit au revoir à Donna.

Au salon, nous retrouvâmes Donna dans la même position que nous l'avions laissée : assise sur le canapé, la tête baissée, serrant son sachet rouge.

— J'y vais ! annonça Edna d'une voix positive. Passe un bon week-end, Donna. J'appellerai Cathy dès lundi et je viendrai vous voir la semaine prochaine. Si tu as besoin de quoi que ce soit, demande à Cathy, elle

t'aidera. Et je crois que Paula meurt d'envie de devenir ta copine, alors tout ira bien.

Edna se tenait debout devant Donna, dont les yeux fixaient toujours le sol.

— Allez, l'encouragea gentiment Edna, lève-toi et embrasse-moi avant que je m'en aille.

Après un moment d'hésitation, Donna eut un petit haussement d'épaules dédaigneux et se leva. Edna la prit dans ses bras, mais elle ne lui rendit pas son étreinte. Dès qu'Edna la libéra, elle se rassit.

— À bientôt, Donna, dit Edna avant de s'approcher de la porte-fenêtre. Au revoir, les enfants, passez un bon week-end !

Adrian et Paula levèrent le nez vers elle et lui sourirent.

— Merci !

Edna prit son sac, resté près du canapé, et sortit rapidement du salon après un dernier coup d'œil vers Donna – qui, une fois de plus, était assise la tête basse, son cadeau dans la main, s'efforçant sans doute de minimiser le départ de son assistante sociale.

— Bon courage et bonne chance, me dit Edna dans l'entrée. Je vous appelle lundi à la première heure. Et merci beaucoup, Cathy.

— Je vous en prie. Ne vous inquiétez pas, ça ira, la rassurai-je encore.

— Oui, répondit Edna.

Elle se retourna une dernière fois avant de s'engager dans l'allée. Je refermai la porte et retournai au salon.

— Ça va, ma chérie ? demandai-je à Donna en entrant.

Elle secoua tout doucement la tête, de manière presque imperceptible, et je vis une grosse larme couler sur sa joue.

— Oh non, ne pleure pas..., lui dis-je, allant m'asseoir auprès d'elle. Ça ira mieux demain matin, tu verras. Je te promets, chérie.

Une autre larme roula sur sa joue et s'écrasa sur le sachet rouge que Donna tenait sur ses genoux, puis une autre encore. Je passai un bras autour de ses épaules et l'attirai vers moi. Elle résista un peu, puis se laissa aller. Je la serrai contre moi tandis qu'elle pleurait en silence, accablée de tristesse.

— Tiens, ma chérie, essuie-toi les yeux, lui dis-je doucement en lui donnant un mouchoir, guidant sa main vers son visage.

Elle sécha ses larmes, puis laissa lentement sa tête retomber sur mon épaule. Je la serrai plus fort, sentant les soubresauts de ses pleurs contre ma joue.

— Ne t'inquiète pas, la réconfortai-je. Tout se passera bien, je te promets, ma chérie.

Paula rentra alors dans la maison et, voyant Donna pleurer, éclata immédiatement en sanglots. Je lui pris le bras de ma main libre et l'attirai près de moi. Je passai mon bras droit autour de ses épaules, le gauche toujours posé sur celles de Donna.

— Pourquoi est-ce que Donna pleure ? demanda Paula entre deux sanglots.

— Parce qu'aujourd'hui il s'est passé beaucoup de choses qui l'ont rendue triste, répondis-je en lui caressant la joue.

— J'aime pas voir les gens pleurer, dit Paula. Ça me fait pleurer.

— Je sais, ma chérie, moi aussi. Mais parfois, ça fait du bien de pleurer : ça aide à laisser s'en aller la tristesse. Je suis sûre que Donna se sentira un peu moins triste, tout à l'heure.

Je restai ainsi sur le canapé, Paula sanglotant à ma droite, Donna pleurant en silence à ma gauche, du fond de sa tristesse. Quant à moi, entre les deux, je faisais de mon mieux pour ne pas craquer – car, comme Paula, je n'aime pas voir les gens malheureux, encore moins les enfants.

SILENCE

Adrian n'était pas aussi sentimental. Le téléphone s'était mis à sonner, mais je ne me voyais pas me lever et abandonner les filles à leur triste sort.

— Ça sonne ! crut-il bon de me prévenir en entrant dans le salon, sa Gameboy à la main.

Il se figea en nous voyant toutes les trois et fit la grimace, manière de signifier qu'il n'adhérait pas vraiment à cette démonstration collective de sensiblerie féminine.

— Je vais répondre, dis-je en lui souriant. Tout va bien.

Il ne lui en fallut pas davantage pour filer à nouveau dehors, soulagé de ne pas avoir à prendre part à cette scène qu'un garçon de son âge devait juger ridicule. Je retirai doucement mes bras des épaules des filles et allai décrocher. C'était Jill.

— Vous en avez mis, du temps. Est-ce que ça va, Cathy ?

— Oui. Donna est là.

Je jetai un œil vers le canapé, où Paula se glissait contre Donna, comblant le vide que j'avais laissé. Donna passa son bras autour d'elle.

— Oui, tout va bien, dis-je.

— Cathy, je ne serai pas longue, il est déjà tard. Je voulais juste m'assurer que Donna était bien arrivée et qu'il n'y avait pas de problèmes.

— Non, aucun problème, confirmai-je. Edna est partie il y a une dizaine de minutes. Elle vous appellera lundi. On a signé tous les papiers.

— Très bien. Dans ce cas, bon week-end. Si vous avez besoin de parler à quelqu'un, Mike est revenu et joignable à tout moment. Vous n'aurez qu'à composer le numéro d'urgence.

— D'accord, Jill, merci.

— Je vous appellerai lundi, et je viendrai vous voir dès que possible la semaine prochaine.

— Parfait.

Je raccrochai après l’avoir saluée et regardai la pendule sur la cheminée. Il était 19 h 40. Paula aurait déjà dû être couchée, et Adrian et Donna ne devraient pas tarder eux non plus. Je retournai auprès des filles ; Donna avait toujours le bras autour des épaules de Paula, mais elles ne pleuraient plus. Toutes deux se tenaient très tranquilles, comme absorbées par ce moment ; seule Paula me regardait, la tête contre l’épaule de Donna.

— Les filles, dis-je doucement en m’asseyant sur le repose-pied pour être à leur niveau, est-ce que vous vous sentez mieux ?

Paula hocha la tête et leva les yeux vers Donna. Celle-ci, la tête basse, essuyait ses dernières larmes. Je posai les mains sur leurs bras.

— Je pense qu’on sera tous plus en forme après une bonne nuit de sommeil. Il est déjà tard.

Paula chercha encore du regard une réaction de Donna, qui ne vint pas. Elle demeurait impassible, prostrée, son petit sachet rouge à la main.

— Donna, tu as faim ? demandai-je à nouveau. Je t’ai mis une assiette de côté.

Elle secoua légèrement la tête.

— Alors tu veux peut-être boire quelque chose avant d’aller au lit ?

Même réponse.

J’hésitais, ne sachant pas trop comment procéder. À bien des égards, il est plus facile de gérer la colère d’un enfant : au moins, elle ouvre une voie de communication ; on peut la canaliser, la détourner. Donna exprimait si peu de choses – elle n’avait encore pas prononcé le moindre mot – que j’avais du mal à comprendre ou interpréter ses besoins. Je n’avais pas pensé à demander à Edna si elle avait dîné, mais même si ce n’était pas le cas, je ne pouvais pas la forcer à manger.

— Tu es sûre que tu ne veux rien ? insistai-je. Même pas un sandwich ?

À son petit mouvement de tête répété, je dus bien conclure qu’elle n’avait pas faim. Quand bien même elle n’aurait pas dîné, elle pourrait se rattraper au petit déjeuner.

— J’aimerais bien voir ton cadeau, lui dis-je en regardant le sachet rouge. Et Paula aussi. Tu veux bien nous montrer ?

Paula leva la tête de son épaule, prête à regarder ce que c'était. Donna retira son bras.

— Qu'est-ce que Mary et Ray t'ont offert ? demandai-je. Je parie que c'est un joli cadeau.

Très lentement, sans lever la tête et sans le moindre enthousiasme, Donna ouvrit le sachet et y glissa la main pour en sortir un bracelet de petites perles multicolores.

— Oh, comme c'est mignon ! fis-je. En voilà, un beau cadeau !

Donna garda le bracelet au creux de la main tandis que je continuais à m'enthousiasmer, satisfaite de ce début d'interaction que je voyais comme un progrès.

— Tu peux le mettre à ton poignet, pour qu'on voie ce que ça donne ?

Donna l'enfila avec précaution sur sa main droite et le glissa jusqu'au poignet. Pendant ce temps-là, je repensais aux terribles mots qu'avaient eus Warren et Jason en la quittant. Je me sentais si triste pour elle.

— C'est superbe ! dis-je.

On voyait que Donna était fière ; elle soutenait son poignet de la main gauche, comme pour le magnifier. Ce n'était pas un bracelet de valeur, seulement le genre de cadeau que s'offrent les enfants à leur anniversaire. Quelques perles de plastique coloré autour d'un élastique. Paula ne le trouva peut-être pas si extraordinaire mais se garda bien de le dire.

— Il est joli, dit-elle en le touchant. J'aime bien les rouges et les bleues.

Et je me dis alors que si quelque chose symbolisait le gouffre béant entre les enfants qui ont tout et ceux qui n'ont rien, c'était bien ce bracelet. Dans notre société d'abondance matérielle, le fossé se creuse entre les enfants de familles pauvres et ceux de milieux aisés. Paula possédait deux ou trois de ces bracelets, et une chambre remplie de trésors similaires. Des cadeaux de Noël ou d'anniversaire, des cadeaux de ses grands-parents... À la façon dont Donna exhibait son bracelet, je savais qu'il en était bien autrement pour elle.

— Il va falloir lui trouver un endroit sûr dans ta chambre pour le ranger, dis-je.

Donna hocha la tête. Je regardai à nouveau la pendule. Il était vraiment temps que les enfants aillent se coucher. Je n'allais pas commencer à déballer les affaires de Donna maintenant : nous aurions tout le loisir de nous en occuper le lendemain.

— Très bien, ma chérie, dis-je en posant la main sur son bras. On va chercher dans tes sacs uniquement ce qu'il nous faut pour ce soir et on rangera le reste demain matin, d'accord ? Une fois que tu te seras bien reposée, tout ira beaucoup mieux, tu verras. Viens avec moi, tu vas me dire où sont tes affaires de toilette et ton pyjama.

Je réalisai alors que Donna ne savait probablement pas ce que contenaient ses bagages, puisque Mary s'était chargée de les préparer.

— Est-ce que tu sais où ils sont ?

Elle haussa les épaules.

— Alors reste là un instant avec Paula, je vais aller voir. À moins que tu ne veuilles m'aider ?

Elle secoua la tête. Je la laissai donc au salon avec Paula qui – bénie soit-elle – admirait toujours le bracelet, et me dirigeai vers le couloir, espérant ne pas avoir à ouvrir tous les bagages pour trouver ce dont nous avons besoin. En commençant à fouiller, je constatai que Mary avait regroupé les affaires de nuit dans un même sac en plastique. Sans doute avait-elle prévu qu'il serait trop tard pour ranger toutes les affaires de Donna. Je retournai au salon, le sac à la main. Donna était en train d'enlever son bracelet pour le remettre dans son sachet.

— J'ai trouvé ce qu'il nous faut ! dis-je.

Je m'approchai d'elle et lui montrai le contenu du sac.

— Chemise de nuit, trousse de toilette et ours en peluche. As-tu besoin d'autre chose, ma chérie ?

Elle secoua la tête.

La porte-fenêtre était toujours ouverte et Adrian profitait d'un dernier tour de balançoire au fond du jardin. Il était près de 20 h 30. La fraîcheur du soir commençait à tomber.

— Adrian ! l'appelai-je du seuil. Encore cinq minutes, et tu te prépares à aller au lit.

Il ne répondit rien mais je savais qu'il m'avait entendue, car cette scène se répétait presque chaque soir depuis le début des vacances. Je l'autorisais à jouer dans le jardin, parfois avec les enfants du voisin, pendant que j'allais coucher Paula.

— Très bien, les filles, dis-je. On va pouvoir monter. Donna, tu es sûre que tu ne veux rien boire ?

Elle secoua la tête. Avec un autre enfant, j'aurais sans doute passé un peu de temps à discuter le premier soir. Mais comme Donna ne communiquait pas, je partageais le sentiment d'Edna : elle devait être épuisée. Tout ce que j'espérais maintenant, c'était sa coopération ; et je commençais à me sentir quelque peu mal à l'aise. Si Donna ne bougeait pas, si elle ignorait mes instructions, qu'étais-je censée faire ? Je n'allais pas la porter dans mes bras, elle était bien trop grande ! Si je ne parvenais ni à l'amadouer ni à la convaincre de m'obéir, je me retrouverais dans l'impasse. Je repensai au bleu de Mary : Ray et elle avaient-ils dû recourir à la force face à l'entêtement de Donna ? Je chassai vite cette hypothèse car, si elle était fondée, j'allais au-devant d'un gros problème, dans la mesure où aucun « Ray » ne pouvait m'aider.

— Bien, dis-je d'une voix affirmée. On a tout ce qu'il te faut pour ce soir, Donna. Allons-y toutes les trois. Donna, pendant que j'aide Paula à se préparer, tu peux mettre ta chemise de nuit.

J'avais dit cela tel que je le pensais, sur un ton qui n'appelait pas la discussion. Paula se leva immédiatement et vint à mes côtés, consciente d'avoir déjà grappillé un bout de soirée et ne voulant pas abuser de la situation. Donna, elle, ne bougea pas du canapé. La tête baissée, elle s'accrochait encore à son sachet rouge.

— Alors, Donna, tu viens ? insistai-je avec une pointe de stress.

Elle ne bougeait toujours pas. Paula me lança un regard interrogateur, inquiète de constater que Donna ne m'obéissait pas.

— Viens, Donna, lui dit-elle de sa petite voix.

D'un signe de tête, je lui demandai de ne pas s'en mêler. Elle avait eu l'air d'implorer Donna, or je voulais que celle-ci m'obéisse sans discuter. Je n'allais pas commencer à négocier.

Je pris la main de Paula et lui imprimai une petite pression rassurante, puis tournai le dos au canapé, prête à quitter le salon. Si je continuais à lui demander poliment de me suivre, en vain, je perdrais toute crédibilité et autorité.

— Bon, maintenant on monte, Donna, dis-je en avançant d'un pas lent mais continu vers la porte.

Ce faisant, j'échafaudais à la hâte un plan B pour le cas où elle ne se lèverait pas, qui consistait vaguement à accompagner Paula à l'étage puis à revenir tenter ma chance. Mais ce scénario semblait plus encore voué à

l'échec, et je ne pouvais pas laisser Donna toute la nuit sur ce canapé. En dernier recours, j'appellerais l'agence de placement, même si je ne voyais pas bien quelle aide elle pourrait m'apporter.

À mon grand soulagement, Donna se leva et se mit à nous suivre au moment même où nous franchissions la porte du salon. J'attendis qu'elle nous eût rejointes avant de continuer. Je ne la félicitai pas : elle devait comprendre qu'il était normal d'accéder à mes demandes. Sa tristesse avait beau me fendre le cœur, ce n'était qu'une petite fille de dix ans qui, comme tous les enfants, devait apprendre à obéir.

Donna nous suivit dans l'escalier, une ou deux marches derrière nous. À l'étage, je demandai à Paula d'aller se laver les dents pendant que je montrais sa chambre à Donna. Ne maîtrisant pas la suite des événements, je ne tenais pas à ce que Paula assiste à une éventuelle crise. L'extrême réserve de Donna était malsaine et me donnait le sentiment d'une poudrière prête à exploser à tout moment. On ne peut pas garder indéfiniment tant d'émotion en soi. Edna m'avait assurée que Donna était « une gentille fille », mais une assistante sociale, aussi professionnelle soit-elle, ne voit pas l'enfant au quotidien. Mary et Ray avaient vécu avec Donna, et ils avaient eu des problèmes.

Paula entra dans la salle de bains tandis que je continuais d'avancer sur le palier, suivie par une Donna silencieuse.

— Très bien, ma chérie, dis-je d'une voix douce mais ferme. Voici ta chemise de nuit, ton ours en peluche et ta trousse de toilette.

Je sortis ses affaires et les posai sur le lit.

— Je te laisse te changer. Ensuite, je t'accompagnerai à la salle de bains. Ce ne sera pas la peine de prendre une douche ce soir. Si tu veux aller aux toilettes, c'est la porte juste à côté de ta chambre, ajoutai-je en pointant le doigt vers le palier. Je reviens tout de suite.

Sans la regarder, afin de ne pas laisser place à un éventuel refus, je sortis en refermant la porte derrière moi. Allait-elle faire ce que je lui avais demandé ? Je rejoignis Paula dans la salle de bains, à l'autre bout du palier. J'attendis qu'elle eût terminé de se laver les dents, puis l'accompagnai aux toilettes. Comme chaque soir, je patientai devant la porte et en profitai pour tendre l'oreille. Je n'entendais aucun mouvement dans la chambre de Donna. Je priai pour qu'elle fût en train de se changer, comme je le lui avais demandé.

Quand Paula sortit des toilettes, je l'accompagnai dans sa chambre et tirai les rideaux. Une fois qu'elle fut au lit, je pris un livre dans sa bibliothèque et m'allongeai près d'elle, comme le voulait notre petit rituel du soir.

— Ce soir, je ne te lis qu'une seule histoire, chérie, parce qu'il faut que j'aie voir Donna.

J'avais choisi une histoire courte, mais l'une des préférées de Paula : *La Chenille qui fait des trous*. Je la lui lisais depuis qu'elle était toute petite. Elle la connaissait par cœur. Elle la lut avec moi, fourrant son doigt dans les trous de chaque page, à l'endroit où la chenille est censée avoir mangé. À la fin de l'histoire, lorsqu'elle se transforme en un magnifique papillon, je dis à Paula, comme à chaque fois que j'avais terminé de lui lire cet album : « C'est toi, mon magnifique papillon ! » Elle sourit et se blottit contre son oreiller. Je l'embrassai pour lui souhaiter une bonne nuit.

— Merci de m'avoir aidée à m'occuper de Donna, lui dis-je. Je suis sûre qu'elle sera plus en forme demain.

Paula me regarda d'un air soucieux.

— Maman ? me demanda-t-elle. Est-ce que Donna est muette ?

Je souris.

— Non, ma chérie, mais pour l'instant, elle a du mal à parler à cause de tout ce qui lui est arrivé. Elle commencera à discuter avec nous bientôt, tu verras.

— Tant mieux. Parce que j'aime pas trop qu'elle dise rien. Ça fait un peu peur.

— Je sais, ma chérie, mais ne t'inquiète pas.

Je me levai et l'embrassai à nouveau.

— Tout ira bien. Bon, il est tard, alors tu vas me faire le plaisir de t'endormir tout de suite.

— Est-ce qu'Adrian va rentrer bientôt ?

— Oui, dès que j'en aurai terminé avec Donna.

— Est-ce qu'elle va aller au lit à la même heure que moi tous les soirs ?

Je souris.

— Non, elle est plus grande que toi, et ça fait déjà longtemps que tu devrais dormir !

— Je sais.

Elle gloussa et enfouit la tête sous les draps.

— Bonne nuit, ma chérie. Dors bien.

En sortant, je lui soufflai un dernier baiser puis laissai la porte de sa chambre légèrement entrouverte, comme elle le préférait. J'allai ensuite toquer chez Donna. Pas de réponse. Je toquai à nouveau et ouvris lentement pour passer une tête. Donna avait bien mis sa chemise de nuit – je soupirai intérieurement. Elle était assise sur son lit, le fameux sachet rouge à la main.

— Tu veux ranger ton cadeau dans ce tiroir, pour l'instant ? lui demandai-je en entrant, ouvrant l'un des tiroirs de sa commode. Il sera en sécurité, là.

Elle secoua la tête, serrant le sachet.

— Comme tu veux, mais il faudra que tu le poses avant d'aller te laver, sinon tu vas le mouiller.

Je pris sa trousse de toilette, qui contenait un gant et une brosse à dents, et poursuivis de mon ton doux mais ferme :

— La salle de bains est par ici, ma chérie.

Je me tournai pour sortir d'un pas résolu qui appelait à me suivre, ce qu'elle fit. Dans la salle de bains, je posai son gant près des nôtres sur le porte-serviettes et sa brosse à dents dans le verre familial.

— Le dentifrice est là, dis-je. C'est ce robinet pour l'eau chaude, et celui-ci pour l'eau froide.

La précision n'était pas superflue, le temps ayant effacé les marques rouge et bleue caractéristiques.

— Voici ta serviette, dis-je en la lui désignant. Tu as besoin d'autre chose ?

Donna secoua la tête.

— Très bien. Quand tu auras terminé, passe aux toilettes et ensuite je viendrai te souhaiter une bonne nuit.

Je sortis et redescendis au salon. À près de 21 heures, la luminosité commençait à faiblir et le fond de l'air était frais. J'appelai Adrian de la porte-fenêtre, et pour une fois il rentra sans se faire prier.

— C'est bien, dis-je. Et maintenant, va te mettre en pyjama. Le temps que tu te changes, Donna sera sortie de la salle de bains. Tu prendras ta douche demain matin, il est déjà tard.

— Cool, répondit-il.

C'était son commentaire préféré pour qualifier à peu près tout ce qui trouvait grâce à ses yeux.

— Et pas trop de bruit, là-haut. Paula est en train de s'endormir.

— Je vais d’abord boire quelque chose, dit-il en allant dans la cuisine tandis que je fermais la porte-fenêtre.

Laissant Adrian se servir un verre de lait, je retournai à l’étage, en profitant pour monter quelques sacs en plastique que je déposai dans la chambre de Donna. Dans la salle de bains, l’eau ne coulait plus. J’allai toquer à la porte, que Donna avait laissée entrouverte.

— Tout va bien ? demandai-je en entrant.

Elle hocha la tête.

— Tu t’es débarbouillée et lavé les dents ?

Je remarquai qu’elle serrait toujours le sachet rouge dans sa main. Elle acquiesça de nouveau.

— C’est bien. Alors au lit ! Il est plus de neuf heures...

Elle me suivit en silence jusqu’à sa chambre. Je tirai le drap – elle n’avait pas besoin de couette, par ce temps – et attendis qu’elle se couche.

— Est-ce que tu dors avec ton ours ? lui demandai-je en allant chercher la peluche élimée, qu’elle devait donc beaucoup aimer.

Elle hocha la tête.

— Est-ce qu’il a un nom ?

Donna haussa les épaules et posa la tête sur son oreiller. Je glissai l’ours en peluche à ses côtés et rajustai le drap. Après avoir tiré les rideaux, je revins près du lit.

— On rangera toutes tes affaires demain, dis-je en me penchant légèrement. Dors bien, et tu peux faire la grasse matinée, si tu veux : c’est un samedi tranquille ! Si tu as besoin de moi dans la nuit, tu sais où est ma chambre. Tu n’auras qu’à frapper à la porte. J’ai le sommeil léger, j’entendrai.

J’hésitai un moment en la regardant. Elle se tenait sur le côté, tournée vers la chambre. Elle regardait droit devant elle, un bras autour de son ours en peluche. Je ne pouvais pas dire ni faire grand-chose de plus, même si j’avais le sentiment d’être bien loin de répondre aux besoins de Donna.

— Bonne nuit, ma chérie, à demain matin. Est-ce que tu veux un petit bisou ?

Je posais toujours la question aux enfants, le premier soir. C’est une intrusion dans leur espace personnel que de supposer qu’ils veulent être embrassés.

Elle hocha légèrement la tête et je déposai un baiser sur son front.

— Bonne nuit, dors bien. On passera une bonne journée, demain. On commencera par défaire tes valises ; c'est bien d'avoir toutes ses affaires autour de soi. Je suis contente que tu sois là.

J'hésitai encore un instant, espérant, souhaitant qu'elle dise quelque chose, qu'elle me confirme par un mot qu'elle allait bien et n'avait besoin de rien. Mais elle resta muette.

— Bonne nuit, ma chérie, répétais-je. Tu veux que je ferme la porte ou tu préfères que je la laisse ouverte ?

Elle fit un petit haussement d'épaules.

— Je vais la laisser entrouverte, alors...

Je sortis en lui lançant un dernier regard et tirai la porte derrière moi, sans la fermer complètement. Adrian, en pyjama, finissait de se brosser les dents. Je l'attendis sur le palier et l'accompagnai dans sa chambre.

— Tu peux lire un petit peu, mais pas longtemps, lui dis-je.

Il n'avait pas à se lever tôt mais quand il manquait de sommeil, il n'était pas au mieux de sa forme – et le mot est faible. Je l'embrassai et ressortis en fermant la porte, comme il le souhaitait. Je jetai un œil dans la chambre de Paula, qui dormait profondément. Puis j'écoutai à la porte de Donna. Je n'entendis rien mais préférerai ne pas chercher à en savoir plus, pour ne pas risquer de la déranger. Je passerais une tête dans sa chambre un peu plus tard, avant de me coucher.

Je redescendis, fermai la maison et me laissai tomber dans le canapé, les jambes sur le repose-pied. Je me sentais vidée. Tout s'était enchaîné si vite depuis le coup de téléphone de Jill, seulement dix heures plus tôt ! Ce n'était pas tant l'arrivée de Donna qui m'avait épuisée que les efforts permanents pour obtenir une réaction de sa part et le stress de ne pas savoir ce qui se passait vraiment dans sa tête. Commenant doucement à me détendre, je réalisai que, sur la trentaine d'enfants que j'avais accueillis, Donna était la seule à ne pas avoir prononcé un seul mot de toute une soirée. Je me demandais combien de temps cela pouvait durer...

CA-THIE

Donna resta fidèle à son vœu de silence, si tant est que c'en fût un, pendant tout le week-end. Je me réveillai tôt le samedi matin, après une nuit agitée, et descendis prendre un café. À 8 heures, entendant du mouvement dans la chambre de Donna, je montai toquer à sa porte et entrai.

Elle était assise au bord de son lit, en chemise de nuit, les yeux rivés sur la moquette. Je lui demandai si elle avait bien dormi et si elle avait besoin de quoi que ce soit. Une fois de plus, elle secoua la tête. Je la laissai s'habiller. Elle finit par descendre peu avant 10 heures. Paula et Adrian avaient pris leur petit déjeuner depuis longtemps et jouaient déjà dans le jardin. Je demandai à Donna ce qu'elle voulait manger, lui offrant le choix entre des céréales, des toasts ou des œufs au bacon. N'obtenant d'autre réponse qu'un haussement d'épaules, j'étais bien en peine pour deviner ses préférences. Je jouai donc la carte de la sécurité : cornflakes, toast nappé de miel et jus de fruits. Elle déjeuna lentement et en silence, seule à table. J'avais posé mon café en face d'elle au moment de la servir, mais ma présence avait semblé tellement la déranger que j'avais trouvé à m'occuper dans la cuisine. Quand elle eut terminé, je lui demandai d'aller faire sa toilette, ce qu'elle fit sans plus de commentaire, tandis que je débarrassais la table.

La soirée de la veille avait été laborieuse, mais ce fut de pire en pire ce jour-là. Sans vouloir être méchante, j'avais l'impression de vivre avec un zombie. Son air abattu, ses épaules voûtées, sa démarche traînante... Si Donna avait été adulte, j'y aurais vu les symptômes d'une dépression. Je décidai que j'appellerais Jill et Edna dès le lundi matin, si rien ne changeait, pour proposer d'emmener Donna chez le médecin.

Après sa toilette, je lui annonçai que nous allions ranger ses affaires. J'avais déjà tout monté sur le palier. Je traînai la grosse valise dans sa chambre, la posai sur le lit et l'ouvris.

— On va suspendre ces vêtements dans la penderie, dis-je, commençant à déplier les jeans et les joggings et à les glisser sur des cintres.

J'empilai ensuite les T-shirts et les pull-overs avant de les ranger dans la commode. Debout, la tête penchée et les bras vaguement croisés, Donna me regardait sans mot dire. Elle ne semblait pas décidée à m'aider, malgré mes encouragements répétés.

On distinguait sans mal les vêtements achetés par Mary et Ray – ils étaient neufs – de ceux qui venaient de chez Donna – un ramassis de joggings râpés et de T-shirts élimés qui n'auraient même pas trouvé preneur au marché aux puces. Je reléguai ces derniers au bas de l'armoire. Je ne comptais pas les utiliser mais c'étaient les seuls repères familiers de Donna dans son nouvel environnement : c'est pour cette raison que Mary me les avait transmis et que je devais me retenir de les jeter à la poubelle. Il y avait deux paires de tennis trouées et sans lacets : je les déposai elles aussi au bas de l'armoire, laissant les tennis neuves et les sandales au pied du lit. Il y avait quelques éléments d'un vieil uniforme scolaire : un sweat-shirt bouloché et un T-shirt déchiré portant l'écusson de l'école, ainsi qu'une jupe tachée. Comme Donna avait été placée à la fin de l'année scolaire, Mary et Ray n'avaient pas investi dans un nouvel uniforme : je m'en chargerais à la rentrée. Il y avait une demi-douzaine de culottes et de paires de chaussettes neuves, et quelques sous-vêtements plus anciens, d'un blanc grisâtre, que je rangeai avec le reste des vieilleries. Il y avait un anorak couvert de taches et plein d'accrocs – sans doute celui avec lequel Donna était arrivée chez Mary et Ray – et une veste d'été neuve que je suspendis sur un cintre. Tandis que je m'affairais à trier ses vêtements, Donna restait un peu à l'écart, répondant d'un signe de tête à mes questions, lorsqu'elles appelaient un oui ou un non, haussant les épaules dans les autres cas.

Je lui parlais tout en m'activant, ne perdant aucune occasion de lui demander son avis dans l'espoir qu'elle finisse par se joindre à moi : « Et ça, on le range où ? Il est joli, ce petit haut, il vient d'où ? Ce tiroir, ce sera pour tes sous-vêtements », etc. Mais je n'obtenais jamais de réponse. Une fois la valise vidée, je la hissai au-dessus de l'armoire et demandai à Donna d'aller me chercher les sacs et les cartons sur le palier, ce qu'elle fit. Les

cartons contenaient d'autres effets personnels : deux vieux livres, un magazine déchiré, une poupée sale et dénudée, un livre-CD neuf, un album de coloriage et quelques feutres. Donna pouvait très bien ranger cela toute seule : je lui demandai de s'en occuper, ouvrant les tiroirs encore vides et attrapant une boîte d'archives entreposée sous son lit.

Je continuai par un sac en plastique contenant plusieurs vieux chiffons. Alors que je l'ouvrais pour y regarder de plus près, je sentis que Donna m'observait furtivement. Le sac contenait deux très vieux maillots de corps et ce qui ressemblait à des draps déchirés. Je me demandais si c'étaient des doudous : j'avais déjà vu des enfants de dix ans, et même plus âgés, arriver avec de vieilles couvertures et autres bouts de tissu mâchouillés dont ils étaient incapables de se séparer dans un premier temps. Mais ces affaires-là étaient très sales. Mary les aurait sûrement lavées si c'étaient des doudous ; l'un des maillots sentait en outre le désinfectant à plein nez.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je à Donna.

Aucune réponse, pas même un haussement d'épaules.

— Est-ce que je peux les jeter ?

Donna secoua la tête avec une énergie inhabituelle.

— Je vais ranger ce sac dans l'armoire, alors.

Je choisis un compartiment isolé des autres, en bas du meuble. J'avais l'impression que Donna m'observait encore avec une intensité particulière, même si j'imaginais mal en quoi ces vieilles chiffes pouvaient lui importer.

— Je te laisse déballer le dernier carton, dis-je. Ensuite, viens me retrouver en bas, on prendra un petit encas avant d'aller faire les courses.

Je descendis à la cuisine préparer une citronnade fraîche et une assiette de crackers au fromage. Je disposai le tout sur un plateau et appelai Donna, qui arriva aussitôt. Adrian et Paula vinrent s'installer avec nous autour de la table de la terrasse. Je leur servis un verre de citronnade et posai l'assiette au centre, accessible à tous. Adrian et Paula avancèrent tout de suite la main, puis regardèrent Donna se servir à son tour, d'un geste lent et laborieux. Je voyais qu'ils l'observaient du coin de l'œil. Alors que, la veille, Paula n'avait pas quitté Donna d'une semelle, elle gardait maintenant ses distances. Si je trouvais le mutisme de Donna perturbant, il devait l'être bien plus encore pour une fillette de six ans. Paula était d'un naturel liant, elle avait toujours copiné facilement avec les enfants que j'avais accueillis

jusqu'alors, même les plus difficiles. Cette expérience se révélait totalement nouvelle pour elle, comme elle l'était pour Adrian et moi-même.

Il commençait déjà à faire chaud et je ne voulais pas attendre que la voiture devienne une étuve pour aller au supermarché. La veille, la perspective de cette petite sortie m'avait paru très positive, Edna ayant dit que Donna aimait bien faire les courses et se rendre utile. Mais désormais, j'y voyais une manière comme une autre d'échapper à une conversation à sens unique et de m'épargner des trésors de patience. Notre encas terminé, je fis donc monter tout le monde dans la voiture, précisant à Donna où s'asseoir et vérifiant qu'elle avait bien attaché sa ceinture. Étant donné leur âge, tous trois devaient occuper des sièges enfants, or la banquette arrière n'était pas si spacieuse. Paula, la plus petite, s'assierait au milieu. Comme d'habitude, elle chahuta avec son frère pour être la première à boucler sa ceinture. Quand ils furent tous les trois installés, je démarrai et enclenchai une cassette de chansons pour nos dix minutes de trajet. En temps normal, Paula aurait repris en chœur les refrains entêtants mais elle gardait un silence peu naturel, tout comme Adrian, intimidée sans doute par la présence pesante de Donna.

Au supermarché, je pris un petit chariot et commençai à arpenter les allées. Adrian et Paula eurent le droit de choisir deux « cadeaux », leur récompense (ou pot-de-vin) habituelle pour endurer l'épreuve des courses. En dépit de ce qu'avait dit Edna, Donna restait à la traîne, la tête basse, ne montrant aucun intérêt pour quoi que ce soit. Je lui demandais à tout bout de champ si elle aimait ci ou ça, m'attardant près des rayonnages de chips et de biscuits – pas très sains mais si tentants –, mais je n'obtenais rien d'autre qu'un haussement d'épaules ou, de temps à autre, un petit hochement de tête. Même devant les glaces, elle leva à peine les yeux et n'exprima aucune envie particulière. Au fil des années, j'avais emmené de nombreux enfants au supermarché et constaté des réactions fort différentes – certains volaient dès que j'avais le dos tourné, d'autres (nombreux) piquaient une crise de nerfs si je ne céda pas à leurs caprices –, mais jamais encore cette parfaite indifférence mutique.

De retour à la maison, je confiai un sac à chacun des enfants, ce qui nous permit de tout apporter dans la cuisine en un seul voyage. Adrian et Paula filèrent immédiatement dans le jardin, tandis que Donna restait là, les bras mollement croisés, la tête baissée. Je lui proposai de m'aider à ranger les

courses. Elle haussa les épaules sans lever les yeux et garda la pose, tel un spectre dans l'entrée de la cuisine.

— Donna, ma chérie, finis-je par lui dire, tu peux faire ce que tu veux : jouer dans le jardin, m'aider, ou lire un livre... mais trouve-toi une occupation d'ici le déjeuner, ma puce.

Elle décroisa les bras et s'en alla, penaude. Je la vis se diriger vers la terrasse et s'asseoir sur le banc, où elle regarda Adrian et Paula jouer dans le bac à sable. Elle était sortie dans le jardin : j'y voyais un signe positif et je continuai de l'observer quelques instants tout en déballant les courses ; puis je m'interrompis pour aller l'encourager.

— Donna, tu veux aller jouer dans le bac à sable ?

Elle secoua la tête.

— Faire un tour de balançoire ?

Même réaction.

— Tu veux que je te donne un ballon ou que je sorte un vélo de l'abri de jardin ?

Rien de tout cela. Je retournai donc finir de ranger les provisions avant de préparer des sandwiches que j'apportai sur un plateau, avec un paquet de chips pour chacun. Nous déjeunâmes à l'ombre sur la terrasse, en silence. Le mutisme oppressant de Donna semblait nous envelopper telle une nappe de brouillard.

— Je vous propose de rester là cet après-midi et de prévoir une petite sortie demain, dis-je. D'accord ?

— D'accord, répondit Adrian sans son enthousiasme habituel et sans proposer d'idées pour le lendemain.

Paula interrogea Donna du regard mais n'obtint aucune réponse, comme on pouvait s'y attendre. Elle continua donc de déjeuner en silence. Dès qu'Adrian et elle eurent terminé, ils détalèrent, me laissant seule en face de Donna. Je la regardai. Nous étions là dans ce jardin, par une magnifique journée d'été, au milieu de fleurs éclatantes, caressées par une brise légère qui berçait les feuilles des arbres et, alors qu'Adrian et Paula baignaient dans une bienheureuse insouciance, Donna restait prostrée dans une insondable tristesse. Je posai une main sur la sienne.

— Donna, ma chérie, dis-je doucement. Il faudra bien que tu acceptes de me parler, tôt ou tard. Sinon, tu te sentiras trop seule...

Elle retira sa main et haussa les épaules.

— Je sais que c'est difficile pour toi, ma puce, mais tu peux me faire confiance. Je veux t'aider. Mais pour ça, il faut que tu me parles. Adrian et Paula étaient contents de savoir que tu venais vivre avec nous, ils veulent devenir tes amis.

Elle haussa à nouveau les épaules et, abandonnant son sandwich, alla s'asseoir au salon. Je soupirai. Mon doux espoir qu'une bonne nuit de sommeil la changerait du tout au tout semblait bien risible, à présent. Et pour tout dire, son refus systématique d'accepter mon aide commençait à m'agacer, car j'étais certaine qu'elle contrôlait au moins en partie cette barrière derrière laquelle elle se cachait. Je savais qu'elle souffrait, mais elle avait bien dû parler à Mary et Ray, sinon ils auraient prévenu Edna qui m'en aurait sûrement informée. Son attitude, supposai-je, devait donc être liée à la séparation d'avec ses frères, mais je n'étais pas plus avancée pour résoudre le problème. Je décidai que la meilleure solution était de mener une vie de famille aussi normale que possible, en y incluant Donna, sans compter sur son implication mais dans l'espoir qu'elle finisse par se sentir assez à l'aise pour briser la glace. Si rien ne changeait avant lundi matin, je solliciterais l'aide de Jill et d'Edna.

Je pris Adrian et Paula à part et tentai de leur expliquer ma position, car je ne pouvais tout simplement ignorer le mutisme de Donna : c'eût été refuser de voir un éléphant dans un couloir. « Comportez-vous normalement, leur dis-je. Parlez à Donna, mais ne vous attendez pas à ce qu'elle vous réponde ou à ce qu'elle joue avec vous. » Ils me promirent d'essayer, mais la situation les mettait mal à l'aise. Un peu plus tard, Paula fit quelques efforts louables pour intégrer Donna à ses jeux, en vain.

Le soir venu, pendant que je lui préparais un bain, Donna resta plantée près de moi, silencieuse. Je la laissai seule se laver et se mettre en chemise de nuit, puis j'allai lui souhaiter une bonne nuit, lui annonçant que le lendemain nous irions nous promener. Je l'embrassai et sortis en refermant la porte. Donna n'exprimait rien à mon égard, mais au moins elle faisait ce que je lui demandais : j'y trouvai un motif de consolation. La veille, j'avais craint qu'elle ne m'oppose une résistance entêtée, ce qui aurait été bien plus difficile, sinon impossible à gérer.

Le dimanche soir arriva. Nous avions passé la journée dans un petit parc d'aventures, où Donna était restée assise à regarder Adrian et Paula

s'amuser avec les autres enfants. Pas une seule fois elle ne s'était mêlée à eux. J'étais résolue à appeler Jill et Edna dès le lendemain matin pour leur demander conseil, puisque ma stratégie ne donnait aucun résultat. Je lançai les préparatifs du coucher et descendis consigner mes notes quotidiennes, laissant Donna dans la salle de bains. Paula dormait déjà et Adrian se changeait dans sa chambre.

Lorsque j'entendis la porte de la salle de bains s'ouvrir, je montai dire bonne nuit à Donna. Elle était couchée, son ours en peluche au creux d'un bras, et avait tiré les rideaux de sa chambre. Je faillis me contenter d'un petit mot bref, car j'avais du mal à ne pas prendre pour moi ce refus de parler. Son absence totale de bonne volonté me frustrait et, pour tout dire, me blessait. Pourtant, quelque chose me retint et j'allai m'agenouiller au pied du lit.

Je lui caressai le front ; elle n'eut aucun mouvement de recul.

— Donna, lui dis-je, je sais que tu as de la peine, ma chérie, mais il faut que tu me parles. Sinon, je ne pourrai pas t'aider.

Je marquai une pause tout en continuant mes caresses. Je ne savais vraiment pas que dire d'autre.

— Je suis là pour t'aider, et tout le monde veut que tu sois heureuse. Est-ce que tu peux me dire ce qui ne va pas ?

Elle secoua la tête.

J'hésitai un instant puis me levai.

— Bon, chérie, il est temps de dormir.

Tandis que je m'éloignais, j'entendis une toute petite voix, si faible qu'elle aurait pu m'échapper.

— Ca-thie...

Elle avait prononcé mon prénom en séparant bien les deux syllabes. *Enfin !* me dis-je, me retenant de sauter de joie. Je retournai immédiatement près d'elle.

— Oui, chérie ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Pardon, Ca-thie, dit-elle tout bas.

Je m'agenouillai à nouveau pour lui caresser le front.

— Tu n'as pas à t'excuser, ma puce, tout ce que je veux, c'est que tu sois heureuse. Est-ce que tu voudras bien essayer de me parler demain ?

Elle hocha la tête.

— Et aussi à Adrian et à Paula ? Ça leur ferait plaisir.

Elle acquiesça à nouveau.

— Tu veux peut-être me dire quelque chose maintenant ?

Pour la première fois depuis son arrivée, elle plongeait ses grands yeux bruns si tristes dans les miens. C'était une jolie fille, à la peau mate et sans défaut, mais son profond désarroi masquait le charme de ses traits.

— Oui ? l'encourageai-je.

— C'est ma faute, dit-elle sur un ton neutre.

— Quoi donc, chérie ?

— C'est ma faute si on a été placés, mes frères et moi.

— Non, ma puce, pas du tout, répondis-je d'une voix douce mais assurée. Et puis ce n'est pas une punition. C'est pour aider ta maman, pour qu'elle puisse se reposer.

— Maman dit que c'est ma faute. Elle a dit que j'aurais dû mieux faire.

— Mieux faire quoi ?

— M'occuper de la maison, et de Warren et Jason. J'ai fait tout ce que j'ai pu, mais c'était pas assez bien. Et Mary et Ray voulaient pas que je les aide. Je continuai de lui caresser le front.

— Donna, à ton âge, on n'est pas censé s'occuper d'une maison ni de ses petits frères, chérie. C'est le rôle des adultes. Tu as voulu aider, et c'est très gentil de ta part, mais c'était à ta mère de prendre soin de vous, tout comme Mary et Ray prennent soin de tes frères aujourd'hui, et tout comme moi, je vais prendre soin de toi. Tu comprends ?

Elle hocha la tête et je marquai une pause.

— Est-ce que c'est ça qui te rend triste, ou est-ce qu'il y a autre chose ?

Elle secoua légèrement la tête.

— D'accord, chérie. On reparlera de tout ça demain, mais je suis très contente que tu aies eu envie de me le dire.

Je lui souris et elle me regarda à nouveau dans les yeux. Même si elle ne me rendit pas mon sourire, je perçus comme un léger éclat dans la terrible mélancolie qui avait jusque-là figé son expression.

— Bonne nuit, ma puce.

Je déposai un baiser sur son front.

— Bonne nuit, Ca-thie, répondit-elle, séparant à nouveau les deux syllabes.

Je sortis de sa chambre avec un immense soulagement et allai souhaiter une bonne nuit à Adrian.

— Donna a parlé, lui dis-je.

— Cool. Comme ça elle pourra jouer avec Paula.

Je ne savais pas très bien s'il commentait par là les progrès de Donna ou le fait que sa sœur l'avait accaparé plus que de raison ces derniers temps.

Je lui souhaitai une bonne nuit en lui rappelant, comme chaque soir, de ne pas lire trop tard. Puis je redescendis au salon terminer mon compte rendu de la journée, l'esprit beaucoup plus serein, avec la petite satisfaction d'avoir finalement réussi à gagner la confiance de Donna.

Cette nuit-là, contrairement aux deux précédentes, je dormis d'un sommeil réparateur. Il était à peine plus de 7 heures lorsque je me levai. En descendant, je fus surprise de constater que la porte de la cuisine était entrouverte – je prenais soin, en général, de fermer toutes les pièces du bas avant d'aller me coucher. Je poussai la porte d'une main hésitante et marquai un temps d'arrêt. Je n'en croyais pas mes yeux. Donna, agenouillée sur le sol, frottait le carrelage de toutes ses forces avec les vieux chiffons du sac en plastique que j'avais déposé au bas de son armoire.

PSYCHOLOGUE AMATEUR

— Mais qu'est-ce que tu fais ? lui demandai-je, interloquée.

Donna, en chemise de nuit, s'activait sur le sol jonché de flaques d'eau et de chiffons trempés. Occupée à frotter, elle ne répondit pas.

— Donna ? insistai-je.

J'avançai jusqu'à elle sur le carrelage glissant, pieds nus.

— Donna ?

Elle ne pouvait pas ne pas m'avoir entendue ni aperçue du coin de l'œil. Pourtant, elle continuait ses mouvements frénétiques, agrippant le chiffon des deux mains, basculant tout son poids d'avant en arrière comme si sa vie en dépendait. En d'autres circonstances, la scène aurait pu m'amuser : une enfant qui renverse son bol et, remplie de bonnes intentions, aggrave la situation en cherchant à tout prix à réparer ses bêtises. Mais là, non. Car Donna n'avait manifestement rien renversé ; il y avait beaucoup trop d'eau et elle était littéralement dévorée par sa tâche.

— Donna ? répétai-je d'une voix plus ferme, avant de poser une main sur son épaule dans l'espoir qu'elle s'arrête.

Mais dans sa rage ménagère, elle emporta mon avant-bras, chahuté d'avant en arrière.

— Donna, arrête ! lui demandai-je en haussant le ton. Tu n'as pas à faire ça.

— Si, répondit-elle sans s'interrompre, appliquant désormais des mouvements circulaires.

De l'eau gicla sur mes chevilles. Elle avait dû déverser une cuvette sur le sol : toute cette eau ne pouvait provenir de chiffons mouillés. Elle avait

également dû sortir de sa chambre et descendre en toute discrétion : normalement, j'entends les enfants ouvrir leur porte et marcher sur le palier.

— Donna, je te demande d'arrêter. Tout de suite ! dis-je, remettant la main sur son épaule.

— Non ! Je dois nettoyer ! s'affola-t-elle. Je dois nettoyer ! Il faut que je nettoie le sol de la cuisine !

— Non, insistai-je, un ton au-dessus d'elle. Tu n'as pas à le faire. Arrête, maintenant ! Et d'ailleurs, tu ne devrais même pas être dans la cuisine. C'est interdit.

Ce qui était vrai : pour des raisons de sécurité, les enfants n'avaient pas le droit d'accéder seuls à la cuisine, mais je n'avais pas encore expliqué à Donna les règles à respecter dans la maison.

Peu à peu, le rythme effréné de ses mouvements se calma, jusqu'à ce qu'elle s'arrête. Ses mains s'immobilisèrent mais elle resta agenouillée par terre, à quatre pattes au-dessus de son vieux chiffon.

— Ne me frappe pas, supplia-t-elle. J'ai fait de mon mieux.

Je la fixai, horrifiée.

— Bien sûr que non, je ne vais pas te frapper. Je ne frappe pas les gens, et encore moins les enfants.

Mon regard s'attardait sur elle tandis que j'essayais de comprendre ce qui se passait. Je poursuivis d'une voix plate :

— Donna, tu vas te relever et t'essuyer. Il faut qu'on parle.

La fermeté de mon ton masquait mon inquiétude ; je cherchais toujours la raison qui avait poussé Donna à se lever aux aurores pour accomplir une telle chose.

Je pris une serviette près de l'évier et la lui tendis.

— Allez, Donna, s'il te plaît, lève-toi et essuie-toi les mains et les jambes. Tu es trempée.

Elle se releva. Le devant de sa chemise de nuit, qui avait traîné dans l'eau, ruisselait. Elle accepta la serviette et se sécha les mains, puis les genoux. Je l'observais ; ses mouvements frénétiques avaient disparu, laissant place à ses habituels gestes lents et léthargiques. Elle acheva de s'essuyer les jambes et me rendit la serviette. Mais sa chemise de nuit continuait de goutter.

— Je crois qu'il vaudrait mieux que tu te changes avant qu'on discute, dis-je.

Elle haussa les épaules.

Je la pris par la main ; elle se laissa guider jusqu'au bas de l'escalier, où je lui lâchai la main pour monter l'étage. Adrian et Paula dormaient encore – il était à peine 7 h 30. Dans la chambre de Donna, je sortis une tenue propre de son armoire et la posai sur le lit.

— Habille-toi, s'il te plaît. Je reviens dans une minute. Tu mettras ta chemise de nuit dans le bac de linge sale, sur le palier.

Sans un mot, Donna se dirigea vers les vêtements. Je sortis, tirant la porte derrière moi, et me rendis dans ma chambre pour m'habiller et me coiffer rapidement. Ma routine matinale était mise à mal : je me doucherais plus tard, après avoir parlé avec Donna. Je n'avais aucune idée de ce qui avait pu lui passer par la tête pour se lever si tôt, prendre ses chiffons et s'adonner à ce nettoyage aux allures de rituel. Ce n'était pas du simple ménage ; ce n'était pas non plus une initiative pour me faire plaisir, comme Adrian et Paula en avaient parfois (« Regarde, maman, on a nettoyé le coffre à jouets ! »). Non, c'était autre chose. Donna semblait avoir été en proie à une crise de folie, une espèce de passage à l'acte dont le but n'était pas tant d'accomplir une action que de libérer quelque chose en elle. Le commentaire presque anodin d'Edna me revint à l'esprit : « Mary pense qu'elle pourrait avoir des TOC. » J'en savais très peu sur les TOC, si ce n'est qu'ils représentent un besoin irrépressible de faire quelque chose encore et encore ; était-ce ainsi que cela se manifestait ?

Je retournai frapper doucement à la porte de Donna.

— Tu es habillée ? chuchotai-je, ne voulant pas réveiller Adrian et Paula.

— Oui, Ca-thie, me répondit une petite voix.

J'entrai. Donna était assise sur son lit, le dos courbé, les bras croisés sur ses hanches et la tête basse. Les perles colorées de son bracelet étaient éparpillées sur le sol.

— Oh, mince, tu as cassé ton bracelet ? lui demandai-je, m'interrogeant sur un éventuel lien avec ce qui venait de se passer dans la cuisine.

Donna secoua la tête, dans un mouvement où je perçus une pointe de culpabilité. J'étais presque certaine que les deux événements étaient liés ; peut-être avait-elle délibérément cassé son bracelet.

— Donna, dis-je en m'asseyant près d'elle, est-ce que tu veux bien me dire ce qui se passe dans ta tête ?

C'est dans ces moments-là que j'aurais aimé être psychiatre, pour avoir une chance de comprendre les rouages de l'esprit humain, plutôt que de devoir seulement compter sur mon intuition de mère et mon expérience d'assistante familiale...

Donna haussa à nouveau les épaules.

— Quand on était dans la cuisine, pourquoi est-ce que tu as cru que j'allais te frapper ? demandai-je doucement en mettant sa main dans la mienne.

Elle n'opposa pas de résistance ; je lui caressai le dos de la main et attendis. Elle haussa à nouveau les épaules.

— S'il te plaît, chérie. J'ai vraiment envie de comprendre et de t'aider. Mais si tu ne me dis rien, je n'y arriverai pas. Pourquoi est-ce que tu frottais le sol ? Tu n'avais rien renversé, n'est-ce pas ?

Elle secoua la tête.

— Alors pourquoi penser que j'allais te frapper ? Ça m'inquiète...

Elle ouvrit la bouche et la referma avant d'avoir prononcé un mot. Puis, finalement :

— Maman me frappait. Quand je nettoys pas bien.

— Ta maman te frappait si tu ne faisais pas bien le ménage ? demandai-je. Elle hocha la tête.

Bonté divine ! pensai-je, mais je poursuivis d'une voix neutre :

— Combien de fois est-ce arrivé, Donna ?

Elle haussa à nouveau les épaules, puis, après un moment, répondit :

— Souvent. Je devais nettoyer la maison quand Edna venait. Maman disait que si la maison n'était pas propre, Edna nous emmènerait.

— Je vois, dis-je. Merci de m'avoir parlé.

La logique consistant à faire le ménage avant la visite de l'assistante sociale sonnait malheureusement juste à mes oreilles. Selon Edna, Donna se sentait responsable de la décision de placement, ce qu'elle-même m'avait avoué la veille au soir. Mais je doutais qu'Edna eût conscience de l'étendue du sentiment de culpabilité de Donna, ni que sa mère l'obligeait à nettoyer la maison, n'hésitant pas à la frapper si c'était mal fait. Il faudrait que je me rappelle aussi précisément que possible les mots de Donna pour les consigner dans mon journal et en faire part à Edna.

— Donna, quand tu dis que ta mère te frappait « souvent », qu'est-ce que tu entends par là ? Tous les mois ? Toutes les semaines ?

— Tous les jours, dit-elle d'une petite voix. Avec un cintre.

— Un cintre ? répétais-je, horrifiée.

— Un cintre en fil de fer. Elle l'avait défait pour qu'il soit plus long. Ça fait mal.

Je frémis intérieurement et frottai doucement le dos de sa main.

— Je veux bien te croire, chérie. C'était vraiment très méchant de sa part. Aucun adulte ne devrait frapper un enfant. Aucune mère ne le devrait. Moi, je ne le ferai pas, tu peux en être sûre.

Une évidence ? Pas forcément pour Donna qui, d'après ses dires, se faisait frapper chaque jour.

— Les garçons utilisaient une corde à sauter, ajouta-t-elle d'un ton détaché.

Je cessai de lui frotter la main.

— Tes frères te battaient, eux aussi ?

Elle hocha la tête.

— Avec la corde à sauter. Les poignées sont en bois.

Je la fixai, atterrée.

— Pour quelles raisons te frappaient-ils ?

— Quand je faisais pas assez bien le ménage. Maman leur disait qu'ils avaient le droit. Et ils aimaient bien ça.

Je ressentis une telle colère à l'égard de Warren et Jason que, s'ils s'étaient trouvés là, je n'aurais pu me retenir de leur remonter les bretelles. Pourtant, ils étaient en réalité tout aussi victimes que Donna, ayant calqué leur comportement sur un modèle d'autorité perverse.

— Donna, ma chérie, ce qu'ils ont fait est très mal. Les gens ne doivent pas se frapper, et encore moins entre membres de la même famille. Les frères et les sœurs, les pères et les mères sont censés prendre soin les uns des autres, pas se faire du mal. Jamais de la vie je ne te frapperai, insistai-je. Et Adrian et Paula non plus.

Cette idée semblait quelque peu absurde, dans la mesure où Adrian et Paula étaient plus menus que Donna, mais après tout, Warren et Jason n'avaient que six et sept ans.

Donna hocha vaguement la tête.

— Et Chelsea et ton père ? Ils te frappaient aussi ?

— Chelsea oui, mais pas papa. Je m’occupais de lui quand il était malade. J’essayais de lui donner ses médicaments pour qu’il aille mieux. Il était gentil avec moi.

Bon, enfin quelque chose de positif, me dis-je. Donna comptait un allié au sein de ce foyer tyrannique, du moins tant qu’elle rappelait à son père schizophrène de prendre son traitement. Quelle vie atroce !

— Est-ce que ta mère frappait tes frères et Chelsea ? demandai-je.

Toutes ces informations seraient utiles pour Edna, et en dernier lieu pour le juge qui devrait décider de l’avenir des enfants.

— Quelquefois, maman tapait mes frères, répondit doucement Donna. Mais pas souvent. Seulement quand ils l’énervaient vraiment. Parfois, Chelsea et maman se disputaient et se frappaient.

— Mais ta mère ne frappait pas les garçons à cause de choses qu’ils n’avaient pas faites, comme le ménage ? demandai-je.

Donna secoua la tête.

— Elle les frappait seulement quand elle avait bu et qu’ils l’énervaient. Elle les aime.

— Je suis sûre que ta maman t’aime aussi, ma chérie. Elle a beaucoup de problèmes, et l’alcool ne doit rien arranger.

Ce n’était pas la première fois, dans mon expérience d’assistante familiale, que j’avais à faire la part des choses entre l’amour des parents et leur comportement. Et je voulais aussi renvoyer à Donna une note positive.

— Elle me tape toujours plus quand elle a bu, confirma-t-elle.

Je hochai la tête ; mon regard dériva vers les petites perles multicolores éparpillées autour des pieds de Donna et jusqu’au coin de la chambre.

— Pourquoi est-ce que tu as cassé ton bracelet ? lui demandai-je gentiment. Je croyais que tu l’aimais beaucoup ?

Elle haussa les épaules. Je remarquai une petite palpitation nerveuse au coin de son œil.

— Ils me laissaient pas nettoyer.

Je n’étais pas bien certaine de saisir. Je m’efforçais d’assembler ses quelques mots comme autant de pièces d’un puzzle, pour donner un sens à ses actions.

— Tu as cassé le bracelet parce que tu t’es souvenue que tu n’avais pas le droit de nettoyer ? Comment ça, chez Mary et Ray ?

Elle hocha la tête.

— Et ça te mettait en colère ?

Elle acquiesça à nouveau.

— En colère contre Mary et Ray ?

Nouveau hochement de tête.

— Tu as dû te réveiller très tôt, ce matin. Quand je suis passée te voir hier soir, tu dormais, et le bracelet n'était pas cassé.

— Je dois me lever tôt pour faire le ménage.

— Non, pas ici, lui dis-je avec conviction. Ici, c'est moi qui m'occupe du ménage. Tu n'as pas à t'en charger.

Mais je réalisai alors que je m'engageais probablement sur la même voie que Mary et Ray, qui n'avaient pas du tout laissé Donna les aider.

— Donna, tu n'as pas à te préoccuper du ménage, ici. Mais si tu veux, tu peux m'aider. L'adulte, ici, c'est moi, et cette maison est sous ma responsabilité. Mais je pourrai sûrement te trouver des petites choses à faire...

Je ne savais pas si je m'y prenais bien ou si, au contraire, je ne faisais que répéter ce que Mary et Ray avaient déjà dit.

— Mary t'a dit la même chose ? demandai-je.

Donna hocha la tête.

— Eh bien, sur ce point, elle avait raison. Tu n'as pas à faire le ménage, et tu n'as sûrement pas à avoir peur que je te frappe si tu ne le fais pas.

— Si ! lâcha-t-elle soudain. Si, c'est à moi de faire le ménage. C'est à moi !

Donna semblait vraiment en proie à une forme d'obsession : là encore, je repensai au commentaire d'Edna quant à de possibles TOC, tout en ne sachant pas s'il s'agissait bien de cela.

— D'accord, Donna, dis-je lentement. Donc, si je comprends bien, tu ressens le besoin de faire du ménage, sans doute à cause de tout le nettoyage que tu étais obligée de faire chez toi. Je crois que, ce matin, tu as eu besoin d'expulser quelque chose. De la colère, peut-être ? Et tu as sans doute cassé ton bracelet parce qu'il te rappelait que Mary ne voulait pas que tu l'aides. En fait, tu as exprimé ta colère sur ce bracelet. Est-ce que c'est bien ça ?

Donna hocha la tête, puis, contre toute attente, un sourire illumina son visage.

— Est-ce que je pourrai t'aider à faire le ménage, Cathy ?

— Oui, bien entendu. Mais c'est moi qui te dirai quoi faire. Je ne veux plus que tu te lèves aux aurores pour nettoyer la cuisine à grande eau.

Je lui souris et elle se fendit d'un petit rire. Je me donnai une tape virtuelle dans le dos. Je n'étais peut-être pas psychiatre, mais je ne m'en étais pas trop mal sortie.

— Et je pourrai t'aider à t'occuper d'Adrian et Paula ? demanda-t-elle, toujours souriante.

— Oui, bien sûr. Mais souviens-toi que tu n'es pas obligée, et que ce n'est pas de ta faute si tes frères et toi avez été placés.

Elle se pencha vers moi et déposa un baiser sur ma joue.

— Merci de me laisser t'aider, Cathy. Tu es gentille.

Je lui rendis son sourire et la pris dans mes bras.

— Toi aussi, ma chérie.

Ce que j'ignorais, c'est que ma solution simpliste consistant à accepter l'aide de Donna avait libéré en elle quelque chose qui allait bientôt monter en puissance et entraîner de lourdes conséquences. Bien au-delà de tout ce que j'avais connu, ou de ce que je pouvais contrôler.

L'AVORTON DE LA FAMILLE

J'étais plutôt contente de moi lorsque Jill m'appela à 10 heures le lundi matin.

— Oui, tout va bien, confirmai-je. Donna était très repliée sur elle-même, au début, mais maintenant elle nous parle et elle commence à interagir avec nous.

J'expliquai à Jill que Donna se faisait frapper par sa propre famille quand elle ne faisait pas bien le ménage. Je lui racontai aussi l'épisode du nettoyage frénétique de la cuisine avec ses vieux chiffons fétiches.

— Pauvre petite, fit Jill avec un soupir compatissant. Ce n'est pas plus mal qu'elle ait été séparée de ses frères, s'ils la harcelaient à ce point.

— En effet, répondis-je.

Je lui expliquai que je comptais confier quelques petites tâches à Donna afin qu'elle se sente impliquée et responsabilisée.

— J'aurais fait la même chose. Et vous prenez bien vos notes tous les jours, hein, Cathy ? Je ne pense pas qu'Edna soit au courant de tout ça.

— Oui, j'ai tout consigné, confirmai-je avant de donner à Jill les dernières informations. Une visite familiale est prévue ce soir : je pense que Donna doit voir la famille au grand complet. Et l'école reprend mercredi de la semaine prochaine.

— Merci. J'aurai l'occasion de parler à Edna aujourd'hui et je passerai vous voir dans la semaine. Si vous avez besoin de moi d'ici là, n'hésitez pas à m'appeler.

— Comptez sur moi. Jill, repris-je après une pause, pensez-vous que Donna ait des troubles obsessionnels compulsifs ? Je ne sais vraiment pas grand-chose à ce sujet.

— Moi non plus. Mais je ne crois pas, non. Il n’y a pas d’autres symptômes, n’est-ce pas ?

— Tels que ?

— D’après ce que j’en sais, une personne qui a des TOC accomplit une action en suivant toujours le même schéma, inlassablement. Par exemple, il lui sera impossible de sortir d’une pièce tant qu’une chaise ou un livre ne sera pas exactement à la bonne place, à quelques millimètres près. Sinon, elle angoisse. Une telle personne peut bouger un objet des dizaines et des dizaines de fois avant d’être satisfaite. On a tous ce genre de comportements, dans une certaine mesure : vous savez, comme lorsqu’on vérifie deux fois qu’on a bien fermé la porte avant de partir, alors qu’on sait très bien que oui. Mais chez les obsessionnels compulsifs, ça prend des proportions incroyables, au point que leur vie est gouvernée par ces troubles.

— Non, rien de tel chez Donna, commentai-je. Juste cet incident dans la cuisine... et ce que Mary a rapporté à Edna.

— À mon avis, ce ne sont pas des TOC. Ça se passera bien avec Donna. Vous avez su gérer la situation et elle commence à s’ouvrir. Bravo !

— Merci, dis-je, sensible au compliment.

Une heure plus tard, Edna m’appela à son tour. Je lui donnai à elle aussi les dernières nouvelles. À la fin de mon compte rendu, elle resta silencieuse.

— Mon Dieu..., fit-elle enfin. Je savais que les garçons menaient parfois Donna par le bout du nez, mais je n’aurais jamais pensé qu’ils la frappaient. Avec une corde à sauter ?

— C’est ce qu’elle m’a dit.

— Pas étonnant que la pauvre petite ne se soit pas bien intégrée chez Mary et Ray...

Elle marqua une nouvelle pause.

— Cathy, comme vous le savez, Donna et ses frères ont été placés pour négligence parentale. Il y avait une suspicion de maltraitance physique, mais je ne savais pas que tout le monde battait Donna. Et pourtant, je suis cette famille de près depuis plus de trois ans.

Edna s’interrompit à nouveau. Je savais qu’elle s’en voulait de ne pas avoir pris la pleine mesure de la situation.

— Lors de la visite médicale qui a suivi la décision de placement, Donna avait des bleus sur le dos et les bras. Elle a expliqué au médecin qu'elle était tombée dans le jardin, chez elle. Je suppose qu'elle a eu peur de dire la vérité.

— Oui, acquiesçai-je.

— Mon Dieu..., répéta Edna. Je vais en parler à Rita, mais aussi à Mary et Ray et aux garçons. Il faudra également que je les aie à l'œil ce soir, pendant la visite familiale. Donna est tellement mignonne ! Elle ne ferait pas de mal à une mouche...

— Je sais, c'est une gentille fille, confirmai-je. Edna, ce sac de chiffons : ça vient de chez elle ou de chez Mary ?

— Je n'en sais fichtre rien. Pourquoi ?

— Ce n'est pas le genre d'affaires qu'un enfant apporte avec lui. Je veux dire... Ce ne sont pas des doudous, mais vraiment des chiffons pour faire le ménage !

Edna marqua une pause.

— Écoutez, Cathy, après ce que vous m'avez dit, j'ai beaucoup de questions à poser à Mary et Ray et aux garçons. Je dois aussi aller voir Rita et Chelsea de toute urgence. Est-ce que je peux vous rappeler plus tard ?

— Oui, bien sûr.

— Je vous ai donné les informations pratiques pour la visite de ce soir, n'est-ce pas ?

— Oui, merci.

Nouvelle pause.

— Cathy, que fait Donna en ce moment même ?

— Elle est dans le jardin avec Adrian et Paula.

— Bien. On se reparle plus tard. Merci, Cathy. Et heureusement que Donna n'est pas restée chez Mary et Ray !

Après avoir raccroché, je voulus m'assurer que les enfants allaient bien. De la porte-fenêtre du salon, je les vis tous les trois près du panneau de basket. Donna semblait avoir pris l'initiative d'organiser le jeu : elle allait chercher le ballon pour le donner à Adrian et Paula, qui le lançaient tour à tour.

Je les observai un moment avant d'intervenir :

— Donna, tu peux lancer le ballon, toi aussi !

Elle me répondit par un sourire timide, presque gêné, puis passa le ballon à Adrian. Après tout, me dis-je, si elle préférait ce rôle-là, je n'allais pas m'en mêler. Et cela n'était sûrement pas pour déplaire à Adrian et Paula.

Comme nous avons passé tout le dimanche dehors, nous n'avions pas prévu de sortir ce jour-là. Les tarifs des parcs d'attractions atteignent des niveaux astronomiques de nos jours, et l'excursion de la veille m'avait coûté plus de soixante-dix livres, entre les tickets d'entrée, le déjeuner et les boissons. Comme beaucoup de parents, je ne pouvais me permettre de multiplier ce genre de sorties pendant les vacances d'été ; d'ailleurs, les enfants n'en avaient pas besoin : Adrian et Paula s'amusaient tout autant dans le jardin.

Tandis que je préparais des sandwiches pour le déjeuner, Donna vint me demander si elle pouvait apporter le plateau dehors. Je la suivis avec une carafe de jus d'orange.

— Je vais chercher Adrian et Paula, proposa Donna en posant le plateau sur la table de la terrasse.

— Merci, chérie.

Je la regardai courir jusqu'au fond du jardin. Elle parlait davantage, maintenant qu'elle avait un rôle à jouer. J'avais l'impression d'avoir une petite assistante à domicile.

— Adrian et Paula ! l'entendis-je les appeler à distance, comme je le faisais parfois moi-même. Venez, le déjeuner est prêt !

Ils coururent vers moi toutes affaires cessantes. Je souris : ils avaient réagi beaucoup plus vite que lorsque je les appelais !

— Est-ce que vos mains sont propres ? leur demanda Donna tandis qu'ils s'asseyaient à table, l'un en face de l'autre.

Adrian et Paula exhibèrent les paumes de leurs mains, tout comme Donna.

— Je crois qu'il serait préférable de les essuyer avant de manger vos sandwiches, dis-je.

— Je peux aller chercher une serviette dans la cuisine ? demanda Donna.

J'étais sur le point d'accepter lorsque je m'avisai qu'il était temps d'appliquer la règle selon laquelle aucun enfant n'était admis seul dans la cuisine.

— Ça ira, merci, je vais m'en occuper.

J'allai chercher le pot de lingettes et en déchirai trois morceaux que je leur donnai, puis j'attendis qu'ils aient terminé de se laver les mains et me

rendent les lingettes usagées.

— Qu'est-ce que ça donne ? fit Donna.

Adrian et Paula tendirent les mains pour l'inspection. Je souris à nouveau. Donna était décidément plus consciencieuse que moi, et elle obtenait de meilleurs résultats, surtout auprès d'Adrian qui, comme tout jeune garçon, n'accordait que peu d'importance à la propreté.

Quelques nuages obscurcirent le ciel durant l'après-midi, sans parvenir toutefois à rafraîchir l'atmosphère. La porte-fenêtre grande ouverte, nous passâmes le reste de la journée entre la maison et le jardin, à prendre du bon temps. Donna organisa des courses entre Adrian et Paula. Attiré par l'excitation ambiante, Billy, le fils de mon voisin, monta dans un arbre pour voir ce qui se passait et demanda s'il pouvait nous rejoindre. Je lui répondis qu'il devait d'abord demander l'autorisation à sa mère. Sue sortit de la maison. Elle était d'accord, mais seulement pour deux heures car ils devaient ensuite s'en aller. Elle aida Billy à enjamber la barrière et je le présentai à Donna. Il se prépara à prendre part à la course en sac qui allait commencer, tandis que je discutais avec Sue par-dessus la barrière.

— On dirait qu'elle va t'être d'une grande aide, fit-elle en montrant Donna de la tête.

— Oui, mais je voudrais bien qu'elle joue un peu plus. Qu'elle se laisse aller, qu'elle s'amuse, tu vois... C'est elle qui a organisé tous les jeux aujourd'hui. Elle fait toujours passer les autres avant elle.

Bien entendu, je ne pouvais pas lui en dire plus (ni à elle ni à aucun autre ami ou voisin, d'ailleurs) sur la situation ou le passé de Donna. Ces informations étaient strictement confidentielles, et Sue le savait bien. Elle connaissait mon métier et avait l'habitude de voir soudain des enfants apparaître et disparaître de mon jardin.

Au cours de l'après-midi, je proposai plusieurs fois des boissons aux enfants, puis une glace. Au début, Donna refusa :

— Non, t'as qu'à en donner aux autres.

Elle avait dit cela comme s'il n'y avait pas assez de glaces pour tout le monde et que les autres étaient prioritaires.

— Mais Donna, ma chérie, il y en a plein, lui répondis-je. Je suis sûre que ça te ferait plaisir, non ? Regarde, il y a chocolat, framboise ou alors des sorbets, si tu préfères.

J'exhibais les différentes boîtes.

— Bon, alors d'accord, si tu insistes, dit-elle.

Sa réponse me fit sourire : cette tournure adulte avait dans sa bouche un charme désuet. Elle se dépêcha de piocher une glace au chocolat, comme si je pouvais à tout moment revenir sur ma proposition ou si elle bravait un interdit.

Je retournai ranger les boîtes dans le congélateur et restai un moment à la regarder de la fenêtre de la cuisine. Adrian, Paula et Billy étaient assis en petit cercle sur la pelouse, à déguster leur glace, mais Donna se tenait un peu à distance, sur le banc de la terrasse, presque dans la posture d'une surveillante. Avec des gestes lents et mesurés, elle déchira l'emballage du cornet avant d'en croquer de petits bouts, savourant chaque bouchée comme si c'était la dernière. On aurait dit qu'elle profitait d'un plaisir défendu, qu'elle n'avait encore jamais mangé de glace et que ce moment délicieux n'était pas près de se reproduire. Le temps qu'elle la termine, le bas du cornet avait fondu. Elle rentra se rincer les mains dans la cuisine.

— Alors, c'était bon ? lui demandai-je d'un ton léger tandis qu'elle tournait le robinet.

Elle hocha la tête.

— J'ai toujours des glaces au congélateur, l'été, poursuivis-je.

— Ah bon ?

Elle se tourna vers moi, l'air ébahi. Je lui tendis l'essuie-main.

— Oui. La prochaine fois qu'on ira au supermarché, tu me montreras tes glaces préférées. Et il faudra aussi que tu me dises ce que tu aimes manger.

— En fait, j'aime tout, Cathy. Sauf le coleslaw ¹.

— Le coleslaw ?

C'était moi, désormais, qui ouvrais de grands yeux, car je n'aurais pas spontanément pensé à lui acheter du coleslaw. En général, ce n'est pas le plat préféré des enfants.

— Je ne pense pas qu'Adrian et Paula aiment ça, eux non plus. Mais j'en achète de temps à autre pour moi.

Donna termina de s'essuyer les mains et reposa la serviette sur son support, méticuleusement repliée. Elle s'appliquait toujours beaucoup quand il s'agissait de plier quelque chose.

— Je devais toujours manger du coleslaw à la maison, continua-t-elle. Alors maintenant, j'en raffole pas trop.

Une fois de plus, l'expression me fit sourire. Elle utilisait souvent des tournures surprenantes de la part d'une enfant.

— Ta mère devait penser que le chou cru était bon pour toi, me risquai-je. Elle hocha la tête.

— On devait en acheter parce que c'était sur la liste. Mais comme personne n'aimait ça, c'était à moi de le manger.

— Oh, je vois, dis-je, même si je ne voyais pas grand-chose. Et tu le mangeais en salade ?

— Non, nature. J'en mangeais au déjeuner et au dîner. Je la regardai.

— Je ne comprends pas, Donna. Ton déjeuner et ton dîner ne se résumaient quand même pas à une barquette de coleslaw ?

Elle hocha la tête d'un air détaché, comme si rien n'était plus naturel.

— Quand maman touchait ses allocations, elle me donnait de l'argent pour aller faire des courses. Il y avait une liste de choses que je devais acheter chaque semaine. J'emmenais Warren et Jason avec moi. Le coleslaw était sur la liste, parce qu'Edna avait dit à maman que c'était bon pour nous. Mais personne n'aimait ça, alors quand on rentrait avec les courses, tout le monde prenait ce qu'il aimait dans les sacs, et il me restait plus que le coleslaw. Warren et Jason sont plus intelligents que moi, ils se servaient les premiers. Warren prenait toujours les biscuits fourrés à la crème et Jason, le pain. Chelsea prenait le jambon et moi, il me restait le coleslaw. Maman mangeait pas beaucoup. Elle buvait des bières.

Je la fixais d'un air interloqué.

— Et c'est ce que tu mangeais au déjeuner ou au dîner ?

— Les deux.

— Et les autres jours ? Qu'est-ce que tu mangeais ?

— Ce qu'il restait. Parfois, la barquette de coleslaw durait deux jours, et le pain aussi. Warren vidait toujours le paquet de biscuits le premier jour, même si je lui disais de ne pas tout manger.

— Et après ?

— Les voisins nous apportaient à manger. Et parfois, on allait chez ma tante. Et les jours d'école, on mangeait là-bas le matin et à midi.

— Et vous n'aviez pas de dîner ?

— Seulement quand maman touchait à nouveau ses allocations.

Sacré nom d'une pipe, me dis-je. Pas étonnant qu'elle se régale de tout ce que je lui propose !

— Bon, au moins le chou cru était meilleur pour toi que les biscuits de Warren.

— Donc maintenant tu sais que j'aime pas le coleslaw ? insista Donna.

— Oui, chérie, je le sais.

— Mais j'aime bien m'asseoir à table pour manger. Est-ce que toutes les familles d'accueil ont une table et des chaises ?

— Je pense que oui.

Donna n'était pas la première enfant que j'accueillais dont les parents n'avaient jamais disposé d'une table ni de chaises de cuisine.

— Tu sais, Donna, vous n'aviez pas de bonnes habitudes alimentaires. Il est même étonnant que vous ne soyez pas tombés malades.

— Chelsea disait que ça lui donnait des boutons.

— Elle n'avait peut-être pas tort. Dis-moi, Donna...

— Oui ?

— Est-ce que tu avais déjà mangé des glaces ?

— Oh oui, bien sûr ! Edna m'en a acheté une quand on est venues te voir, vendredi. C'était super. Elle était très bonne, comme celle que tu m'as donnée aujourd'hui.

— Alors c'était seulement ta deuxième glace ?

Elle hocha la tête.

— Depuis que j'ai été placée, je découvre plein de nouvelles choses.

Je lui souris d'un air triste.

— Je crois que ça me plaît bien, Cathy. Les gens sont vraiment gentils avec moi.

Edna me rappela à 16 heures après être allée voir Warren et Jason chez Mary et Ray. Elle me demanda si quelqu'un pouvait l'entendre mais je la rassurai : Donna regardait les programmes pour enfants à la télévision avec Adrian et Paula, dans le salon. Elle me dit que les garçons avaient reconnu qu'ils frappaient Donna. En les questionnant plus avant, elle avait obtenu confirmation qu'ils utilisaient une vieille corde à sauter. Edna leur avait demandé pourquoi ils se montraient si cruels envers leur sœur : ils avaient répondu que Donna ne faisait pas bien le ménage. Ils avaient aussi confirmé qu'ils la frappaient à la demande de leur mère. Tout cela se passait en

général dans la cuisine, lorsque Donna, à genoux, nettoyait les crottes du chat. Je repensai tout de suite au matin où je l'avais surprise à quatre pattes dans la cuisine et où elle m'avait supplié : « Ne me frappe pas. J'ai fait de mon mieux. » Selon les garçons, Rita et Chelsea frappaient elles aussi régulièrement Donna, et celle-ci n'avait jamais droit à de nouveaux vêtements. Bien entendu, ces révélations avaient horrifié Edna, d'autant que Warren et Jason ne voyaient pas où était le problème et n'exprimaient aucun remords.

— Cathy, me dit Edna, j'ai demandé aux garçons, séparément, s'il leur était arrivé de réfléchir à la portée de leurs actes et au mal qu'ils faisaient à Donna. Savez-vous ce qu'ils m'ont répondu ? « Elle est tellement bête qu'elle ne s'en rend pas compte ! »

— Elle n'est pas bête, m'insurgeai-je. Et bien sûr qu'elle devait souffrir, même si elle n'en a probablement jamais rien dit. Edna, vous savez ce que cette pauvre gamine mangeait, quand la famille avait assez d'argent pour faire des courses ? Ce dont les autres ne voulaient pas !

Je lui expliquai ce que Donna m'avait raconté, sans toutefois souligner que c'était elle qui avait conseillé d'acheter du coleslaw.

— J'ai dû insister pour qu'elle accepte une glace, aujourd'hui. C'était la deuxième de toute sa vie ! La première, c'est vous qui la lui avez offerte. Bon sang, elle a dix ans et elle vit dans une société riche ! Je sais bien que ça n'a rien à voir avec de la maltraitance, mais tout de même, ça donne une idée des privations qui ont été son lot quotidien. J'imagine que les garçons avaient droit à une glace quand leur mère avait de l'argent !

Edna resta silencieuse quelques instants.

— Je sais, Cathy. Je me souviens de sa réaction quand je lui ai acheté cette glace : elle était tellement contente... Ce que je ne mesurais pas, en revanche, c'est l'étendue de ces privations. Ni les violences envers Donna. Warren l'a traitée d'« avorton de la famille ». Dieu seul sait où un enfant de son âge a bien pu apprendre une telle expression !

— Aucune idée, mais d'après tout ce que je constate depuis l'arrivée de Donna, ça résume bien la manière dont ils la traitaient...

Nous restâmes toutes deux silencieuses. Je savais que je n'aurais pas dû m'emporter : j'avais eu l'air d'incriminer Edna, or je ne doutais pas qu'elle avait fait de son mieux. Mais apparemment, elle n'avait pas su déceler les

dysfonctionnements derrière la façade prétendument unie de cette pseudo-famille.

— J’espère voir Rita et Chelsea demain, reprit-elle au bout d’un moment. Elles n’étaient pas là quand je suis passée aujourd’hui. J’ai laissé un mot dans la boîte aux lettres pour les prévenir que je reviendrai. Comment ça se passe avec Donna, cet après-midi ?

— Elle a organisé des jeux pour Adrian et Paula, tout à l’heure. Le petit voisin est venu jouer avec eux.

— Très bien. Alors à tout à l’heure, on se croisera à la visite familiale.

— D’accord, dis-je, avant de raccrocher, toujours aussi déprimée par ce que je venais d’entendre.

Je jetai un œil dans le salon, où les enfants regardaient toujours les dessins animés. Je leur laissai encore un quart d’heure puis demandai à Donna d’aller se préparer pour la visite familiale. À 16 h 45, tout le monde monta dans la voiture – non sans quelques protestations d’Adrian, qui voulait voir la fin de son émission – et nous partîmes vers les bureaux des services sociaux situés sur Brampton Road. Cette grande demeure victorienne hébergeait les équipes en charge des affaires familiales, les bureaux principaux ne pouvant accueillir l’ensemble des collaborateurs. Je me garai dans l’allée et laissai Adrian et Paula dans la voiture pendant que j’accompagnais Donna dans l’ancien hall d’entrée qui servait aujourd’hui d’accueil. Je donnai nos noms à la réceptionniste qui prévint Edna de notre arrivée par téléphone. Celle-ci se présenta presque aussitôt à la porte sécurisée.

— Bonjour Cathy, bonjour Donna ! nous accueillit-elle avec un chaleureux sourire. Alors, Donna, il paraît que tu t’es bien amusée dans le jardin, aujourd’hui ? Et que vous êtes allés vous balader, hier ?

Donna hocha la tête d’un air timide.

— Ta mère et tes frères sont là, poursuivit-elle. Ton père ne viendra pas aujourd’hui, il n’est pas très en forme.

Il me sembla que Donna poussa un petit soupir, tout comme Edna, d’ailleurs, qui me lança un regard appuyé.

— Je superviserai la visite comme d’habitude, Donna, tu n’as rien à craindre, précisa Edna.

Puis, me regardant :

— On se revoit à six heures et demie. Merci Cathy.

— Je vous en prie. À tout à l'heure, Donna !

Nous rentrâmes à temps pour qu'Adrian voie la fin de son émission, et il fut bientôt l'heure de repartir chercher Donna.

Sur le trajet du retour, la petite fille ne se montra guère bavarde. Mais s'il s'était passé quoi que ce soit que je doive savoir, Edna m'en informerait. Une fois à la maison, je préparai les enfants à aller se coucher : d'abord Paula, puis Donna et Adrian. Alors que je lui souhaitais une bonne nuit et m'apprêtais à le quitter, le laissant lire un peu, il m'interpella :

— Maman, j'ai une question à te poser...

— Oui, chéri.

Je retournai près de lui.

— Dis-moi, je t'écoute.

— Est-ce que c'est à Donna de décider pour nous ?

Je le regardai attentivement.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ben, dans le jardin aujourd'hui, elle arrêta pas de nous commander et de nous dire quoi faire, comme si elle était notre mère mais pas comme toi, s'empressa-t-il de préciser. Au début, ça allait, mais après, on en avait marre. Il fallait toujours faire comme elle disait. Paula a dit que c'était à Donna de décider.

— Non, bien sûr, ce n'est pas à elle de « décider ». Je parlerai à Paula.

— Et tu le diras aussi à Donna ? J'ai pas envie qu'elle me dise tout le temps ce que je dois faire.

— Oui, je comprends. Je suis désolée. Tu aurais dû m'en parler plus tôt.

— Vu qu'elle était tout le temps avec nous, c'était pas facile...

— Je garderai l'œil ouvert demain et, si nécessaire, je lui parlerai, d'accord ?

— D'accord.

Je lui souhaitai à nouveau une bonne nuit et sortis de sa chambre. Sa réaction me semblait excessive. Peut-être acceptait-il mal la présence d'une enfant de son âge, plus développée que lui physiquement, et plus mature à certains égards. Quoi qu'il en soit, il faudrait que je sois plus attentive le lendemain. J'avais déjà remarqué chez Donna un petit côté autoritaire. Plus d'une fois, en m'aidant dans les tâches ménagères, elle avait tenté de s'imposer en m'expliquant comment je devrais m'y prendre. En tant

qu'adulte, je m'en amusais et n'avais aucun mal à l'amener subtilement à faire les choses à ma manière, mais Adrian était encore trop jeune pour cela : il ne pouvait que se sentir étouffé. C'était du moins ainsi que je voyais les choses... jusqu'au lendemain matin.

1. Chou cru râpé.

LES MAINS SALES

Le mardi matin, comme il pleuvait, je proposai d'aller au cinéma voir le dernier Walt Disney à la séance de 11 heures. Adrian, Paula et Donna étaient montés faire leur toilette tandis que je débarrassais la table du petit déjeuner. Soudain, Paula poussa un cri et Adrian dévala l'escalier.

— Maman, viens vite ! Donna a frappé Paula !

Lâchant mon torchon, je me précipitai à l'étage. Dans la salle de bains, Paula, près du lavabo, serrait sa brosse à dents dans son petit poing, pleurant à chaudes larmes. Donna se tenait à côté d'elle.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demandai-je en prenant Paula dans mes bras.

— Elle l'a frappée ! dit Adrian qui m'avait suivie.

Je regardai Donna. Aucune expression ne se lisait sur son visage.

— Est-ce que tu l'as frappée ? lui demandai-je d'un air sévère.

— Oui ! cria Adrian derrière moi.

— D'accord, Adrian. Mais je veux l'entendre de la bouche de Donna ou de Paula.

Devant le silence de Donna, mon regard se tourna vers Paula.

— Est-ce que Donna t'a frappée ?

Elle hocha la tête, toujours en larmes.

— Où ça ?

Paula me montra une grande trace rouge sur le dos de sa main gauche.

— C'est toi qui as fait ça, Donna ?

Elle acquiesça lentement de la tête, pas du tout décontenancée. Elle avait certes l'air triste, mais Donna avait toujours l'air triste, même quand elle jouait, à part deux ou trois sourires la veille.

— Paula m’a pas obéi, finit-elle par se justifier. Je lui ai dit de bien se laver les dents mais elle l’a pas fait.

— Ce n’est pas une raison pour la frapper ! dis-je. Personne ne frappe personne, dans cette maison. Jamais. Donna, je trouve ça surprenant de ta part ! Tu sais très bien que ça fait mal ! Maintenant, va dans ta chambre pendant que je m’occupe de Paula, et ensuite on aura une petite discussion.

Elle n’en fit rien et je vis dans ce refus un premier signe de résistance, une insolence, un air de défi qui me rappela le bleu que Mary avait sur le bras. Se pouvait-il qu’un incident similaire l’ait provoqué ?

— Tout de suite, Donna ! insistai-je en soutenant son regard.

Comme elle ne bougeait toujours pas, un frisson me parcourut et mon cœur s’emballa. Elle était bien bâtie et presque aussi grande que moi. Si elle le voulait, elle pouvait causer des dégâts autour d’elle – tant aux personnes qu’aux objets. Son regard de pauvre victime avait laissé place à une attitude arrogante. Puis elle tapa du pied sur le sol et se dirigea d’un pas lourd vers sa chambre, tout en me bousculant. Elle claqua la porte derrière elle. Paula resta serrée contre moi ; Adrian était livide.

— Tout va bien, les rassurai-je.

C’était pourtant l’une des rares fois où je m’étais sentie menacée par un enfant ; Adrian et Paula avaient ressenti la même chose, à l’évidence. Je m’étais déjà occupée d’enfants coléreux qui donnaient des coups de pied, hurlaient et tentaient de me frapper, mais ils étaient plus petits et plus facilement maîtrisables. Je repensai à nouveau à Mary et Ray, qui avaient dû forcer Donna à sortir de leur salle de bains... après qu’elle eut fait quoi ? Il fallait que je le sache. Le même genre d’incident s’était-il déjà passé chez eux ?

Sans lâcher Paula, j’attirai Adrian contre moi.

— Tout va bien, les rassurai-je à nouveau. Je vais parler à Donna, ça ne se reproduira pas.

À la vérité, je n’en étais pas si sûre. Je ne savais pas à quoi j’avais affaire. Donna s’en était prise à Paula de manière soudaine et sans motif apparent.

— D’accord, ma puce ? demandai-je à Paula en m’éloignant un peu d’elle pour la regarder.

Elle avait cessé de pleurer mais sa main était toujours rouge.

— Donna a été très méchante, je vais la gronder, dis-je, désireuse d’insister sur ce point.

Je ne voulais pas que Paula ou Adrian croient que l'on pouvait frapper quelqu'un en toute impunité. Je connaissais des familles d'accueil dans lesquelles le comportement de leurs propres enfants s'était détérioré, influencé par celui de l'enfant placé, au lieu que ce dernier ne suive l'exemple des enfants « bien élevés » de la famille.

Je serrai à nouveau Adrian et Paula dans mes bras.

— Ça va mieux, maman, dit Adrian.

— C'est bien, mon garçon. Tu veux bien t'occuper de Paula pendant que je vais voir Donna ?

Il lui prit la main.

— Viens, Paula, je te prête ma Gameboy.

C'était pour elle une véritable faveur que d'accéder au très convoité « Super Mario », spécialiste du saut d'obstacles ! Apaisée, Paula trotta jusqu'à la chambre de son frère.

Je pris un moment puis me dirigeai vers la chambre de Donna, loin de me sentir sereine. J'allais lui parler et je voulais ensuite m'entretenir avec Mary et Ray pour en savoir plus. Si j'hébergeais sous mon toit une enfant susceptible de représenter une menace pour Adrian et Paula, je devais avoir une idée précise de ce à quoi m'attendre. Tout comme moi, Edna avait attribué l'échec de Mary et Ray au fait qu'ils avaient été dépassés par les trois enfants, suggérant implicitement qu'ils auraient pu mieux s'y prendre. Mais désormais, j'en doutais fort et je me demandais si je ne les avais pas sous-estimés.

La porte de la chambre de Donna était restée close. Inspirant profondément, je toquai brièvement et entrai sans attendre de réponse. Assise sur son lit, le regard morne et les bras croisés sur sa poitrine, Donna se balançait d'avant en arrière.

— Donna, commençai-je d'une voix ferme, ignorant l'élan de pitié que m'avait inspiré le spectacle de son abattement, il faut que je te parle.

Au lieu de m'asseoir à ses côtés, je restai debout devant elle, à une certaine distance, au cas où elle voudrait s'en prendre à moi.

— Donna, tu dois comprendre que dans cette famille, tout comme dans la plupart des familles, on ne se frappe pas. Jamais tu ne me verras frapper Adrian ni Paula ni personne d'autre. Et les enfants ne se frappent pas non plus. Est-ce que tu comprends ?

Elle restait silencieuse, les yeux rivés au sol, continuant ses mouvements de balancier. Dans un autre contexte, je l'aurais immédiatement prise dans mes bras pour la réconforter – elle semblait si seule et délaissée –, mais dans le cas présent je devais m'assurer qu'elle comprenne bien que son attitude était inacceptable. Paula s'en était certes remise et sa blessure était mineure, mais elle n'en avait pas moins subi une agression traumatisante, qui pouvait entamer sa confiance non seulement en Donna mais en tous les autres enfants. Et Donna étant deux fois plus grande que Paula, qui pouvait prétendre qu'une prochaine agression ne serait pas bien pire ? Je devais assurer la sécurité de chacun.

— Donna, tout le monde est en sécurité dans cette maison, dis-je d'un ton ferme. Paula est en sécurité, Adrian est en sécurité, et toi aussi, tu es en sécurité. Personne ne fait de mal aux autres volontairement. J'ai besoin que tu me dises que tu as compris cela, et que tu ne recommenceras pas.

J'attendis. Donna continuait de fixer le sol en se balançant. Je patientai encore un peu, ne sachant pas vraiment comment enchaîner.

— Écoute, Donna, poursuivis-je d'une voix moins sévère, je sais que tu as vécu beaucoup de choses très désagréables, mais tu dois essayer de te détacher de tout ça. Ici, chacun fait attention aux autres, et si tu es gentille avec Adrian et Paula, ils seront tout aussi gentils avec toi.

Je marquai une pause mais n'obtins toujours pas de réponse. Donna n'avait ni relevé les yeux ni cessé de se balancer. Je décidai qu'elle avait sûrement besoin de quelques minutes pour assimiler ce que je venais de lui dire ; je lui ferais ensuite un câlin et l'incident serait clos.

— Très bien, Donna, prends le temps de réfléchir à ce que je t'ai dit. Quand tu t'en sentiras capable, tu n'auras qu'à descendre me dire que ça n'arrivera plus. Et je crois aussi qu'il serait bon que tu présentes des excuses à Paula.

Toujours rien. Je me retournai pour sortir lentement de la chambre, tirant la porte derrière moi sans la fermer. Je descendis au rez-de-chaussée, pris le téléphone du couloir et composai le numéro d'Edna.

— Bonjour, Edna, c'est Cathy, l'assistante familiale de Donna.

— Cathy ? Bonjour, comment allez-vous ?

Je décelai de l'appréhension dans sa voix.

— Il y a eu un petit problème, dis-je, et je voudrais en savoir un peu plus.

Je lui expliquai ce qui venait de se produire et terminai en disant qu'il me serait sans doute utile de parler à Mary et Ray pour comprendre de quoi il retournait.

— Oui, bien sûr, Cathy.

Son soulagement était perceptible. Edna pensait sûrement qu'après cet épisode je l'appelais pour demander que Donna soit confiée à une autre famille.

— J'ai leur numéro de téléphone, continua-t-elle. Je suis vraiment désolée que vous ayez eu à subir cela. Je ne comprends pas ce qui a pu lui passer par la tête, ça ne lui ressemble pas...

Je notai le numéro de téléphone et le relus à Edna pour m'assurer que je n'avais pas fait d'erreur.

— Je les appelle tout de suite.

— D'accord, Cathy. Je les appellerai un peu plus tard, moi aussi. Vraiment, je suis navrée...

La conversation terminée, je composai le numéro de Mary et Ray. À l'étage, le calme régnait : Adrian et Paula jouaient toujours à la Gameboy et Donna devait encore être plongée dans ses pensées, intégrant – du moins l'espérais-je – ce que je lui avais dit avant de présenter ses excuses à Paula. Après quelques tonalités, une voix de femme me répondit.

— Allô, Mary ? demandai-je.

— Elle-même.

— Bonjour, c'est Cathy Glass, l'assistante familiale de Donna.

— Oh, bonjour.

— J'espère que vous ne m'en voudrez pas de vous appeler. C'est Edna qui m'a donné votre numéro. Il y a eu un petit incident ce matin dont j'aimerais vous parler. Je voudrais mieux comprendre ce qui s'est passé.

Je crus sentir une légère hésitation avant qu'elle me réponde :

— Bien sûr, je vous écoute.

J'entendais des voix de garçons derrière elle ; sans doute Warren et Jason.

Je commençai de manière positive en lui disant que Donna s'intégrait bien dans notre famille, mais qu'elle avait tout à coup frappé ma fille ce matin-là, et que je me demandais si un tel incident avait eu lieu chez eux. Je n'ajoutai rien d'autre et ne mentionnai pas son bleu, notamment. Je voulais entendre ce qu'elle avait à me dire. Et ce qu'elle me dit n'apaisa en rien mes inquiétudes.

— Quand elle est arrivée chez nous, Donna allait bien, commença Mary. Elle était sans doute un peu trop calme et docile, mais sinon, ça allait. Elle avait l'habitude de s'occuper de ses petits frères, qui ne se gênaient pourtant pas pour se moquer d'elle et lui faire des misères. Elle jouait davantage le rôle de mère que celui de grande sœur, et j'ai entrepris de la décharger de cette responsabilité, au moins en partie. Il y a tellement de gamins de l'assistance qui n'ont pas eu d'enfance digne de ce nom à cause de toutes les responsabilités qu'ils ont assumées dans leur famille !

Je partageais l'avis de Mary, qui me paraissait une assistante familiale pleine de bon sens et expérimentée. Je n'avais aucune raison de douter de l'objectivité de son récit.

— Les problèmes ont commencé lorsque j'ai tenté de mettre un peu de distance entre Donna et les garçons. Elle était toujours sur leur dos, ils n'en pouvaient plus ! Elle voulait aussi les mener à la baguette, ce qu'ils n'acceptaient pas davantage, et j'y ai mis un terme. C'était malsain ; elle ne les laissait pas vivre et elle ne voyait même pas qu'ils se moquaient d'elle. Ce sont deux petits garçons intelligents, ils prenaient facilement le dessus sur elle. J'ai été très choquée quand ils ont admis l'avoir frappée avec une corde à sauter, lorsque Edna les a interrogés. Vous savez qu'elle est venue leur parler ?

— Oui, répondis-je.

— La situation s'est vite détériorée et vraiment, Cathy, il était inenvisageable de les laisser tous les trois ensemble. Donna ne se contentait pas d'essayer de contrôler ses frères, elle voulait aussi régir nos vies. Mon mari est assistant familial, lui aussi, et il me soutenait. Mais Donna a même essayé de lui donner des ordres, et quoi que l'on ait pu faire pour les garçons, ça ne lui convenait jamais. Elle s'est mise à nous pousser à chaque fois qu'on s'approchait d'eux. On a fini par demander qu'elle nous soit retirée après une scène particulièrement odieuse, dans la salle de bains. Ray et moi préparions les garçons à aller se coucher. Ils étaient un peu surexcités, mais pas plus que d'habitude. Une fois de plus, Donna n'était pas d'accord. Elle a déboulé dans la pièce en exigeant de savoir ce que l'on faisait. Elle m'a attrapé le bras et l'a retourné – j'ai bien cru qu'elle allait le casser ! Il a fallu que Ray nous sépare. J'ai toujours un bleu sur le bras, figurez-vous !

Mary interrompit là son récit, qui confirmait mes pires craintes.

— Merci, Mary, dis-je lentement. Il va falloir que je réfléchisse à la manière de gérer cela...

— Quel âge ont vos enfants ?

— Six et dix ans.

— Je n'ai que mon fils de dix-sept ans à la maison. Si j'étais vous, je ferais très attention, Cathy. Donna est costaud, elle pourrait blesser quelqu'un de plus petit qu'elle.

Elle marqua une pause.

— Vous allez la garder ?

— Je l'espère. Je ne veux pas qu'elle se sente rejetée, mais il faudra voir comment ça se passe. Donna vient d'une famille à problèmes et je sais que ce n'est pas sa faute. D'un autre côté, je ne peux pas exposer mes enfants à un danger permanent...

— C'est sûr, confirma Mary. Ray estimait que j'étais moi-même en danger.

— Mary, repris-je après une pause, une dernière chose : Edna a parlé d'éventuels TOC. Je crois que c'est vous qui l'avez suggéré ?

— Oui. Donna avait de drôles de manies. Elle n'arrêtait pas de se laver les mains, et toujours d'une façon très nerveuse. Il se trouve que j'ai vu une émission sur les TOC à la télévision, qui m'a vraiment fait penser à Donna. Est-ce qu'elle fait la même chose, chez vous ?

— Pas que je sache.

— Honnêtement, c'est le cadet de ses problèmes. Pour moi, Donna est un volcan sur le point d'exploser. Dieu sait ce qui s'est passé dans cette famille, mais je crois que c'est Donna qui a été la plus touchée. Ça m'a fait de la peine qu'elle s'en aille, mais Ray et moi n'aurions pas pu nous occuper à la fois d'elle et de ses frères : c'était impossible.

— Oui, je comprends. Je vais devoir m'assurer qu'elle ne reproduise pas la situation ici avec mes propres enfants, ce qui n'est pas exclu. Merci de m'avoir consacré de votre temps, Mary.

— Mais je vous en prie. S'il vous plaît, dites bonjour à Donna de ma part. Et je croise les doigts pour vous : j'espère que tout se passera bien. Nous aurons sûrement l'occasion de nous voir à l'école.

— Oui, en effet. Merci encore, répétais-je avant de raccrocher.

Au même moment, Donna sortit de sa chambre et descendit très lentement l'escalier. Elle avait la tête et les épaules basses ; tout son être semblait

abattu, comme la première fois que je l'avais vue. Arrivée près de moi, elle releva doucement la tête. Ses grands yeux noirs débordaient tellement de tristesse que j'eus pitié d'elle.

— Pardon, Ca-thie, dit-elle en séparant bien les deux syllabes. Je suis désolée d'avoir frappé Paula. Je peux lui demander pardon ?

— Dans une minute, Donna. D'abord, j'ai quelque chose à te dire. Viens avec moi dans le salon.

Docile et soumise, elle me suivit dans le couloir et s'assit près de moi sur le canapé. Dehors, il pleuvait des cordes ; la journée semblait promise à une succession d'averses et d'éclaircies.

Je me tournai vers Donna :

— Écoute, chérie, c'est important que tu comprennes bien pourquoi tu demandes pardon à Paula.

— Parce que je l'ai frappée, dit-elle d'un ton calme.

— Oui, d'accord, mais est-ce que tu comprends pourquoi ce n'était pas bien de frapper Paula ?

Donna haussa les épaules.

— Parce que ça fait mal, bien sûr : ça, tu le sais. Mais aussi parce que ça fait peur. Ce n'est pas ce que tu as ressenti quand ta mère, Chelsea ou tes frères te frappaient ?

Donna eut un hochement de tête presque imperceptible.

— Tu n'as pas envie que Paula ait peur de toi, si ? Tu veux pouvoir jouer avec elle comme avec une sœur, et avec Adrian comme avec un frère, n'est-ce pas ?

Comme elle ne répondait pas, j'enchaînai sur la seconde partie de ce que je tenais à lui dire :

— Et puis, ma puce, c'est gentil de ta part de vouloir m'aider à m'occuper d'eux, mais c'est mon travail. Je veux bien que tu m'aides, mais uniquement quand je te le demande. Ni toi ni moi n'avons envie qu'Adrian et Paula aient l'impression que tu leur donnes des ordres, pas vrai ? Parce que ce n'est pas très agréable, tu es d'accord ?

J'espérais que mon discours ferait mouche. Donna hocha brièvement la tête.

— Est-ce que je peux demander pardon à Paula, maintenant ?

— Oui, ce serait bien. Je vais lui dire de venir. Mais d'abord, viens dans mes bras. Je veux que tu sois heureuse ici, comme Adrian et Paula.

D'accord ?

Donna me laissa la serrer dans mes bras sans me rendre mon accolade. Je montai ensuite chercher Paula, la laissant dans le salon. Avais-je réussi à me faire entendre là où Mary et Ray avaient échoué ? Il était encore trop tôt pour le dire. Donna avait grandi dans une famille très dysfonctionnelle, dont les membres ne se témoignaient ni respect ni gentillesse. Il fallait déconstruire ce schéma et repartir de zéro, recommencer le processus de socialisation qui, dans une famille saine, débute dès les premiers mois de la vie et se poursuit à l'âge adulte.

À l'étage, Adrian et Paula étaient toujours absorbés par Super Mario. Chaque nouveau point marqué éloignait apparemment un peu plus le mauvais souvenir de l'incident.

— Donna voudrait présenter ses excuses, dis-je. Je lui ai parlé. Elle a compris que cela ne devait plus jamais se reproduire. Et puis, Adrian, je lui ai également dit de ne plus vous donner d'ordres, ni à toi ni à Paula. Je garderai un œil sur elle, d'accord ?

Ils me regardèrent en souriant ; puis Paula bondit du lit pour me prendre la main et descendre au salon, où Donna n'avait pas bougé du canapé.

— Pardon, Paula, dit-elle dès qu'elle nous vit.

— Je te pardonne, lui répondit Paula, avant d'aller déposer un gros bisou sur sa joue.

— C'est bien, commentai-je.

Donna n'en dit pas davantage ; je m'en tins donc là, en espérant que nous pourrions aller de l'avant maintenant que l'incident était clos.

Ayant loupé la séance de 11 heures du *Roi Lion*, nous nous rattrapâmes à 13 h 45. J'achetai du popcorn et m'installai entre Donna d'un côté, et Adrian et Paula de l'autre. Je devrais me montrer vigilante aussi longtemps que nécessaire. J'espérais pouvoir un jour baisser la garde et laisser les enfants seuls, mais pour l'instant il valait mieux ne prendre aucun risque. Cette attention de chaque instant ne serait pas de tout repos mais il ne restait heureusement qu'une semaine avant la rentrée.

Nous rentrâmes à la maison peu après 16 heures. Un beau soleil avait chassé la pluie, ce qui permit aux enfants de retourner jouer dehors. Je les surveillais de la cuisine tout en préparant le dîner. Gardant ses distances, Donna resta une fois de plus sur le banc de la terrasse, tandis qu'Adrian et

Paula s’amusaient ensemble. Je ne lui avais pas interdit de jouer avec eux – au contraire, j’aurais aimé qu’elle participe davantage. Mais je ne la laisserais pas décider pour Adrian et Paula, car il n’en faudrait pas beaucoup plus pour qu’elle veuille prendre l’ascendant sur eux, si nécessaire par la force, comme avec Mary et Ray.

Nous dînâmes à 18 heures et, à 19 h 30, je commençai la routine du coucher. Laissant Donna terminer son puzzle dans le salon, je m’occupai d’abord de Paula. Adrian était parti jouer chez Billy. À 20 h 30, je l’appelai pour lui demander de rentrer. Donna était déjà sortie de la salle de bains. Adrian prit sa douche puis j’allai lui souhaiter une bonne nuit. J’entendis alors Donna aller aux toilettes. Je restai une bonne vingtaine de minutes avec Adrian, prenant le temps d’admirer les illustrations du roman qu’il lisait (*Le Neveu du magicien*, de C. S. Lewis). En regagnant ma chambre, je vis que la porte des toilettes était toujours fermée.

— Est-ce que tout va bien ? demandai-je tout bas, pour ne pas réveiller Paula.

Pas de réponse.

— Donna ? Ça va ? insistai-je.

Toujours pas de réponse, mais j’entendais l’eau couler. Je toquai doucement à la porte. Rien. Chez moi comme chez la plupart des assistantes familiales, les verrous des salles de bains et des toilettes sont hors de portée des enfants, par mesure de sécurité. Ainsi, ils ne peuvent s’y enfermer, que ce soit par accident ou dans un accès de colère.

— Donna ? répétais-je en entrouvrant la porte, prête à la refermer immédiatement si elle avait été sur les toilettes.

Mais elle n’y était pas. Elle se lavait les mains. La bonde du lavabo ouverte, l’eau chaude coulait à flots. Donna se frottait le dos d’une main avec une brosse à ongles.

— Donna ? fis-je.

Elle continuait, imperturbable ; puis, pivotant le poignet, elle se mit à récurer sa paume et ses doigts. Ce n’était pas une manière normale de se laver les mains : elle y mettait la même frénésie que lorsque je l’avais vue astiquer le sol de la cuisine. Apparemment indifférente à ma présence, elle changea la brosse de main et recommença à frotter avec autant de détermination, le visage crispé.

Mon premier réflexe fut de m'en aller en refermant la porte, comme si j'avais assisté par accident à quelque rituel intime. J'avais l'impression d'être une voyeuse, une intruse, d'observer quelque chose dont je n'aurais pas dû être témoin. Mais je ne pouvais pas la laisser continuer : la peau de ses mains était devenue rouge à force d'être frottée. Elle allait se faire du mal.

— Donna, intervins-je d'un ton ferme, arrête tout de suite !

Je ne voulais pas trop m'approcher, de crainte qu'elle ne m'agresse, comme elle l'avait fait avec Mary.

— Donna, ça suffit ! répétais-je. Tu es en train de t'abîmer les mains !

Aucune réaction. Bravant le risque de recevoir un coup, je posai une main sur son bras.

— S'il te plaît, arrête. Tes mains sont propres, maintenant. Tu vas finir par te blesser.

— Elles sont pas propres, lâcha-t-elle soudain tout en continuant de frotter. Elles sont sales. Maman dit que je dois enlever la saleté.

— Donna, tes mains sont propres, répétais-je d'une voix calme. S'il te plaît, arrête, maintenant.

Je fermai le robinet, m'attendant plus ou moins à ce qu'elle me repousse ou m'attrape la main. Elle n'en fit rien, pas plus qu'elle n'essaya de rouvrir le robinet, mais elle continuait de se frotter les mains avec la brosse à ongles, encore et encore. Les poils de nylon laissaient des traces rouges sur sa peau.

— Ça suffit, dis-je.

Puis je récupérai délicatement la brosse et, prenant la serviette, la repliai autour de ses mains.

— On va les sécher, dis-je en tapotant le tissu. Tu les as bien irritées...

Je lui essuyai doucement les mains sans qu'elle oppose de résistance, puis reposai la serviette avant d'inspecter sa peau. Les deux côtés de ses mains étaient rouge vif ; si je l'avais laissée continuer, je suis certaine qu'elle les aurait frottées jusqu'au sang.

— Allez, ma puce, viens te coucher. La journée a été un peu difficile.

J'accompagnai Donna dans sa chambre et défis le drap sous lequel elle se glissa lentement, obéissante. Je m'assis au bord du lit ; la tête sur l'oreiller, Donna semblait un peu plus détendue. Je lui caressai le front.

— Qu'est-ce qui se passe, ma chérie ? demandai-je gentiment. Est-ce que tu peux m'expliquer ?

Une larme s'échappa et roula sur sa joue, puis une autre.

— Maman dit que je dois enlever toute la saleté, mais ça part pas. Alors je continue d'essayer.

— Ma puce, tes mains sont toutes propres, contestai-je. Je suis sûre qu'elles sont même plus propres que les miennes !

J'essayais de relativiser l'incident, de détendre l'atmosphère et, si possible, de lui redonner le sourire. Pour appuyer mes propos, j'exhibai les paumes de mes mains.

— Regarde, personne n'a jamais les mains parfaitement propres !

Elle sortit sa main gauche de sous le drap et la plaça près des miennes sur l'oreiller, paume vers le haut.

— De ce côté-là, c'est pas trop mal, dit-elle, mais c'est l'autre côté. Chez moi, il est sale, pas chez toi.

Je fronçai les sourcils, perplexe. Mary avait suspecté des TOC : peut-être avait-elle raison, finalement. Donna retourna la main, paume vers le bas, et je fis de même. Elle était propre, bien sûr. Regardant nos mains côte à côte, je m'apprêtais à la rassurer à nouveau, lorsque je réalisai avec horreur ce qu'elle voulait dire. La couleur de sa peau était un peu plus sombre que la mienne.

PARIA

— Et sa mère l’a convaincue qu’elle est sale et qu’elle doit frotter cette saleté ! C’est la couleur de sa peau, et cette pauvre petite essaye de s’en débarrasser ! Ça n’a rien à voir avec un TOC. Donna veut tout simplement avoir la peau blanche !

À 9 h 30 le lendemain matin, j’étais au téléphone avec Edna, si furieuse que j’en criais presque.

— Je suis restée debout la moitié de la nuit à tenter de lui faire comprendre que sa couleur de peau est naturelle et qu’elle n’a pas à avoir honte. Vous savez que sa mère lui a donné de la paille de fer en lui disant de se frotter sous la douche jusqu’à ce qu’elle soit aussi blanche qu’elle ? Mais qu’est-ce qui ne tourne pas rond, chez cette femme ? Elle est bonne pour l’asile ! Et les garçons ? Eux aussi sont métis, non ? Est-ce qu’elle leur a dit la même chose ?

Je sentais mon cœur s’emballer et mes joues s’empourprer.

— Non, répondit Edna d’un ton calme, ils ne font pas ça. Mary m’en aurait parlé.

— Ah bon ? Et Chelsea ? Est-ce que Rita lui a dit qu’elle était sale, elle aussi ?

— Non, je ne crois pas.

— Edna, Donna a été martyrisée par cette famille à tous les niveaux imaginables ! On la frappait parce qu’elle ne faisait pas le ménage, on lui a fait porter la responsabilité du placement des enfants, et on lui a dit qu’elle était sale parce que sa grand-mère est noire ! Je suppose que lorsque Rita a couché avec le père de Donna, elle ne l’a pas trouvé si sale ! Ce n’est pas

plus mal que je n'aie pas à la croiser à l'occasion des visites familiales ! Elle a beaucoup de choses à se reprocher !

Je m'arrêtai, me demandant si je n'étais pas allée trop loin, mais je bouillais de rage en pensant à Donna. J'inspirai profondément.

— Donna est complètement paumée. Toute sa vie, elle a été humiliée et traitée de nulle. Je crois que vous devriez envisager une thérapie au plus vite, avant qu'il soit trop tard, parce que je ne sais pas comment gérer ça. Il faut que quelqu'un essaie de réparer les dégâts, mais je ne suis pas psy !

Edna ne répondit pas immédiatement.

— J'en parlerai à mon chef, dit-elle doucement. Mais comme vous le savez, Cathy, il est rare que l'on entame une thérapie avant d'être fixés sur l'avenir de l'enfant. En l'occurrence, pour Donna, il faut attendre la dernière audience devant le juge. Avec une ordonnance de placement provisoire, Rita peut légalement contester toutes nos décisions. Si je suggère une thérapie, je crains de perdre le peu de coopération que j'ai obtenu de sa part.

Les propos d'Edna me rendaient folle mais elle avait raison. Tant que le placement de Donna était provisoire, ses parents conservaient certains droits sur elle et pouvaient faire valoir toutes sortes d'objections. Rita disposait d'un réel pouvoir de nuisance auprès de nous tous, à commencer par Donna qu'elle voyait régulièrement lors des visites familiales. Je savais aussi que les psychologues rechignent à entamer une thérapie avant la décision du juge. Ils considèrent que cela revient à ouvrir la boîte de Pandore, avec le risque de perturber encore davantage l'enfant.

— Je suppose que Donna ne va pas retourner vivre avec sa mère, après tout ça ? avançai-je.

— À ce stade de la procédure, nous n'en savons rien. Mais c'est de plus en plus improbable.

Edna ne pouvait guère en dire davantage avant que les différents rapports aient été remis au juge, qui les examinerait.

— La date de la dernière audience est-elle fixée ? demandai-je d'un ton plus calme, revenant à des sujets pratiques.

— *A priori*, ce sera en mai, répondit Edna. Est-ce que je peux venir vous voir toutes les deux demain ?

— Oui, bien sûr. Jill vient dans la matinée. Pourriez-vous venir après 13 heures, pour que nous ayons le temps de déjeuner ?

— 14 heures ?

— Parfait, je le note !

— Et je vais discuter d’une éventuelle thérapie avec mon chef, m’assura Edna. En attendant, si je peux faire quoi que ce soit, n’hésitez pas à m’appeler. Et bien sûr, quand je verrai Donna, je ne manquerai pas d’appuyer les messages que vous lui avez fait passer.

— D’accord, Edna.

Je ne pouvais rien dire d’autre, si ce n’est souhaiter que Donna recommence sa vie dans d’autres circonstances, ce qu’Edna n’avait malheureusement pas le pouvoir d’exaucer.

— Merci, Cathy. À demain, et embrassez Donna de ma part.

— Comptez sur moi.

Je continuais de surveiller Donna d’un œil de lynx, pour son bien autant que pour celui de Paula et Adrian. Je savais à chaque instant où elle se trouvait et ce qu’elle faisait. Ayant renoncé à laisser les enfants seuls, j’organisais des jeux pour nous quatre, même si Donna avait du mal à « jouer », sans doute parce qu’elle n’en avait jamais eu l’habitude. Mais au moins, elle participait et donnait le change ; j’espérais qu’à force de faire semblant, elle finirait un jour par y prendre du plaisir. Nous faisons divers jeux de ballon et, quand il pleuvait, des parties de Monopoly et des puzzles. Bien sûr, il était important que les enfants jouent le plus naturellement possible ; mais j’espérais que mon rôle d’organisatrice soulignerait, dans l’esprit de Donna, la différence entre mon statut d’adulte et son statut d’enfant.

Passer tout ce temps à jouer avec eux m’épuisait et me contraignait en outre à rattraper mon retard le soir, une fois les enfants couchés. Toutefois, j’en profitai pour transformer certaines tâches ménagères, comme éplucher les légumes ou faire le ménage, en activité de groupe : chacun se voyait attribuer une mission et je veillais à ce que Donna ne prenne pas l’ascendant sur Adrian et Paula.

Je fis disparaître la brosse à ongles des toilettes mais aussi la pierre ponce de la salle de bains, avec laquelle Donna aurait pu se blesser si elle s’était avisée de s’en servir pour se blanchir le corps. Quand elle montait aux toilettes ou prendre une douche, je trouvais toujours une excuse pour rôder sur le palier, guettant le moindre son laissant penser qu’elle recommençait à

se décaper la peau. J'insistai bien auprès d'elle sur le fait qu'aucun enfant n'était admis dans la cuisine en mon absence, distinguant à nouveau nos différents statuts ; et à chaque occasion, je ne manquais pas de la complimenter, notamment sur son apparence physique. Lors d'une sortie shopping, je lui achetai une jupe et un chemisier, soulignant à quel point ils lui allaient bien, ce que confirma Paula. Je lui dis également que je lui achèterais son nouvel uniforme scolaire dès la rentrée.

J'avais du mal à savoir si mes encouragements, destinés à restaurer une bonne image d'elle-même, la touchaient. Donna réagissait toujours par un timide et modeste haussement d'épaules – ce qui n'était guère surprenant, après dix ans de maltraitance. Elle n'avait aucune confiance en elle et, si je lui demandais de faire quelque chose, sa première réaction était de dire qu'elle en était « incapable » ou qu'elle « ne savait pas ».

Le lendemain, Jill et Edna nous rendirent visite comme convenu. À la fin de la journée, j'avais le sentiment d'une « overdose » de services sociaux ! J'étais soulagée de voir repartir Edna à 16 h 15, après qu'elle eut passé deux heures chez nous, dont une en tête-à-tête avec Donna. Ces apartés entre un enfant et son assistante sociale sont classiques : ils permettent à l'enfant, s'il le souhaite, d'aborder des sujets dont il n'oserait pas parler en présence de son assistante familiale. Je savais qu'Edna discuterait du récent incident et irait dans le sens de mes efforts pour stimuler chez Donna une meilleure estime d'elle-même. « Tu es très jolie », lui dit-elle – pas pour la première fois – lorsque nous la raccompagnâmes à la porte. Mais le compliment d'Edna ne suscita là encore qu'un haussement d'épaules dubitatif.

Jill avait elle aussi chanté les louanges de Donna lors de sa visite. Sa principale responsabilité professionnelle était de vérifier que le placement se déroulait comme convenu, de s'assurer que je ne manquais de rien pour subvenir aux besoins de Donna et de m'offrir son soutien et ses conseils en cas de nécessité. Comme je tenais Edna et Jill informées au quotidien, la lecture de mon journal de bord ne lui réserva aucune surprise. Elle le data, le signa, et je le rangeai sous clé dans le tiroir de mon bureau. Comme Jill avait également des contacts téléphoniques réguliers avec Edna, toutes deux étaient parfaitement au courant de ce qui se passait.

J'avais abordé avec Edna le sujet de la rentrée, m'étant rendu compte d'un problème logistique : l'école de Donna et celle de Paula et Adrian étaient aux deux bouts de la ville, et j'aurais du mal à les déposer à l'heure, tous

commençant à 8 h 50. En général, une assistante familiale accompagne à l'école l'enfant dont elle s'occupe, mais c'est parfois matériellement impossible. Dans ce cas, on doit se résoudre à recourir aux services d'un accompagnateur qualifié ; cette solution est toutefois évitée, dans la mesure du possible : outre un coût élevé pour les services sociaux, il est toujours préférable, pour un enfant, de retrouver son assistante familiale dans la cour de l'école parmi les autres parents plutôt que de monter dans un taxi.

Heureusement, mon problème fut résolu lorsque Edna m'apprit que Donna souhaitait continuer de participer au club des petits déjeuners de son école, qui ouvrait à 8 h 15. Je pourrais donc la déposer la première puis emmener Adrian et Paula à l'école pour 8 h 50. Toutefois, comme Donna rentrait un jour plus tôt, je demandai à Sue, ma voisine, si elle voulait bien garder mes enfants pendant une heure, le temps que j'emmène Donna à l'école. Elle accepta avec plaisir : nous nous rendions service de temps en temps. Je n'aurais bien sûr jamais confié à Sue un enfant dont j'avais la garde, puisqu'elle n'était pas assistante familiale.

Le vendredi, j'emmenai Donna à la visite familiale, la confiant à Edna à l'accueil comme d'habitude. Une fois de plus, Donna se montra très calme tout le long du trajet de retour. Je restai particulièrement vigilante le reste de la soirée car le fait d'avoir vu sa famille – même sous la supervision d'Edna – pouvait réactiver en elle le sentiment d'être une moins que rien. Il me semblait que Donna ne tarderait pas à comparer son ancienne vie à celle qu'elle menait désormais. Et quand elle se rendrait compte de l'injustice et du mal qu'elle avait subis, je m'attendais à une flambée de colère sans précédent. Car, comme l'avait dit Mary, Donna était un volcan sur le point d'exploser.

Le mercredi suivant, c'est avec un réel soulagement de pouvoir relâcher ma vigilance, mais aussi une certaine nostalgie de dire adieu à la paresse désordonnée des jours d'été, que je m'activai pour que tout le monde soit prêt à 8 heures. Après avoir déposé Adrian et Paula chez Sue, j'emmenai Donna à l'école Belfont, à un quart d'heure en voiture. Nous pouvions partir un peu plus tard, en ce premier jour, puisque le club des petits déjeuners ne commençait que le lendemain. Nous arrivâmes à l'école à 8 h 35, ce qui me laissait tout le temps d'acheter l'uniforme et de me présenter à la directrice avant le début des cours, à 8 h 50. Je me garai à

deux pas de l'école, dans une petite rue où trottaient quelques élèves en uniforme accompagnés de leurs mères.

— Prête, ma puce ? demandai-je à Donna en éteignant le moteur, d'un regard dans le rétroviseur intérieur. J'ai hâte de voir ta maîtresse. Je me demande si elle se souvient de moi !

— Tu connais Mme Bristow ? s'étonna Donna.

— Oui ! Il y a quelques années, je me suis occupée d'un petit garçon qui allait dans la même école que toi. Mais il n'est plus là : il a quatorze ans aujourd'hui, il est au lycée.

— Elle est gentille, Mme Bristow.

— Oui, très gentille, confirmai-je. C'est une bonne école, et je suis sûre que tu vas faire un très bon trimestre.

Donna haussa timidement les épaules, comme à chaque commentaire valorisant. Je sortis de la voiture et la contournai pour ouvrir la portière arrière, bloquée par la sécurité enfant. Sur le trottoir, à mes côtés, Donna regardait les autres enfants qui arrivaient à l'école.

— Préviens-moi si tu vois ta copine Emily, dis-je, j'irai lui dire bonjour.

Elle hocha la tête. Nous tournâmes au coin de la rue pour rejoindre le portail. Donna laissa alors échapper un petit cri et son visage s'illumina :

— Maman est là ! Et Warren et Jason ! Et aussi tante May et Mamie Bajan !

Le petit groupe se tenait en effet devant le portail de l'école. *Oh mon Dieu*, me dis-je. *Et en plus, le jour de la rentrée !*

Tomber ainsi sur une famille ne pose parfois aucun problème. Il m'était d'ailleurs arrivé de travailler en étroite collaboration avec certains parents biologiques ; pour l'enfant, il est toujours préférable que tout le monde coopère. Mais dans le cas présent, le comité d'accueil avait des proportions inhabituelles. Pour le bien de Donna, j'allais devoir mettre de côté les sentiments que m'inspirait Rita. Il faudrait aussi que je prévienne Edna car Donna n'était censée rencontrer sa famille que dans le cadre de visites médiatisées, c'est-à-dire sous la supervision des services sociaux. Cette rencontre impromptue échappait bien sûr à la règle.

Donna, qui avait accéléré le pas, courut presque pour franchir les derniers mètres qui la séparaient de l'attroupement bavard et rieur devant l'école. En approchant, j'observais le petit groupe de six adultes, une adolescente et deux garçons, cherchant à identifier les adultes. Je repérai tout de suite

« Mamie Bajan », la mère du père de Donna : c'était une femme potelée et avenante, très digne, proche de la soixantaine. Elle embrassa chaleureusement sa petite-fille puis me regarda.

— Bonjour, je suis Cathy, l'assistante familiale de Donna.

Mme Bajan me sourit.

— Ravie de vous rencontrer, Cathy.

Son accent des Caraïbes faisait chanter ses mots.

— Mais c'est tellement triste..., ajouta-t-elle, faisant sans doute allusion au placement des enfants.

Le couple d'une cinquantaine d'années, très élégant, qui se trouvait à ma droite se présenta : c'étaient Mary et Ray, à qui je serrai la main.

— Sacré comité d'accueil ! commenta Ray à voix basse, ce qui me fit sourire.

Mon regard se porta alors sur Jason et Warren, âgés de six et sept ans ; avec leurs grands yeux noirs et leur visage d'ange, j'avais beaucoup de mal à les imaginer en train de torturer Donna. Mais à leur âge et dans une famille dysfonctionnelle ignorant la morale, le respect et la gentillesse, ils avaient sans doute simplement suivi l'exemple de leur mère et reproduit ses méfaits. Extraits de ce contexte, élevés par Mary et Ray qui leur montraient une autre manière de se comporter, ils pourraient changer, avec un peu de chance ; ils étaient encore assez jeunes pour oublier ce qu'ils avaient appris et intégrer un fonctionnement familial sain. Je ne ressentais aucune colère à leur égard.

Jason et Warren étaient collés à celle que je supposais être leur mère, Rita, qui n'avait d'yeux que pour eux.

— C'est la maman ? demandai-je discrètement à Mary et Ray, qui acquiescèrent de la tête.

— Et la femme à côté d'elle est sa voisine, précisa Mary. Je ne sais pas qui est l'autre femme. On est arrivés juste avant vous.

Je regardai Rita. D'après le dossier de Donna, je savais qu'elle avait une trentaine d'années mais elle en faisait facilement quinze de plus. C'était une femme courtaude et en très net surpoids ; ses longs cheveux blonds et fins pendaient négligemment sur ses épaules. Elle portait un vieux T-shirt en coton et une jupe courte qui la serraient. Son T-shirt, retroussé sur son ventre, laissait apparaître un piercing au nombril et des vergetures. Un bras autour de chacun de ses fils, elle semblait insatiable de leur présence. En

revanche, elle avait parfaitement ignoré l'arrivée de Donna. Celle-ci, immobile, regardait désormais sa mère et ses frères, attendant peut-être son tour d'embrassades même si elle ne semblait pas vraiment y compter.

— Bonjour, Rita, dis-je en m'avançant vers elle. Je suis Cathy, l'assistante familiale de Donna.

Rita m'ignora, absorbée par les garçons qu'elle chatouillait et serrait dans ses bras. Je me dis qu'ils allaient être bien excités pour entrer en classe, et je me demandais ce que pouvaient bien penser de cette petite troupe bruyante les autres parents et élèves qui passaient près de nous.

À côté de Rita se tenait une adolescente, elle aussi quasi obèse, dont le ventre à l'air révélait le même piercing au nombril. Elle mâchait un chewing-gum, le regard dans le vide. La ressemblance dont avait parlé Edna me sautait aux yeux : c'était sans aucun doute Chelsea. Elle ressemblait en effet davantage à Donna que celle-ci ne ressemblait à ses frères, alors que Warren, Jason et Donna étaient censés avoir le même père.

— Tu dois être Chelsea ? lui dis-je en souriant.

Elle me fixa en continuant à mastiquer son chewing-gum. Sans doute manifestait-elle ainsi sa solidarité avec sa mère, ouvertement hostile à mon égard. Outre la voisine signalée par Mary, une autre femme blanche se tenait d'un côté du groupe. Je lui donnais une quarantaine d'années ; elle avait les cheveux blonds et une canne. Nos regards se croisèrent.

— Je m'appelle May, je suis la tante de Donna, dit-elle.

Je lui souris en hochant la tête, me souvenant que Donna m'avait dit qu'elle allait parfois manger chez sa tante ; je me demandais s'il s'agissait d'elle. Je ne savais pas si Rita et May étaient sœurs ; en tout cas, il n'y avait entre elles aucun air de famille.

Je regardai à nouveau Donna, que sa mère ignorait toujours mais dont elle espérait à l'évidence tôt ou tard une marque d'intérêt. Mary et Ray la regardaient, eux aussi. J'avais mal au cœur pour Donna, qui avait l'air d'une paria, tandis que ses deux frères se disputaient l'attention de leur mère.

— Comment vas-tu, Donna ? lui demanda Mary. Tu as l'air en pleine forme !

Elle répondit d'un timide hochement de tête.

— Elle va très bien, dis-je d'une voix assez forte pour que Rita m'entende. Je suis ravie de tous ses progrès !

— Excellent, commentèrent en chœur Mary et Ray.

Rita ne dit rien, ne nous accordant même pas un regard.

Il était près de 8 h 45 : le temps pressait. Je voulais acheter l'uniforme de Donna avant que la cloche sonne, m'assurer que l'école avait mes coordonnées et si possible saluer la directrice, Mme Bristow. Donna verrait ses frères plus tard, à la récréation et à l'heure du déjeuner. Et puisque personne d'autre ne semblait s'intéresser à elle, je ne voyais pas l'intérêt de nous attarder davantage. Au contraire, j'avais toutes les raisons d'écourter ce moment : chaque minute qui passait ne faisait qu'accentuer la pathétique exclusion de Donna. Elle avait l'air si triste que cet ostracisme m'indignait, quand bien même elle le vivait mieux que moi.

— Donna, dis-je, il est temps d'aller acheter ton uniforme.

Elle jeta un œil dans ma direction puis lança un regard soucieux à sa mère, espérant à l'évidence que celle-ci saisisrait cette dernière opportunité pour au moins lui dire bonjour, sinon pour l'embrasser. En dépit de tous les mauvais traitements que lui avait infligés Rita, elle n'en demeurait pas moins sa mère et le lien perdurait. Combien d'enfants maltraités ai-je connus qui sont restés malgré tout attachés à leurs parents et ont continué de chercher leur approbation, leur affection et leur attention ? Dans les pires cas de maltraitance seulement (souvent d'ordre sexuel), on voit des enfants couper les liens dès qu'ils en ont l'occasion et rejeter leurs parents. Toutefois, il m'est aussi arrivé de constater qu'avec le temps certains enfants prennent du recul et jettent un regard critique sur la manière dont on les a traités ; au fur et à mesure, la dépendance vis-à-vis de leurs parents s'amenuise et le lien s'étiole, voire se rompt, si l'enfant est adopté ou placé à long terme en famille d'accueil. Je pensais que ce pourrait être le cas de Donna. Mais pour l'instant, elle avait cruellement besoin de l'attention de sa mère, et le spectacle de son éviction faisait pitié.

— Donna, répétais-je en m'approchant d'elle. Il faut vraiment qu'on y aille.

— Oui, on doit y aller, nous aussi, renchérit Mary.

Il est toujours délicat de mettre un terme à ces rencontres inopinées. Lors des visites familiales, les heures de début et de fin de séance sont claires pour tout le monde, et chacun s'y conforme.

— Allez, viens, Donna, insistai-je.

Rita prit alors la parole.

— Allez, les gars, faites-moi un dernier câlin !

Elle les attira tous les deux vers elle et regarda Donna par-dessus leurs têtes.

— Et toi, tu peux dégager, connasse, lança-t-elle avec un rictus, avant de cracher dans sa direction.

J'en eus le souffle coupé. Ray et Mary se regardèrent, horrifiés.

— Que Dieu te pardonne, Rita, dit Mme Bajan.

La voisine demeura impassible, comme si ce commentaire n'avait rien d'extraordinaire.

— Rita..., fit May sur un ton de reproche.

Chelsea sourit d'un air mauvais tandis que Donna se tenait tout simplement là, debout, comme si elle s'était vaguement attendue à cela ou à quelque chose de similaire. Je lui pris doucement le bras.

— Viens, chérie, on y va.

Après un dernier regard vers sa mère qui cajolait toujours les garçons, Donna me suivit et je me dépêchai de rejoindre l'entrée principale. Tandis que nous approchions, la porte s'ouvrit et Mme Bristow apparut.

— J'allais justement sortir, dit-elle d'un air inquiet. Vous allez bien ?

Je la rassurai d'un signe de tête. Mme Bristow n'avait pas pu entendre ce qu'avait dit Rita, mais en directrice expérimentée elle savait qu'il valait mieux éviter ce genre de situation auquel elle avait sans doute déjà été confrontée.

— Pourrais-je vous parler quand j'en aurai terminé avec Donna ? suggèrai-je.

Elle hocha la tête tout en regardant Ray et Mary par la fenêtre, d'un air soucieux. Ils tentaient d'amadouer les garçons pour qu'ils lâchent leur mère. Au bout d'un moment, Warren et Jason s'en allèrent en courant vers la cour de récréation, contournant le bâtiment, suivis par Mary et Ray. Rita et sa suite repartirent sans se presser.

Mme Bristow poussa un soupir de soulagement et reporta toute son attention sur nous.

— Je suis contente de te voir, Donna... et de vous retrouver, Cathy !

Elle me serra la main et embrassa Donna.

— Edna m'a donné vos coordonnées. Et je crois que vous devez acheter un uniforme pour Donna ?

Mme Bristow lui sourit.

— Oui, répondis-je en souriant à mon tour, espérant qu'un uniforme neuf consolerait peu ou prou Donna de l'épouvantable rejet de sa mère.

J'étais toujours aussi choquée et secouée par la scène à laquelle je venais d'assister ; dès mon retour, j'en consignerais bien sûr les moindres détails dans mon journal, avant d'en parler à Edna.

Mme Bristow nous accompagna jusqu'au bureau de Kay, la secrétaire de l'école, qui se souvenait elle aussi de moi. Nous échangeâmes des salutations et elle embrassa Donna :

— Ça me fait plaisir de te revoir, Donna ! D'autant que tu as l'air en pleine forme !

Kay était charmante, chaleureuse et avenante – la secrétaire scolaire idéale. Je crois qu'elle avait un petit faible pour Donna et ses frères, tout comme elle en avait un pour le garçon dont je m'étais occupée quelques années plus tôt. D'après Edna, Donna aimait beaucoup l'école ; à l'évidence, cela avait été sa planche de salut. Pour tous ces enfants qui ont une vie épouvantable chez eux, c'est souvent le seul lieu de stabilité et de confiance, où ils se sentent en sécurité.

Mme Bristow nous laissa, précisant qu'elle nous retrouverait après les formalités. Kay nous emmena dans la réserve, où j'achetai deux sweat-shirts, trois T-shirts, deux jupes, une tenue et un sac de sport, ainsi qu'un autre sac pour les livres et les cahiers ; le tout, de couleur bleu marine, agrémenté du logo rouge de l'école.

Donna revêtit sa nouvelle tenue, qui lui allait très bien. Kay et moi lui en fîmes compliment, mais elle le balaya de son habituel haussement d'épaules. Kay me tendit un sac en plastique pour ranger les habits de Donna, puis nous retournâmes dans son bureau où je lui réglai l'uniforme et les divers accessoires. Les assistantes familiales reçoivent une subvention qui couvre la majeure partie de ces frais. Comme la cloche avait sonné, Kay suggéra que Donna rejoigne sa classe sans plus attendre. Je l'embrassai, la complimentai à nouveau sur sa tenue et lui dis que je l'attendrais dans la cour à la fin de la classe. Puis je la regardai s'engouffrer dans le couloir.

— Pauvre gosse, fit Kay une fois Donna partie.

— Oui, acquiesçai-je. Et si vous saviez ce que sa mère lui a dit !

Maintenant que je pouvais enfin laisser éclater ma colère, je fulminais.

— Je n'arrive toujours pas à y croire !

— J'imagine..., commenta Kay.

— Je ne vous le répéterai pas, mais c'était odieux.

Kay hocha la tête. À son expression, je compris qu'elle avait dû avoir des échanges fleuris avec Rita.

— C'est l'alcool, fit-elle.

Je ne dis rien. Alcool ou pas, c'était abominable de la part d'une mère de traiter sa fille ainsi.

Kay tria ensuite divers imprimés qu'elle me remit – les dates des vacances et des divers événements de l'année, les activités de l'association des parents d'élèves et la nouvelle brochure de l'école. Mme Bristow réapparut alors, me proposant d'aller discuter dans son bureau. Ce dernier était conforme au souvenir que j'en avais gardé, cinq ans plus tôt : une moquette rouge vif, des murs ornés de dessins d'enfants et un espace de jeu où les tout-petits peuvent s'occuper pendant que leurs parents s'entretiennent avec la directrice.

— Je suis encore sous le choc de ce que Rita a dit à Donna, entamai-je tandis que nous prenions place dans les fauteuils (Mme Bristow ne s'asseyait jamais derrière son bureau, elle était bien trop « conviviale » pour cela). Vous ne croirez jamais de quoi elle l'a traitée ! Et elle ne lui a même pas dit bonjour !

Mme Bristow me regarda d'un air sombre et soucieux.

— Donna a été tellement maltraitée dans cette famille..., dit-elle. Je me suis inquiétée pour elle et ses frères dès le début de leur scolarité. Vous ne savez pas à quel point je suis soulagée de les savoir entre de bonnes mains ! Pourquoi Donna n'est-elle pas restée chez Mary et Ray ?

— Il y avait des problèmes entre elle et les garçons, répondis-je. Je ne connais pas les détails.

Je m'en tins là. Si Edna n'avait pas jugé utile de donner plus de précisions à Mme Bristow, il ne m'incombait pas de le faire. La directrice avait beau être bienveillante et extrêmement professionnelle, je ne voulais en aucun cas entacher l'image de Donna en exposant ses comportements agressifs dans son précédent foyer. Donna avait évolué, et c'était à moi de gérer son agressivité, ainsi que les autres problèmes, entre mes murs. À l'école, Donna pouvait tout simplement être Donna, une petite fille de dix ans qui allait faire des progrès et tirer le meilleur parti de son éducation. Si son comportement posait des problèmes dans le milieu scolaire, Mme Bristow m'en informerait sûrement. Mais je doutais que cela se produise car, comme

beaucoup d'enfants dans son cas, Donna appliquait un double standard : il y avait l'école, avec en général un comportement correct, et ce qui se passait à la maison.

— Je ferai tout mon possible pour aider Donna à réussir son année, dis-je. D'après ce que j'ai compris, elle a un an de retard ?

— Oui, confirma la directrice. Donna a de légères difficultés d'apprentissage, mais pour être honnête, je crois qu'elles sont surtout dues au contexte familial. Maintenant qu'elle vit chez vous, je suis sûre qu'elle va faire d'énormes progrès.

Je partageais son sentiment. Mme Bristow passa ensuite un peu de temps à m'exposer les forces et les faiblesses de Donna. Elle promit de me fournir une copie de son PEI (Plan éducatif individuel), un document établi pour tous les enfants suivis par les services sociaux. Cela m'aiderait à accompagner le travail de l'institutrice.

— Vous pensez que l'on risque de revoir Rita devant l'école ? finit-elle par me demander.

— Aucune idée, répondis-je. J'espère que non. Donna et ses frères ont des visites familiales le lundi, le mercredi et le vendredi. On se passera bien d'y ajouter tous les matins de la semaine !

— Je crois qu'il serait plus prudent que vous utilisiez l'entrée de service, ainsi que Mary et Ray. C'est une porte sécurisée située à l'arrière de l'école ; je vous donnerai le code. Rita sait par Edna qu'elle n'est pas admise à l'intérieur de l'école, sans quoi j'appellerai la police. C'est sans doute la raison pour laquelle elle a attendu dehors, ce matin, et pas dans la cour.

— Bonne idée, acquiesçai-je. La situation était vraiment pénible pour Donna. Toutefois on arrivera plus tôt, à partir de demain, puisqu'elle veut continuer le club des petits déjeuners.

— Oui, ça commence à 8 h 15. Je préviendrai son institutrice, Beth Adams. Elle aimerait vous rencontrer à la sortie de la classe, si vous êtes disponible.

Mme Bristow nota le code de la porte de service sur un bout de papier, puis je m'en allai après l'avoir saluée. À l'extérieur du bâtiment, je ne vis aucun signe de Rita. Mais il est vrai qu'elle était venue voir les garçons, pas Donna ni moi.

Sur le chemin du retour, plus consciente que jamais de la terrible injustice infligée à Donna par sa mère, je me disais qu'il n'était pas étonnant qu'elle se comporte parfois comme elle le faisait. J'allai récupérer Adrian et Paula chez ma voisine, puis nous passâmes une journée tranquille à la maison. Et je dois bien admettre que c'était bien plus facile pour moi de ne pas avoir à surveiller Donna en permanence. Toutefois, je continuais d'espérer qu'avec le temps ses progrès me permettraient de la laisser en toute confiance avec Adrian et Paula.

Lorsqu'il fut l'heure d'aller rechercher Donna, les enfants m'accompagnèrent ; ils voulaient voir son école et je n'osais pas demander à nouveau à Sue de les garder. Ils furent très impressionnés que je me gare sur le parking du personnel, et encore plus quand je saisis le code de la porte de service. Nous allâmes attendre Donna dans la cour avec les autres parents. Quand elle nous vit tous les trois, je crus déceler sur son visage une certaine fierté. Elle vint nous rejoindre, saluant Adrian et Paula comme d'autres élèves leurs frères et sœurs.

Beth Adams s'avança vers nous à sa suite. C'était une charmante jeune femme d'une vingtaine d'années. Elle m'apprit qu'elle venait de Nouvelle-Zélande ; elle avait suivi son mari en Grande-Bretagne pour un an. Je réaffirmai auprès d'elle mon souhait d'aider Donna dans ses apprentissages scolaires. Beth Adams me dit qu'elle donnerait des exercices de lecture supplémentaires à Donna et qu'elle aurait des devoirs à faire à la maison. Donna devait également lire son livre chaque soir. Je la remerciai pour tout et nous nous en allâmes tous les quatre par la porte de service ; les enfants étaient quelque peu intimidés par leur nouveau statut privilégié.

Ce soir-là, au dîner, je demandai incidemment à Donna si May était la tante chez qui elle allait parfois déjeuner. Elle hocha la tête.

— Elle marche avec une canne parce qu'elle a un pied en plastique. Warren la lui chipait tout le temps et il courait la cacher.

Cette blague potache, bien qu'un peu vicieuse, me fit sourire. Adrian gloussa bêtement.

— Pourquoi elle a un pied en plastique ? demanda-t-il.

Paula, qui ne voyait pas de quoi on parlait, nous lançait des regards perplexes.

— Parce qu'elle s'est brûlé son vrai pied quand elle était bébé, expliqua Donna. Sa maman l'a tenue au-dessus du feu, et son pied a brûlé.

Nous posâmes nos fourchettes.

— Non ! Ce n'est pas possible, quand même ? dis-je. Ça me rappelle l'histoire de Pinocchio, quand il s'est assis trop près du feu.

Adrian hocha la tête, Donna haussa les épaules et nous en restâmes là.

Un peu plus tard, Paula me demanda ce qu'était un pied en plastique. Je lui expliquai le principe des prothèses, sans trop entrer dans les détails pour ne pas la traumatiser. Le lendemain, lorsque j'appelai Edna pour lui parler, entre autres, du « comité d'accueil » à l'école, elle me confirma la version de Donna : la mère de May (qui était aussi celle de Rita) l'avait suspendue au-dessus d'un feu de cheminée lorsqu'elle était bébé ; son pied avait été si grièvement brûlé qu'il avait fallu l'amputer. La famille de Donna avait un historique de maltraitance sur trois générations.

MÉDICAMENTS

La routine des semaines d'école commença vraiment le lendemain : je réveillai les enfants à 7 heures, les fis se laver, s'habiller et prendre leur petit déjeuner pour être dans la voiture à 7 h 50. Premier arrêt : l'école de Donna, où le club des petits déjeuners commençait à 8 h 15 ; puis direction l'école d'Adrian et de Paula. Nous arrivâmes à 8 h 40, ce qui nous laissa dix minutes pour saluer les uns et les autres dans la cour de récréation avant le début de la classe, à 8 h 50. L'après-midi, je fis le chemin inverse, allant d'abord chercher Adrian et Paula qui terminaient à 15 h 10, avant de filer récupérer Donna à 15 h 30. Pour que j'arrive à temps, il fallait qu'Adrian et Paula sortent exactement à l'heure ; je prévins donc Beth Adams que je pourrais parfois avoir quelques minutes de retard, en cas d'embouteillage notamment. Mais en fait, il s'avéra que Donna sortait en général cinq à dix minutes après les autres car elle se portait toujours volontaire pour aider à ranger la salle de classe.

— Donna aime beaucoup rendre service, me dit un jour son institutrice à la sortie de l'école. Elle serait prête à se passer de déjeuner, s'il le fallait ! Elle est toujours à me demander si elle peut faire quelque chose.

Je trouvais que le zèle de Donna à ranger et nettoyer n'était pas très sain ; il lui venait sans doute de l'époque où sa mère comptait sur elle pour faire le ménage. J'aurais préféré la voir surgir de l'école avec autant d'empressement que les autres élèves, sans se soucier de l'état de la classe, heureuse au contraire de ne pas avoir à s'en occuper.

Au bout de quelques jours, Donna me montra sa copine de classe, Emily ; j'allai me présenter à elle et à sa mère. Toutes deux savaient que Donna vivait en famille d'accueil. Mandy, la mère d'Emily, était une femme très

sympathique. Elle me parla des difficultés scolaires de sa fille et me confia qu'elle était ravie qu'elle se soit rapprochée de Donna – les deux filles avaient le même âge. Comme je trouvais important d'entretenir cette amitié, je suggérai qu'Emily vienne goûter à la maison. Mandy était d'accord mais préférait attendre que le trimestre soit plus avancé : sa fille était un peu timide, elle voulait lui laisser le temps de retrouver son rythme. La famille avait passé l'été en Pologne, son pays d'origine, et la transition se révélait abrupte pour Emily. Dès lors, quand nous nous croisions dans la cour, nous bavardions toujours un peu.

Les lundi, mercredi et vendredi, jours des visites familiales, la fin d'après-midi était millimétrée. Dès que nous rentrions de l'école, à 16 heures, Donna se lavait, se changeait et dînait. Nous repartions à 16 h 40 pour la visite de 17 heures. J'avais commencé à lui donner son repas du soir avant les visites quand Edna m'avait dit que Donna « se goinfrait » de biscuits parce qu'elle avait faim, et que cela la rendait malade. Et en effet, plus d'une fois, nous avons fait le trajet du retour la vitre ouverte parce que Donna avait la nausée ; et arrivée à la maison, elle ne touchait pas son assiette. Ces soirs-là, Adrian, Paula et moi dînions juste avant de retourner chercher Donna. C'était la course, mais ils étaient habitués à ce rythme depuis leur plus jeune âge. Dans notre métier, les visites familiales ont toujours la priorité, quitte à devoir déplacer ou même annuler nos rendez-vous.

Le rythme s'intensifia jusqu'aux vacances de la Toussaint. On ne voyait pas les soirées passer. Outre les visites familiales trois fois par semaine, le temps de faire les devoirs, préparer le dîner, prendre une douche, regarder les programmes pour enfants... il était déjà l'heure de se coucher. Je gardais un œil attentif sur Donna lorsqu'elle se trouvait avec Adrian et encore plus avec Paula car, même si Donna n'avait jamais plus levé la main sur elle, elle ne pouvait s'empêcher de se montrer directive et de la réprimander, répétant souvent mes instructions d'un ton beaucoup plus autoritaire. Par exemple, si je disais à Paula : « Allez, c'est l'heure de faire ta lecture », Donna répétait : « Ta mère t'a dit d'aller faire ta lecture. Dépêche-toi ! » Ce à quoi je répondais gentiment : « C'est bon, Donna, Paula a entendu. Je m'en occupe, chérie. » Je suppose que Donna avait l'habitude, chez elle, de houspiller ses petits frères ; cela faisait partie de son rôle. J'espérais qu'avec le temps elle changerait là aussi de comportement.

Je continuais d'être vigilante lorsqu'elle était dans la salle de bains ou aux toilettes. Sur le palier, je guettais le moindre signe laissant penser qu'elle se frottait avec une vigueur inappropriée – même si les risques étaient moindres sans pierre ponce ni brosse à ongles. Sa piètre image d'elle-même, due non seulement à son métissage mais à une estime de soi inexistante, me tracassait toujours. Mme Bristow m'assurait qu'elle voyait des changements dans le bon sens. Selon elle, Donna prenait confiance. L'équipe enseignante et moi-même la félicitions à la moindre occasion. Pour qu'elle se sente utile, je lui confiais toujours de petites missions dans la maison, mais de moins en moins : j'espérais ainsi la sevrer de ce besoin de rendre service. Son attitude était si servile que c'en était gênant. Mais Donna n'était pas encore prête à abandonner ce rôle de cendrillon. Pour exorciser sa compulsion, elle adopta un nouveau comportement plutôt étrange.

Un jour, je trouvai sa chambre jonchée de centaines de confettis : elle avait réduit en miettes de vieux magazines qu'elle s'était achetés avec son argent de poche.

— Quel bazar ! commentai-je, pas vraiment ravie. Et en plus, je viens de passer l'aspirateur !

Il y en avait partout : sur le sol, le lit, les étagères et la moindre surface plane.

— Je vais tout nettoyer, répondit laborieusement Donna.

Elle se mit tout de suite à quatre pattes et ramassa les bouts de papier sans s'arrêter. Une demi-heure plus tard, la pièce était impeccable.

Cela devint ensuite une sorte de rituel : Donna passait une demi-heure à déchirer des pages et une demi-heure à nettoyer. Son stock de magazines épuisé, elle me demanda de vieux journaux que je lui donnai avec réticence. Je n'étais pas du tout sûre de devoir encourager cela : n'allais-je pas entretenir un comportement – faire le ménage – que je voulais précisément voir disparaître ? J'en discutai avec Edna et Jill, qui jugèrent qu'il s'agissait d'une manière plutôt inoffensive de conjurer son passé. Tant que cela ne prenait pas d'autres proportions, elles me conseillaient de ne pas m'y opposer. Selon elles, cela passerait avec le temps. Dans le cas contraire, le problème pourrait toujours être traité dans le cadre de la thérapie qui débiterait sans doute après le mois de mai. Je leur demandai si je devais laisser Donna en faire plus dans la maison : il me semblait en effet que ce

comportement avait été déclenché par l'arrêt de nombreuses « corvées ». Mais Edna et Jill estimèrent que ce serait une régression ; pour elles, la manière dont je m'y prenais était la bonne. Je demandai à Adrian et Paula de ne faire aucun commentaire et de ne pas rire s'ils apercevaient Donna déchirer des feuilles ou ramasser des bouts de papier dans sa chambre, leur expliquant que c'était sa manière de solder son passé.

— Si elle veut, elle peut nettoyer ma chambre, suggéra Adrian, qui ne perdait jamais le nord.

— Certainement pas, dis-je. C'est à toi de le faire.

Mais je savais que Donna l'aurait fait s'il lui avait demandé. En dehors des moments où elle essayait de commander ou gronder Paula, elle se montrait très calme et docile – trop, à mon goût. Elle parlait toujours d'une voix morne, même dans un contexte jovial, comme si elle n'osait exprimer aucune excitation, aucun plaisir. Comme Mary, j'étais persuadée que Donna intériorisait beaucoup de tristesse, de frustration et de colère, et qu'à un moment donné elle exploserait.

J'avais raison. Cela se produisit en octobre, pendant la semaine de vacances. Le mardi, profitant de l'absence de toute contrainte horaire, j'emmenai les enfants dans un parc à thème à une heure de voiture environ. Nous passâmes une excellente journée. Donna n'avait pas dit grand-chose et il avait fallu beaucoup insister pour qu'elle teste les attractions. Mais je savais qu'elle avait apprécié ce moment – autant, du moins, qu'elle était capable de l'apprécier.

Sur le chemin du retour, elle me rappela qu'il y avait une visite familiale le lendemain.

— Je sais, ma chérie, répondis-je. Ne t'inquiète pas, je n'oublierai pas.

Elle me dit alors que son père serait là, comme la veille. M. Bajan avait participé jusque-là de manière irrégulière aux visites familiales, environ une fois sur quatre. Je ne l'avais jamais rencontré mais je savais qu'il était le seul membre de la famille proche à n'avoir pas maltraité Donna, et que sa maladie – la schizophrénie paranoïde – l'empêchait de tenir un plus grand rôle dans la vie de sa fille.

— Il a pas pris ses médicaments, ajouta Donna d'un air pensif au bout d'un moment. Je lui ai dit de les prendre, lundi. Sinon, Edna le fera enfermer.

Elle faisait référence aux internements d'office de son père, en vertu de la loi britannique. Cela lui arrivait deux ou trois fois par an, lorsqu'il arrêtait son traitement et que son comportement devenait irrationnel, voire violent.

Je la regardai dans le rétroviseur :

— Edna ne le fait pas *enfermer*, corrigeai-je. Quand ton père ne prend pas ses médicaments, il perd pied, alors on l'emmène à l'hôpital. Les médecins lui redonnent son traitement et, quand il va mieux, il peut rentrer à la maison. Ne t'inquiète pas, je suis sûre qu'Edna ou ta mère lui auront rappelé de les prendre.

Donna n'en dit pas davantage. Quand elle vivait avec ses parents, c'était à elle de s'assurer que son père suivait son traitement, aussi savait-elle tout de suite quand ce n'était pas le cas, ce qui se confirma le lendemain.

Je la déposai ce mercredi-là pour la visite familiale de 17 heures, comme convenu. À peine étais-je rentrée chez moi que je reçus un appel d'Edna : la séance était déjà terminée et elle me demandait si je pouvais venir rechercher Donna. Elle parlait à toute vitesse, d'une voix nerveuse contrairement à son habitude. Elle me dit qu'elle avait appelé la police et une ambulance pour M. Bajan ; je devrais patienter dans ma voiture, quelqu'un m'amènerait Donna. Adrian et Paula venaient à peine d'enlever leurs chaussures. Je leur expliquai que nous devions immédiatement retourner chercher Donna parce que son père était malade. Je refis le chemin vers Belfont Road sans savoir à quoi m'attendre mais de plus en plus stressée. En arrivant, nous vîmes deux voitures de police et une ambulance garées devant les bureaux. Je me garai légèrement en retrait et coupai le moteur.

— Pourquoi la police est là ? demanda Adrian.

— Sans doute pour aider les ambulanciers en cas de besoin, répondis-je.

Je ne voulais pas inquiéter les enfants en évoquant les bouffées délirantes qui peuvent rendre les schizophrènes violents. Au bout de dix minutes, alors que je m'attendais à tout moment à voir sortir Edna et Donna, deux policiers en uniforme surgirent du bâtiment suivis de deux de leurs collègues encadrant le père de Donna qui se débattait. Ils lui tenaient chacun un bras. C'était un homme costaud et qui paraissait très robuste. Il criait et se démenait, tentant de chasser les démons qui le tourmentaient, à l'évidence.

— Allez vous faire foutre ! Je vous ai prévenus ! Je vous ferai crucifier comme lui ! hurla-t-il.

Il tirait d'un bras, se tortillait de l'autre ; les policiers faisaient de leur mieux pour le maintenir et l'empêcher de s'échapper. Ils lui parlaient calmement, tentant peut-être de le rassurer, mais M. Bajan ne devait pas entendre grand-chose tant il criait et gémissait.

Deux ambulanciers des urgences, un homme et une femme, sortirent à leur suite. Aucun signe d'Edna, Donna, Rita, Chelsea ni des garçons. Adrian, Paula et moi observions la scène, pétrifiés. La femme ouvrit le hayon de l'ambulance et abaissa le marchepied.

— Oh non ! Non ! Oh non ! gémit M. Bajan.

C'était vraiment un spectacle aussi désolant que glaçant. Il se débattait de tout son poids, refusant d'avancer vers l'ambulance. Je songeai qu'en temps normal ce devait être quelqu'un d'aussi digne que sa mère. Malgré la maladie, on sentait en lui un homme fier. Il était vêtu de manière élégante, en pantalon gris et chemise.

Adrian était collé à la vitre, captivé et choqué par ce qu'il voyait. Paula, au contraire, s'était repliée au fond de son siège, les mains sur les oreilles.

— Ils vont bien s'occuper de lui, ne vous inquiétez pas, leur dis-je pour les rassurer – même si mon cœur battait la chamade.

Sur le trottoir, un jeune couple hésita puis se mit à courir pour dépasser le bâtiment. M. Bajan continuait de hurler tandis que les policiers le guidaient vers le marchepied de l'ambulance. Ils le firent monter à bord, ce qui lui arracha un épouvantable râle. Le visage crispé de douleur et de colère, il luttait toujours contre ses bourreaux intérieurs. Sa peau ruisselait de sueur, il avait les yeux exorbités. Pas étonnant que, par le passé, on ait considéré les malades mentaux comme des personnes possédées... Le pauvre homme semblait en proie à quelque esprit malin qui se serait acharné à l'anéantir.

Il fallut l'intervention patiente des quatre policiers pour amener M. Bajan à gravir les deux marches de l'ambulance. Les urgentistes montèrent à leur suite et refermèrent le hayon. Je ne sais pas ce qui s'est passé ensuite ; je suppose qu'on lui a administré un sédatif car, quelques minutes plus tard, les quatre policiers et la femme ressortirent. À l'intérieur de l'ambulance, tout semblait calme. La femme referma la porte et dit quelque chose aux policiers ; puis elle s'installa au volant. Deux policiers rejoignirent leur véhicule tandis que leurs collègues retournèrent dans le bâtiment.

L'ambulance et la première voiture de police s'en allèrent, gyrophares allumés et sirènes hurlantes.

— Wouah..., lança Adrian, impressionné par l'ambulance, comme n'importe quel garçon de son âge.

Je me tournai vers Paula :

— Tout va bien, ma chérie. Tu peux te déboucher les oreilles.

Elle baissa lentement les mains.

— J'aime pas quand les gens crient, fit-elle d'une petite voix.

— Oui, je sais. C'est fini, dis-je. M. Bajan était très énervé mais on l'a conduit à l'hôpital. Les docteurs vont le soigner.

Nous patientâmes encore une dizaine de minutes dans un silence morose avant d'apercevoir Edna, accompagnée de Donna. Je sortis de la voiture. Edna s'efforçait de faire bonne figure devant la petite fille, mais je voyais bien qu'elle était stressée. Tout en marchant vers nous, elle parlait tout doucement à Donna, pâle comme un linge.

— Je vous appellerai plus tard, lorsque j'en aurai terminé ici, me dit-elle. Donna est très éprouvée, je pense qu'il vaut mieux qu'elle rentre avec vous.

Elle posa la main sur son bras et je lui ouvris la portière.

— On se parlera plus tard, Cathy, répéta Edna nerveusement. Rita, Chelsea et les garçons sont toujours là-haut.

— D'accord, Edna, ne vous inquiétez pas.

Elle repartit vers le bâtiment tandis que je m'installais au volant.

— Est-ce que ça va ? demandai-je doucement à Donna.

Elle haussa les épaules. Paula et Adrian la regardaient d'un air compatissant.

— Allez, on rentre à la maison, dis-je en démarrant.

Donna ne dit pas un mot durant les vingt minutes du trajet. Assise à côté de Paula, elle gardait la tête basse et les mains serrées sur ses cuisses. Une fois à la maison, elle monta directement à l'étage. Une minute plus tard, j'entendis un grand bruit en provenance de sa chambre, rapidement suivi d'un autre, puis d'un troisième.

— Restez dans le salon et surveille ta sœur, demandai-je à Adrian.

Je me précipitai dans l'escalier ; Donna s'était mise à crier de toutes ses forces. Toquant brièvement à sa porte, j'entrai dans sa chambre. Elle courait dans tous les sens en hurlant, attrapant tout ce qui se trouvait à sa portée pour le jeter contre les murs.

— Donna ! criai-je. Arrête !

Elle jeta un œil dans ma direction tout en continuant de crier et de balancer ce qui lui tombait sous la main – lecteur de CD, crayons, livres, jouets, ours en peluche et autres objets en porcelaine dont elle avait commencé une collection et qu’elle avait achetés avec son argent de poche. Je préfèrai rester près de la porte, de crainte qu’elle ne retourne sa colère contre moi. Elle défit soudain le drap de son lit et se mit à le déchirer, les dents serrées et le visage crispé.

— Donna, arrête ! répétai-je. Donna !

Mais elle était déjà en train de s’acharner sur les rideaux, tirant avec tant de force que le rail se descella du mur dans une pluie de plâtre.

— Donna, stop ! Tu m’entends ?

Mon cœur battait à cent à l’heure, j’avais la bouche sèche. Soudain, elle se figea, tomba à genoux et se mit à sangloter de manière incontrôlable. Elle était repliée sur elle-même, la tête dans les mains, se balançant d’avant en arrière.

Je m’approchai doucement et m’accroupis près d’elle, posant avec hésitation une main sur son épaule. Elle pleurait de plus en plus. Je lui caressai doucement le dos.

— Ne t’inquiète pas, ma chérie, je comprends, lui dis-je dans l’espoir de l’apaiser. Ça va aller...

Je glissai lentement mon bras autour de ses épaules. Peu à peu, ses sanglots se calmèrent.

— Donna, regarde-moi, dis-je gentiment.

Je posai les mains sur les siennes et les éloignai lentement de son visage. Elle avait les yeux rouges et bouffis, et le souffle court.

— Tout va bien se passer...

Je l’attirai vers moi ; elle me laissa poser sa tête sur mon épaule.

— J’avais dit à mon père de prendre ses médicaments, dit-elle entre deux sanglots. Je lui avais dit, lundi. Maman lui dit jamais. Elle est nulle. Elle pense qu’aux garçons. Il faut qu’il prenne ses médicaments. C’est ma faute.

Son corps se raidit ; elle enfonçait ses ongles dans les paumes de ses mains.

— Donna chérie, je sais que tu lui as dit mais ce n’est pas ta faute. Ton père est adulte. C’est à lui de trouver un moyen de suivre correctement son traitement. Les docteurs vont sûrement l’y aider.

Elle eut un haussement d'épaules incrédule ; je me sentais désemparée. Je savais par Edna que M. Bajan oubliait régulièrement de prendre ses cachets. Maintenant qu'il n'y avait plus personne auprès de lui pour le lui rappeler, les crises risquaient fort de se répéter. La médecine moderne permet pourtant de contrôler les effets de la schizophrénie. Quelle tristesse de gâcher ainsi la vie d'un homme et de son entourage à cause de quelques pilules oubliées !

— Est-ce que je serai comme lui quand je serai grande ? me demanda soudain Donna.

Elle avait arrêté de se balancer et s'était tournée vers moi.

— Non, chérie. Pas du tout, voyons !

— Maman dit que c'est une maladie de famille et que je finirai aussi cinglée que lui. Elle dit que je le suis déjà, et quelquefois j'ai l'impression qu'elle a raison. Je pense à des trucs bizarres.

— Mais non, réaffirmai-je, pas du tout. Tu n'as aucun problème, Donna, et tu n'en auras pas.

— Maman dit que je suis déjà timbrée. Elle dit qu'on devrait m'enfermer, moi aussi.

Je me retins d'insulter sa mère.

— Donna, ce n'est vraiment pas bien de sa part de dire des choses pareilles, et c'est parfaitement faux. Tu peux me croire, tu es tout à fait normale, et quand ton père aura recommencé son traitement, il ira bien lui aussi.

Elle semblait accepter cette idée. À la prochaine occasion, il faudrait que je demande à Edna de conforter ce message auprès de Donna. Car souvent, il suffit de croire que l'on a une maladie pour commencer à en imaginer les symptômes.

— Est-ce que tu te fais du souci pour ça ? lui demandai-je doucement. Tu as peur d'attraper la maladie de ton père ?

Elle hocha la tête.

— Maman dit que je l'ai, et que c'est pour ça que je suis bizarre.

— Et elle dit la même chose de Jason et Warren ?

— Non.

Ce qui me parut intéressant, puisqu'ils étaient censés avoir le même père.

— Donna, ce n'est vraiment pas bien de sa part de t'avoir dit ça et, en plus, c'est absolument faux. Tu es l'une des personnes les plus saines que je

connaisse, et Edna te dira la même chose. Tu as vécu des choses très difficiles, et pourtant tu t'en sors très bien.

— Tu sais, Cathy, ma mère voulait pas de moi, dit-elle. Je suis un accident. Elle a essayé de se débarrasser de moi avec une aiguille à tricoter, mais ça n'a pas marché.

Je me figeai intérieurement, me demandant si elle savait exactement de quoi elle parlait, mais je n'allais pas expliquer le principe de l'avortement à une enfant de dix ans.

— Ce n'est vraiment pas gentil de t'avoir dit ça, répondis-je. En tout cas, je suis contente que ça n'ait pas marché, sinon tu ne serais pas là avec nous aujourd'hui. Et je suis très heureuse que tu sois venue vivre avec nous.

Elle me regarda à nouveau, les yeux ronds et implorants.

— C'est vrai ? Ça te fait vraiment plaisir ?

Elle semblait sincèrement surprise.

— Oui, ma puce. Tu es quelqu'un de bien, et je suis sûre que tu vas très bien t'en sortir.

Donna s'ouvrait à moi et j'en étais ravie. Parler de ses peurs et de ce qui lui était arrivé l'aiderait peut-être à se libérer. Je jetai un coup d'œil au champ de bataille tout autour de nous.

— Maman a aussi pris un bain chaud et bu une bouteille de whisky, quand ça n'a pas marché avec l'aiguille, ajouta Donna. Pourquoi elle a fait ça, Cathy ?

J'hésitais à répondre. À l'évidence, Donna en savait plus que la moyenne des enfants de son âge, mais je ne voulais pas pour autant lui donner des détails trop crus.

— Elle essayait de provoquer ce qu'on appelle un avortement, répondis-je. Mais je préférerais attendre que tu sois un peu plus grande pour t'expliquer. Ce sera plus facile. D'accord ?

Elle hocha la tête, puis eut un petit rire.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je, surprise qu'elle puisse trouver quelque chose de drôle dans notre conversation.

— Maman a dit que ça n'avait pas marché parce qu'il y avait plus assez d'eau chaude. À cause de Chelsea. Alors je devrais sans doute la remercier, vu qu'elle m'a sauvé la vie. Et le pire, c'est qu'elle m'aime pas !

Je fus émerveillée par un tel sens de l'ironie.

— Moi je dis : bravo Chelsea ! commentai-je. Donna, tu es quelqu'un de bien et tout ce qui a pu t'arriver par le passé est terminé. Les choses vont aller beaucoup mieux, maintenant, tout sera plus facile et tu vas pouvoir faire des progrès dans tous les domaines.

Je la pris dans mes bras. Elle ne me rendit pas mon étreinte mais ne me repoussa pas non plus tout de suite. Nous restâmes ainsi un moment, avant qu'elle se libère.

— Cathy, je suis fatiguée. Je peux aller me coucher ? Je rangerai demain matin.

— D'accord, chérie. Repose-toi. Et la prochaine fois, Donna, si tu sens que tu es très en colère, on trouvera un autre moyen pour la faire passer. Comme frapper très fort un coussin ou courir dans le jardin. Ça marche bien, tu sais !

Elle hocha la tête.

— Pardon. J'aime bien ma chambre.

— Ne t'inquiète pas. Et maintenant, va te laver les dents et mettre ta chemise de nuit pendant que je te trouve un nouveau drap. On va laisser les rideaux tels qu'ils sont pour cette nuit. Je verrai si je peux réparer la tringle demain.

— Pardon, répéta-t-elle.

Et, prenant sa chemise de nuit sous son oreiller, elle se dirigea vers la salle de bains.

J'allai chercher un drap pour refaire son lit, puis ramassai les morceaux de porcelaine qui jonchaient le sol. Je ne craignais pas vraiment que Donna veuille se faire du mal, mais je ne voulais prendre aucun risque. Même si elle avait expulsé une partie de sa colère, il lui faudrait encore du temps pour se libérer de toute la souffrance qui devait bouillir en elle. Je vérifiai que je ne laissais rien de coupant dans la pièce, que ce soit sous le lit, sur les étagères ou dans les tiroirs. Par miracle, le lecteur de CD fonctionnait toujours. Les crayons pouvaient attendre le lendemain, comme tout le reste. J'irais chercher l'escabeau dans la matinée pour tenter de réparer les rideaux.

Quand Donna revint de la salle de bains, je la bordai et l'embrassai.

— Bonne nuit, ma puce. Tout va bien ? lui demandai-je avant de partir.

Elle hocha la tête.

— Bonne nuit, Cathy. Tu pourras dire bonne nuit à Adrian et Paula pour moi ?

— Bien sûr, chérie. Dors bien !

Je sortis, refermant la porte derrière moi, et redescendis. J'allai vider les morceaux de porcelaine dans la poubelle de la cuisine avant de rejoindre Adrian et Paula dans le salon. Je pris le temps de leur parler et de les rassurer sur le sort de Donna et de son père.

À 20 heures, alors qu'Adrian et Paula venaient de se coucher, le téléphone sonna. C'était Edna, toujours à son bureau de Belfont Road.

— Comment va-t-elle ? demanda-t-elle, l'air épuisé.

Je lui expliquai comment Donna avait évacué sa colère et lui rapportai ce qu'elle m'avait confié. Edna m'écoutait en silence, poussant parfois un soupir de consternation.

— Rita a essayé de tout mettre sur le dos de Donna, ce soir, m'expliqua Edna à son tour. Elle lui a lancé : « Regarde ce que tu as fait ! C'est de ta faute, idiote ! » J'ai réussi à l'interrompre avant qu'elle n'en dise davantage. J'ai su que M. Bajan n'avait pas pris ses médicaments dès qu'il est arrivé. Il parlait dans un téléphone portable en plastique... Vous savez, ceux qui font du bruit quand on appuie sur les touches. Il disait qu'il parlait à Dieu, mais j'ai bien peur que Dieu n'ait pas réussi à en placer une face à une telle logorrhée ! Warren et Jason continuaient de jouer ; ils ont l'habitude de voir leur père dans cet état. Rita et Chelsea l'ont traité de cinglé et vieux toqué en se moquant de lui. Donna était la seule à se soucier de lui et à essayer de lui parler. J'ai tout de suite mis fin à la rencontre.

— Combien de temps va-t-il rester à l'hôpital ? demandai-je.

— Il faut en général trois mois pour que son état se stabilise, mais il pourrait sortir plus tôt.

— Il n'y a aucun moyen de lui rappeler de prendre ses médicaments ?

— Pas tant qu'il habite chez Rita. Je vais voir si je peux lui trouver une place dans un foyer, parce que ça n'a que trop duré. Il rechute sans arrêt. Il a vécu avec sa mère pendant un moment. Elle l'aidait à suivre son traitement, mais le problème, c'est qu'elle s'en va presque tout l'hiver. Et lui finit toujours par retourner chez Rita qui se fiche bien de ses médicaments... Ses problèmes d'alcool et de drogue lui suffisent ! La seule qui l'aidait, c'était Donna, mais ce n'est pas une responsabilité pour une fille de son âge.

— Non, c’est ce que je lui ai dit.

Edna soupira.

— Enfin bref, quoi qu’il en soit, je vais rentrer chez moi, Cathy. Je n’ai pas mangé de la journée et je dois encore rédiger un rapport pour un autre dossier qui passe devant le juge la semaine prochaine. Ça fait une semaine que j’écris des rapports jusqu’à minuit tous les soirs ! Il y avait autre chose, Cathy ?

— Non, je ne crois pas. Je dirai à Donna que vous avez appelé.

— Merci. Bonne nuit, Cathy.

En montant vérifier que Donna dormait bien, je songeais à la conscience professionnelle d’Edna. Son rythme quotidien était significatif de la masse de travail qui pèse sur les épaules des travailleurs sociaux : pour faire correctement son métier, elle passait ses journées à s’occuper des problèmes des gens et ses soirées à remplir de la paperasserie.

UN PETIT EXPLOIT

— Pourquoi est-ce qu'il faut pas frapper les gens ? me demanda Donna le lundi matin sur le trajet de l'école.

— Parce que c'est une agression ; tu fais du mal et en plus, après, la personne a peur de toi. Pour résoudre les problèmes, il vaut bien mieux en parler. Ce n'est pas bien de frapper les gens, et encore moins si c'est un adulte qui frappe un enfant.

J'avais eu l'occasion de tenir ce genre de discours peu après l'arrivée de Donna sous notre toit, lorsqu'elle considérait encore la violence et les châtiments corporels comme la norme. Mais souvent, Donna réfléchissait pendant les trajets en voiture et posait soudain une question déconnectée de toute discussion récente. Adrian et Paula fonctionnaient de la même manière. Je pense que le mouvement soporifique de la voiture favorise la réflexion ; moi-même, il m'arrive de laisser divaguer mes pensées au volant.

— Mais si un enfant n'obéit pas ? poursuivit Donna. On ne doit pas le frapper, alors ?

De cela aussi, nous avions déjà parlé. À l'évidence, les idées se mettaient en place dans son esprit.

— Non, jamais. Un parent doit faire preuve de beaucoup de patience et accepter parfois d'expliquer les choses encore et encore. Si l'enfant n'obéit toujours pas, ou s'il fait de grosses bêtises, le parent peut par exemple le priver de quelque chose : en général, ça fonctionne très bien.

Je jetai un coup d'œil dans le rétroviseur : Adrian se tenait si sage qu'il aurait pu lui pousser des ailes dans le dos. Peu de temps auparavant, il avait fait les frais de ma politique de répression : je l'avais privé d'une demi-

heure de télévision pour cause de ballon s'obstinant à atterrir dans le massif de fleurs au lieu de terminer dans les filets du but installé au fond du jardin.

— Ma mère me frappait, ajouta Donna après un moment.

— Oui, chérie, je sais.

— Chelsea, Warren et Jason aussi.

— Oui, tu me l'as dit, et c'était très mal de leur part.

— Maman frappait pas trop Warren et Jason. Seulement quand ils l'énervaient ou quand elle avait bu. Et quand ils voulaient pas aller dans son lit.

Je jetai à nouveau un œil dans le rétroviseur. Bien calée à sa place, Donna regardait par la vitre.

— Comment ça, elle les frappait quand ils ne voulaient pas aller dans son lit ?

— Elle aimait bien qu'ils aillent dans son lit, des fois, quand papa n'était pas là, mais eux n'aimaient pas trop ça.

— Quoi donc ? Qu'elle leur fasse un câlin, tu veux dire ?

Je vis Donna hausser les épaules.

— Elle les frappait pas beaucoup mais quand ils étaient pas sages, elle voulait qu'ils aillent dans son lit.

Je n'étais pas bien sûre de saisir. Beaucoup d'enfants vont faire des câlins dans le lit de leurs parents, mais Donna avait l'air d'en parler comme d'une punition.

— Je ne comprends pas, Donna. Tu peux m'expliquer ?

Elle haussa à nouveau les épaules. Comme nous étions arrêtés à un feu, je me tournai vers elle :

— Pourquoi est-ce qu'ils devaient aller dans le lit de ta mère quand ils avaient fait des bêtises ? Ils n'aimaient pas qu'elle leur fasse des câlins ?

— Je sais pas, répondit-elle. J'avais pas le droit d'entrer. Mais quand ils étaient pas sages, maman disait : « Pour votre peine, vous viendrez dans mon lit ! » Et après, quand ils ressortaient, parfois ils pleuraient.

— Elle les frappait ?

— Je sais pas. Je devais rester en bas.

Le feu repassa au vert.

— Et Warren et Jason ne t'ont jamais dit ce qui se passait dans la chambre de ta mère ?

— Maman leur disait de rien dire à personne, parce que sinon, ce serait encore pire la fois d'après.

J'essayais de me concentrer sur ma conduite tout en écoutant Donna. Je n'aimais pas du tout ce que j'entendais et me sentais décidément mal à l'aise. Quoi qu'il se soit passé dans cette chambre, ce n'était sûrement pas innocent. Je devais tenter d'en savoir plus pour prévenir Edna ; il faudrait aussi que je note tout cela dans mon journal aussitôt rentrée.

— Je vois, dis-je d'un air pensif. Et ta mère demandait souvent aux garçons d'aller dans sa chambre ?

— Quand papa n'était pas là, répondit-elle. Environ une fois par semaine.

Adrian et Paula regardaient par la vitre d'un air béat, à mille lieues des sinistres réalités qui transparaissent dans le récit de Donna.

— Quand ils ressortaient, ils devaient aller aux toilettes, ajouta-t-elle. Des fois, Jason avait fait pipi dans sa culotte.

À cause de quoi ? me demandai-je. *De la peur ?*

— Et tes frères ne t'ont jamais dit ce qui se passait ?

— Non. Warren m'a dit qu'il aurait préféré que maman le frappe avec un cintre, comme moi, plutôt que d'aller dans son lit.

La voiture qui me précédait ralentit ; je freinai. *Bonté divine*, me dis-je, *on ne parle vraiment pas d'un câlin maternel !*

— Et il ne t'a jamais expliqué pourquoi ?

— Non. Maman voulait pas.

— D'accord, chérie, tu as bien fait de me le dire. Je vais en parler à Edna. Tout ça ne me plaît pas beaucoup.

— Non, faut pas le dire à Edna ! Maman va s'énerver, ça va nous retomber dessus et elle va encore me frapper !

Pour une fois, sa voix habituellement atone s'était animée.

— Elle ne te frappera pas, répondis-je avec fermeté. Tu ne vis plus avec elle, et tes frères non plus. C'est important qu'Edna soit au courant de ce qui est arrivé à Warren et Jason, pour que ça ne se reproduise plus.

— Ah oui ! fit-elle, visiblement soulagée. J'avais oublié. Elle peut pas se mettre en colère contre moi pendant les visites, parce qu'Edna l'arrête tout de suite.

— C'est ça, chérie. Tu vois, je te l'avais dit, tout se passera bien, maintenant.

Jetant un œil dans le rétroviseur, je vis luire sur son visage un petit sourire de soulagement et de satisfaction.

Après avoir déposé Donna, Adrian et Paula à l'école, je rédigeai un compte rendu aussi précis que possible de notre conversation dans mon journal. À ce stade, il était impossible de savoir précisément de quoi il retournait, ni même si ce qu'avait dit Donna pourrait se révéler utile. Il arrive qu'un magistrat, pour la dernière audience, demande à lire les notes de l'assistante familiale, quand il pense que cela peut l'éclairer sur le cas qu'il doit juger. Certes, Donna n'avait pas été directement témoin de ce qui s'était passé dans la chambre de sa mère et ses frères ne lui en avaient rien dit par peur des représailles ; mais son récit avait suffi à me laisser un sentiment de profond malaise. À l'évidence, elle commençait à réfléchir à la vie qu'elle avait menée avec sa mère, à celle qu'elle menait avec moi – une vie de famille classique – et elle en tirait des conclusions. Elle découvrait que certaines choses n'étaient pas normales. Comme nombre d'enfants placés pour les mêmes raisons qu'elle, Donna avait toujours pensé que les négligences et les mauvais traitements qu'elle subissait étaient la norme. Il lui fallait du temps pour prendre conscience du contraire. Je trouve toujours aussi stupéfiant ce que certains enfants acceptent de subir pour la simple raison qu'ils n'ont jamais rien connu d'autre. Sur les cinq filles dont je me suis occupée, l'une trouvait parfaitement normal, comme punition, qu'on l'attache à son lit par les bras et les jambes, pendant un jour et une nuit, sans eau ni nourriture.

Je devais croiser Edna le lendemain, lors de la visite familiale, mais je ne voulais pas aborder le sujet devant Donna. Je décidai donc de l'appeler une fois mon compte rendu rédigé. Edna n'était pas au bureau : je tombai sur une de ses collègues à qui je demandai qu'elle me rappelle dès que possible. Les propos de Donna continuèrent de me tracasser pendant que je rangeais le salon et passais l'aspirateur. Je sortis ensuite jardiner un peu par cette belle journée d'automne. En taillant les arbustes, qui avaient bien profité de l'été, je me sentais de plus en plus mal à l'aise. Je pensais à Adrian et à Paula qui aimaient se glisser dans mon lit le week-end, lorsqu'ils étaient plus jeunes, pour profiter d'un câlin ; Paula le faisait encore, quand elle se réveillait tôt. Je me rappelais également que mon frère et moi grimpions dans le lit de nos parents. Mais tout cela était si éloigné de ce qu'avait décrit

Donna – des petits garçons que leur mère forçait à entrer dans son lit, pour les punir, et qui en ressortaient en pleurant et avec l'envie d'aller aux toilettes. Dans la plupart des familles, le lit des parents est un havre de sécurité, où un jeune enfant a plaisir à passer une heure paisible le dimanche matin. Chez Donna, on en était bien loin.

Je venais de rentrer du jardin lorsque le téléphone sonna, à 11 h 30. C'était Edna qui me rappelait.

— Bonjour, Cathy, est-ce que tout va bien ? demanda-t-elle, comme toujours lorsque je cherchais à la joindre.

— Oui, Donna va bien, la rassurai-je. Écoutez, ce n'est peut-être rien, mais je tenais à vous faire part de ce qu'elle m'a dit ce matin. Si vous voulez bien patienter un instant, je vais aller chercher mes notes, pour reprendre ses mots exacts.

— Oui, bien sûr, allez-y.

Je m'exécutai et commençai à lire mes notes après avoir expliqué à Edna le contexte dans lequel cette conversation avait eu lieu. Ma lecture terminée, Edna resta un moment silencieuse.

— J'irai voir les garçons ce soir, après l'école, finit-elle par dire. Je vais appeler Mary et Ray pour les prévenir que je passerai chez eux. Les garçons ne leur en ont pas parlé mais ça ne m'étonne pas : ils ont eu peur. Ça ne me plaît pas du tout, Cathy... Je sais que Rita n'avait d'yeux que pour ses fils, mais si Donna dit la vérité, il faut peut-être y voir autre chose. À ma connaissance, Donna n'est pas une menteuse. Qu'en pensez-vous, Cathy, est-ce qu'il faut la croire ? Ou est-ce qu'elle pourrait vouloir causer des ennuis à sa mère et à ses frères ? Pour se venger d'eux ?

— Donna ne me paraît pas capable de manigancer de telles choses, répondis-je. Mais après tout, je n'en sais rien.

— Non... Bon, merci, en tout cas. J'irai voir les garçons. Si Donna vous en dit davantage, pourriez-vous me prévenir ? Et pourriez-vous également me donner une copie de vos notes demain, s'il vous plaît ? J'espère que cette histoire sort tout droit de son imagination...

— Oui, moi aussi, acquiesçai-je.

Le soir même, Edna me rappela à 19 heures, après avoir vu Warren et Jason.

— On leur a fait jurer de se taire. À leur tête, j'ai bien vu qu'il y avait quelque chose mais ils ne m'ont rien dit. Jason a failli vendre la mèche mais Warren lui a donné un coup de coude dans les côtes. Mary et Ray vont leur parler individuellement et essayer d'en savoir plus. Je vais aussi essayer de glaner des informations auprès de Chelsea, si je parviens à l'éloigner de Rita ; elles sont cul et chemise, en ce moment. Je suppose que Donna ne vous a rien dit de plus ?

— Non. Si elle en sait davantage, elle nous le dira quand elle se sentira prête.

— Très bien. Merci, Cathy. Et bonne soirée.

Tous les jours, en rentrant de l'école, les enfants faisaient leurs devoirs avant de regarder la télévision. Paula avait en général de la lecture, Adrian des exercices pour lesquels il demandait parfois mon aide, et Donna de la lecture plus des exercices qui réclamaient que je l'aide davantage. Elle progressait correctement dans son livre de lecture, destiné à des élèves de sept ans. La maîtresse lui avait aussi demandé de commencer à apprendre ses tables de multiplication en vue d'un contrôle le vendredi. Toute la classe allait être interrogée sur la table de 2. Quand Beth Adams m'en avait parlé, j'avais compris qu'elle avait peu d'espoir que Donna parvienne à réciter ses tables avec aisance. J'étais déterminée à lui prouver le contraire. Donna avait des difficultés d'apprentissage mais cela ne voulait pas dire qu'elle était incapable d'apprendre.

Armée d'une ardoise blanche et d'un marqueur, j'emmenai Donna dans le salon après le dîner. Je lui récitai lentement la table de 2, tandis qu'elle écrivait les chiffres sur l'ardoise. Beth Adams avait imprimé la table pour chaque élève mais j'avais en tête quelque chose de plus stimulant visuellement, qui serait donc plus facile à retenir pour Donna et plus ludique. Elle écrivait très lentement et avec un soin méticuleux, effaçant un chiffre lorsqu'elle n'était pas entièrement satisfaite. La façon dont elle peinait contrastait avec l'aisance d'Adrian qui noircissait des lignes au gré de ce qui lui passait par la tête. Au bout d'un quart d'heure, Donna était enfin contente des colonnes de chiffres qu'elle avait tracées. Je pointai ensuite du doigt chaque ligne que nous lisions ensemble : $1 \times 2 = 2$, $2 \times 2 = 4$, etc. Nous recommençâmes une première fois, puis une deuxième, pour que Donna s'approprie le rythme et les enchaînements de cette table.

— Très bien, Donna, dis-je. Maintenant, on va apprendre cette table trois lignes par trois lignes². C'est plus facile que d'essayer de l'apprendre tout de suite en entier.

Je posai une feuille de papier sur les neuf dernières lignes de la table, ne laissant apparaître que les trois premières que nous lûmes à nouveau ensemble :

— $1 \times 2 = 2$, $2 \times 2 = 4$, $3 \times 2 = 6$.

Je demandai ensuite à Donna de lire ces lignes à voix haute, ce qu'elle fit sans beaucoup d'assurance. Puis une deuxième et une troisième fois.

— Bien. Et maintenant, regarde le mur et essaie de réciter ces trois premières lignes.

L'exercice aurait paru ridiculement aisé à un enfant de dix ans – et même plus jeune – sans difficultés d'apprentissage, mais Donna avait besoin de davantage de temps et qu'on lui répète sans cesse les choses.

— J'y arrive pas, dit-elle, son regard passant timidement du mur à l'ardoise.

— Mais si, tu en es capable, affirmai-je d'un ton positif.

Comme Mme Bristow, je sentais que les difficultés de Donna provenaient en partie de son manque de confiance en elle.

— Non, je les connais pas, rétorqua-t-elle sans même essayer.

— Mais si, tu les connais. Je vais t'aider. On va lire à nouveau ces trois lignes ensemble, et ensuite tu vas essayer de te rappeler au moins la première.

Et de déclamer en chœur :

— $1 \times 2 = 2$, $2 \times 2 = 4$, $3 \times 2 = 6$. Très bien, Donna, poursuivis-je, maintenant, regarde le mur et vas-y : $1 \times 2 = \dots$

— 2, répondit-elle.

— $2 \times 2 = \dots$

— 4, dit-elle, avant d'ajouter d'elle-même : $2 \times 3 = 6$.

— Excellent ! Maintenant, reprends depuis le début : $1 \times 2 = \dots$

— 2. $2 \times 2 = 4$, $3 \times 2 = 6$.

— Bravo ! dis-je en applaudissant. Allez, recommence, et cette fois un peu plus vite.

— $1 \times 2 = 2$, $2 \times 2 = 4$, $3 \times 2 = 6$.

Elle souriait, désormais ; elle riait presque, même, surprise d'avoir réussi à accomplir quelque chose dont elle se croyait incapable.

— Bon, dis-je, passons aux trois lignes suivantes.

Je fis glisser la feuille de papier qui couvrait l'ardoise et nous lûmes ensemble, à trois reprises :

— $4 \times 2 = 8$, $5 \times 2 = 10$, $6 \times 2 = 12$.

Donna lut ensuite toute seule ces lignes, puis je lui demandai là encore de regarder le mur et d'essayer de les réciter. Elle eut beaucoup moins de mal à le faire, à son absolu étonnement et à mon grand soulagement. Avant d'aborder la suite, je voulais consolider ce qu'elle avait déjà appris et entendre le rythme des six premières lignes. Nous les lûmes ensemble à deux reprises, puis je lui demandai de les réciter de mémoire. Elle eut quelques hésitations mais, avec mon aide, parvint à aller jusqu'au bout.

Nous continuâmes ainsi pendant quarante minutes, avançant par série de trois lignes, répétant sans cesse ce qui venait d'être appris pour bien fixer les connaissances, jusqu'à $12 \times 2 = 24$. Quand il fallut réciter toute la table, Donna perdit confiance, disant qu'elle ne s'en souvenait plus. Je lui proposai qu'on la récite ensemble, ce que nous fîmes, mais je restai en retrait, me contentant d'accompagner sa récitation. Donna hésita sur 6×2 , 8×2 et 9×2 , ne fit pas d'erreur sur 10×2 , puis se trompa encore à la fin. Je la félicitai chaleureusement ; elle rayonnait de fierté.

— On arrête là pour ce soir, dis-je. C'est déjà pas mal. Tu dois être fatiguée !

Le lendemain matin, sur le trajet de l'école, je me mis à réciter la table de 2 au lieu d'écouter la radio. Adrian se joignit à moi, ainsi que Donna dès le deuxième tour, bien que d'une voix timide et seulement pour les lignes dont elle était sûre. Adrian maîtrisait parfaitement ses tables de multiplication (comme la plupart des élèves de sa classe) et je craignais que cela ne fasse que souligner les difficultés de Donna. Après l'avoir déposée à l'école, j'expliquai donc à Adrian et Paula que Donna avait besoin d'un peu de temps pour apprendre ses leçons, et qu'ils pourraient peut-être – surtout Adrian – modérer leur enthousiasme lorsque nous répétions nos tables en voiture. Ce genre de conversation m'était toujours difficile, quand je m'occupais d'un enfant avec des difficultés d'apprentissage, car je devais valoriser les réussites de mes enfants sans dévaluer les siennes, toujours plus laborieuses. L'après-midi, en revenant de l'école, je repris la mélopée de la table de 2 dans la voiture et les enfants reprirent tous les trois en

chœur ; comme je le leur avais demandé, Adrian et Paula restèrent en retrait.

Dans la soirée, Donna et moi poursuivîmes l'exercice dans le salon. Elle récitait parfaitement jusqu'à 5×2 puis s'emmêlait les pinceaux sur 6×2 , 7×2 , 8×2 et 9×2 , avant de retrouver le bon rythme pour les trois dernières lignes. Nous continuâmes ainsi tout le reste de la semaine, déclamant la table de 2 dans la voiture et à la maison dès que l'occasion se présentait. C'était devenu une sorte de jeu. Donna me demandait si on pouvait la réciter encore une fois et nous recommencions. Je ne refusais jamais, même si, en vérité, je n'en pouvais plus, tout comme Adrian et Paula sans doute. Mais mon but n'était pas seulement que Donna connaisse sa table de multiplication : je voulais lui prouver qu'elle était capable d'apprendre, afin qu'elle prenne confiance en elle.

Le jeudi matin, veille du contrôle, elle s'embrouilla un peu à la première récitation puis ne commit plus aucune erreur. Je la félicitai sans retenue, puis lui dis :

— Donna, on va essayer autre chose, maintenant. Ce n'est pas grave si tu ne réussis pas, je veux juste que tu te lances. Je vais t'interroger sur la table dans le désordre et tu vas essayer de répondre. Tu l'as vraiment bien apprise, alors on va voir comment tu te débrouilles...

Je commençai tout simplement par 2×2 et elle me donna la bonne réponse. Idem pour 5×2 . Je revins à 1×2 , puis 3×2 , etc., jusqu'à avoir fait le tour des plus faciles ; puis j'abordai les multiplications qu'elle maîtrisait le moins :

— 6×2 ?

— 12.

— Excellent ! 8×2 ?

Elle ne savait pas. Je vis tout de suite qu'elle perdait confiance en elle.

— Ce n'est pas grave, dis-je. Repars de ce que tu connais et récite la table à partir de là dans ta tête. Tu connais 5×2 ?

— 10, répondit-elle.

— Alors repars de là dans ta tête.

Trente secondes plus tard, elle me donna la bonne réponse.

— Bravo, c'est très bien ! l'applaudis-je.

Mais lors du contrôle, si elle ne connaissait pas la réponse, elle n'aurait peut-être pas le temps de réciter toute la table dans sa tête. J'espérais qu'elle

ne paniquerait pas, le cas échéant. Je préférerais donc la mettre en garde :

— Si Mme Adams demande un résultat et que tu ne t'en souviens pas, ne t'inquiète pas : tu laisses un blanc et tu passes au suivant.

Le vendredi matin, dans la voiture, plutôt que de réciter la table, je préférerais poser des questions au hasard : 3×2 ? 6×2 ? 11×2 ? J'avais pris soin, auparavant, de demander à Adrian de ne pas répondre. En jetant un œil dans le rétroviseur, je vis qu'il serrait les lèvres. Je lui souris. Donna ne se souvenait plus de 7×2 ni 9×2 ; il lui fallut un certain temps pour réciter la table dans sa tête et trouver le bon résultat. Je l'accompagnai jusqu'à l'école en l'encourageant vivement et en lui souhaitant bonne chance, puis retournai à ma voiture, soulagée à l'idée de ne plus entendre la table de 2 avant que Paula n'ait à l'apprendre, soit à peu près un an plus tard.

Lorsque je m'installai au volant, Adrian et Paula étaient en train de glousser.

— Qu'est-ce qui vous arrive, à tous les deux ? demandai-je en souriant.

— Écoute Paula ! répondit Adrian.

Paula rit puis, d'une voix assurée, récita la table de 2 du début à la fin sans la moindre hésitation. À force de l'entendre jour après jour dans la voiture, son cerveau l'avait automatiquement enregistrée, sans effort. Cela soulignait l'énorme travail que devait fournir Donna, ou tout autre enfant avec des difficultés d'apprentissage, pour arriver au même résultat.

— Bravo ! dis-je à Paula. Je pense que l'on apprendra la table de 3 la semaine prochaine !

Une question me brûlait les lèvres lorsque j'allai récupérer Donna à l'école. Dès que je la vis, j'eus ma réponse : son allure habituellement traînante avait laissé place à une démarche sautillante.

— J'ai eu tout bon ! s'exclama-t-elle, le visage rayonnant.

— C'est vrai ?

— Oui ! Et quand Mme Adams a posé des questions dans le désordre, j'ai su répondre !

— Mais c'est formidable !

J'aperçus Beth Adams, visiblement désireuse de me parler. Elle contourna les autres élèves qui sortaient rejoindre leurs parents dans la cour.

— Donna s'est vraiment très bien débrouillée, me dit-elle. Elle a su écrire la table, la réciter et répondre à toutes les questions. Elle a remporté deux bons points pour son équipe.

Nous la félicitâmes à nouveau toutes les deux, même si c'était superflu. Le fait d'avoir réussi quelque chose qu'elle pensait impossible était en soi la plus belle des gloires.

Je voyais bien que Beth Adams était à la fois contente et très surprise.

— La semaine prochaine, ce sera la table de 3, dit-elle. J'ai mis la fiche dans le sac de Donna.

— Merci. On commencera à travailler dès ce week-end !

Je fis moi-même un rapide exercice de calcul mental : au rythme d'une table de multiplication par semaine, nous en avons jusqu'au début de l'année suivante !

Comme d'habitude, nous repartîmes par la porte de service pour rejoindre la voiture, où Adrian et Paula nous attendaient. En ouvrant la portière, sans attendre qu'on lui pose la question, Donna lança :

— J'ai eu tout bon !

Adrian et Paula partagèrent sa joie et la mienne.

L'apprentissage de la table de 2 était révélateur des capacités de Donna – et des enfants qui ont de légères difficultés d'apprentissage en général : elle voulait et pouvait apprendre ; il lui fallait simplement un peu plus de temps qu'aux autres.

Ce soir-là, à la visite familiale, la première chose qu'elle dit à Edna fut :

— J'ai appris la table de multiplication de 2 et j'ai eu tout bon au contrôle ! J'ai eu deux bons points pour mon équipe !

Edna, qui mesurait parfaitement l'importance de l'événement, la félicita chaleureusement. Elle était véritablement impressionnée par le succès de Donna et me remercia pour les efforts que j'y avais consacrés. J'appris par la suite que Beth Adams avait demandé à Donna de quelle manière elle s'y était prise pour apprendre ainsi sa table sur le bout des doigts. Donna le lui avait expliqué. Beth Adams avait ensuite appelé Edna pour l'informer de ma contribution et lui dire que Donna commençait à prendre confiance et à progresser également dans d'autres matières. J'étais vraiment heureuse.

Toutefois, j'appris aussi que ce soir-là, à la visite familiale, sa mère et sa sœur l'avaient encore ignorée.

— Rita, Donna a une bonne nouvelle à vous annoncer, avait dit Edna. Écoutez bien...

Donna avait répété son histoire et Rita avait haussé les épaules, tandis que Warren et Jason avaient commenté : « Fastoche ! » en riant. C'est Edna qui

me l'avait dit, pas Donna : une fois de plus, elle s'était résignée à être rejetée.

2. En Grande-Bretagne, les enfants apprennent les tables de multiplication jusqu'à celle de 12.
(*N.d.T.*)

UNE VRAIE FAMILLE

Début novembre, je commençais à trouver que Donna accomplissait de réels progrès et que les choses se passaient plutôt bien. Même si elle ne voulait toujours pas jouer avec Adrian et Paula, préférant les regarder ou s’amuser dans son coin, j’avais le sentiment de pouvoir me détendre un peu et relâcher ma vigilance quand Paula et elle partageaient le même espace. Donna ne semblait plus chercher à lui donner des ordres ni à la réprimander autant qu’avant.

La première semaine de novembre fut riche en visites « officielles » : comme toutes les six semaines, Jill et Edna vinrent s’assurer que tout allait bien, l’une le mardi après l’école, l’autre le jeudi. C’étaient là des entretiens de pure forme, dans la mesure où nous étions régulièrement en contact – par téléphone ou à l’occasion des visites familiales. Edna en profita pour me dire que Warren et Jason n’avaient toujours rien révélé à Mary et Ray à propos des « punitions » (si c’en étaient) qu’ils recevaient dans le lit de leur mère. Comme Edna, Mary et Ray étaient convaincus que les garçons cachaient quelque chose ; ils ne livreraient sans doute rien avant de se sentir en confiance, ce qui prendrait du temps. Soit ils ne voulaient pas trahir leur mère – ils étaient ses chouchous et restaient davantage liés à elle que Donna, ayant été mieux traités –, soit ils avaient peur d’elle. À ce stade, personne ne le savait.

La tutrice *ad litem* téléphona également cette semaine-là pour nous rendre sa première visite le mardi suivant. Elle s’appelait Cheryl Samson. Nommée par le tribunal pendant toute la durée du placement, son rôle était très important. En tant que tutrice des quatre enfants de Rita, elle devait rencontrer toutes les parties à plusieurs reprises et rédiger un rapport

circonstancié visant à conseiller le juge dans l'intérêt de l'enfant. Au mois de mai, le juge se fonderait en grande partie sur ses recommandations pour décider de la suite du placement. Cheryl était une tutrice expérimentée, d'un tempérament plutôt direct. Elle voulut d'abord nous voir ensemble, Donna et moi, avant de discuter en tête-à-tête avec moi. Elle avait rencontré tous les membres de la famille de Donna et était en contact régulier avec Edna.

— Donna a été complètement rejetée et persécutée par Rita, me dit-elle. Je n'avais encore jamais vu cela dans ma carrière. C'était le souffre-douleur de la famille, accusé de tous les maux. Pourquoi ? Je ne saurais vous le dire, mais Rita n'arrive même pas à regarder sa fille quand elles sont dans la même pièce. Je ne suis pas sûre que les visites familiales fassent le moindre bien à Donna, et j'essaierai d'en diminuer la fréquence avant la dernière audience devant le juge.

— Pour les garçons aussi ? demandai-je.

Si Donna était la seule concernée, elle risquait de le vivre comme une nouvelle forme de rejet.

— Tout à fait, confirma Cheryl. Je ne vois pas comment ils pourraient retourner vivre chez leur mère, alors autant réduire le nombre de visites pour tous les enfants. Rita n'arrive pas à décrocher de l'alcool ni de la drogue et refuse qu'on l'aide. Edna n'a pas ménagé sa peine mais la situation familiale ne s'est pas améliorée. Je ne veux pas que Donna et les garçons suivent les traces de Chelsea. Elle a à peine quinze ans et la voilà enceinte !

— Pardon ?!

Cheryl hocha la tête.

— Rita l'a annoncé d'un air triomphant à Edna hier soir, après la visite familiale. Ça fait un moment qu'Edna essaie de convaincre Chelsea d'aller en famille d'accueil, et Rita lui a dit de ne plus y compter, maintenant qu'elle est enceinte. Mais elle a tort, sur ce coup-là. Je ferai tout pour qu'elle soit prise en charge dans une unité mère-bébé, à supposer qu'elle soit bien enceinte et que ce ne soit pas une nouvelle entourloupe de Rita. Chelsea ne connaît pas le père ; elle a le choix entre trois, apparemment...

Je ne fis pas de commentaires. Je n'avais pas à porter de jugement sur le comportement de Chelsea, même s'il est illégal d'avoir des rapports sexuels avec une jeune fille de moins de seize ans.

— Est-ce qu'elle veut garder le bébé ? demandai-je.

Lorsque j'avais vu Chelsea devant l'école, le jour de la rentrée, elle m'avait paru pour le moins négligée, à peine capable de s'occuper d'elle, encore moins d'un nourrisson.

— On lui en laissera l'opportunité en suivant cela de près, raison de plus pour laquelle je veux qu'elle aille en foyer.

Je hochai la tête.

— C'est l'anniversaire de Donna le 16 novembre et elle voudrait fêter ça au bowling, dis-je, abordant un sujet plus léger. On va proposer à ses frères de se joindre à nous, mais quid de Chelsea ? Est-ce qu'on devrait l'inviter ?

— C'est gentil d'y penser mais si elle vient, Rita viendra aussi, alors je crois que la réponse est non. Edna organisera un goûter lors d'une prochaine visite familiale, comme ça Chelsea aura l'occasion de souhaiter un bon anniversaire à sa sœur, si elle veut.

Je savais ce que Cheryl en pensait : étant donné l'attitude de Rita et Chelsea à l'égard de Donna lors des visites familiales, il était peu probable qu'elles s'investissent beaucoup pour fêter son anniversaire. Si j'avais suggéré de convier Chelsea, c'était notamment pour essayer d'améliorer les relations entre les deux sœurs, mais je me rangerais à l'avis de la tutrice. Je ne pouvais prendre le risque que Rita s'invite à la fête et gâche ce moment.

— Très bien, dis-je. Vous pensez à d'autres personnes dans le cercle familial ? Des cousins ?

— Non. Votre famille, Donna et les garçons, ça me paraît bien. Et peut-être Emily, sa copine de classe ?

— Oui, vous avez raison. On va l'inviter. Donna ne se lie pas facilement ; alors nous ne serons que sept, avec moi.

Cheryl sourit.

— Ça lui fera très plaisir. Ça m'étonnerait qu'on lui ait jamais organisé la moindre fête. Je ne pense même pas qu'elle ait eu de cadeaux pour son anniversaire ni pour Noël l'an dernier.

Ce qui, malheureusement, était vrai pour nombre d'enfants dont je m'étais occupée.

Le dimanche suivant, j'aidai Donna à préparer de jolies invitations colorées ; sur chacune d'elles, elle devait écrire le nom de l'invité, l'heure et le lieu, et signer. J'avais déjà réservé le bowling pour le 15 novembre, la veille de son anniversaire. L'établissement proposait un forfait incluant un

animateur, deux parties de bowling, un goûter et une pochette-surprise à remporter chez soi. Quelque temps plus tôt, en abordant pour la première fois avec Donna le sujet de son anniversaire, je lui avais demandé ce qu'elle avait fait l'année précédente. Pour toute réponse, elle avait haussé les épaules en disant qu'elle « ne savait pas » ; j'en avais conclu qu'elle n'avait rien fait, ou rien d'assez intéressant pour s'en souvenir. Tandis que nous nous affairions côte à côte et que je la regardais s'appliquer à glisser les invitations dans les enveloppes, je la relançai machinalement sur le sujet :

— Tu te débrouilles très bien, Donna ! Tu as déjà préparé des invitations d'anniversaire, les années passées ?

Elle secoua la tête.

— Non.

— On ne fête pas les anniversaires dans toutes les familles, commentai-je, mais chez nous, si. C'est bien de s'amuser un peu !

Elle ne dit rien, glissant méticuleusement l'invitation suivante, au nom de Warren, dans une enveloppe.

— Faire quelque chose de spécial, continuai-je, ça aide à se souvenir de ses anniversaires, je trouve. Après tout, c'est un jour important, non ?

— Je me souviens de mon dernier anniversaire, dit Donna d'un air stoïque. Très bien, même. J'ai dû faire de la lessive.

Je la regardai d'un coin de l'œil.

— Ah bon ?

— Maman avait dit que, comme c'était mon anniversaire, tout le monde pouvait mettre des habits propres. Papa n'était pas là, mais maman, Chelsea et les garçons sont tous allés se changer et m'ont rapporté leur linge sale. Après, maman a ramassé tous les vêtements et les chiffons qui traînaient dans la maison, et elle a pris des trucs dans son armoire, et elle a tout jeté dans la cuisine. J'ai passé la journée à tout laver dans l'évier, parce que chez nous, on n'avait pas de machine. Et puis après, il a fallu que j'essaie de tout sécher, parce que plus personne n'avait de vêtements propres, et on n'avait pas de fil à linge. Maman m'a frappée avec une serviette mouillée que j'arrivais pas à faire sécher, et puis elle a dit à Chelsea et aux garçons de me frapper.

Je la regardais, la gorge nouée. Donna avait dit tout cela de la manière la plus banale qui soit, comme si elle avait lu l'annuaire ; elle s'appliquait

maintenant à écrire son nom sur une invitation, prenant bien soin de ne pas faire d'erreur. Sous le coup de l'émotion, j'étais incapable de parler.

— Comment on écrit Adrian ? me demanda-t-elle en levant les yeux vers moi.

Je pris sur moi et lui épelai le prénom.

— Donna, dis-je en posant la main sur son bras et en essayant de sourire, je peux te promettre une chose : cette année, tu n'auras pas de lessive à faire le jour de ton anniversaire, ni d'ailleurs aucun autre jour tant que tu vivras sous ce toit.

Elle me sourit d'un air triste. Quand nous eûmes terminé les invitations, je lui demandai à nouveau si elle souhaitait convier quelqu'un d'autre de sa classe ou de l'école, mais elle me répondit que non. Puis elle me donna mon invitation et alla donner la leur à Adrian et Paula. Nous la remerciâmes avec un sourire. Le lendemain, à l'école, elle remettrait les leurs à Emily, Warren et Jason. J'ouvris mon enveloppe et lui annonçai que je serais ravie de venir à son anniversaire, ce qui la fit sourire.

Mais le soir même, au moment du coucher, Paula me dit d'une petite voix embarrassée :

— Maman, j'ai pas envie d'aller à l'anniversaire de Donna. Est-ce que je suis obligée ?

Je la regardai, surprise – cela ne lui ressemblait guère.

— Pourquoi ? demandai-je. Il n'y aura que nous, Warren, Jason et Emily.

— Pour rien. J'ai pas envie d'y aller, répondit-elle doucement.

Je m'assis sur le bord de son lit.

— Paula, il y a bien une raison pour laquelle tu n'as pas envie d'aller à quelque chose d'aussi important que l'anniversaire de Donna. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je l'aime pas, dit-elle.

Elle me regardait comme si elle s'attendait presque à ce que je la gronde. Ce n'était pas la Paula que je connaissais : il devait vraiment s'être passé quelque chose. Je changeai de position, m'apprêtant à une longue conversation. Paula ne se laissait pas facilement intimider mais quand une chose l'embêtait, elle mettait du temps à en parler.

— Pourquoi est-ce que tu dis que tu n'aimes pas Donna ? demandai-je gentiment. Je sais bien qu'elle ne joue pas avec toi, mais elle ne t'a plus jamais tapée, si ?

Paula secoua la tête.

— Non, elle m’a pas tapée.

— Alors pourquoi tu ne l’aimes pas ?

Il y eut un long silence.

— Dis-le-moi, Paula. J’ai besoin de connaître les problèmes pour essayer de les régler. C’est important pour nous tous. S’il se passe quelque chose, il faut que tu me le dises.

Nouveau silence.

— Adrian l’aime pas non plus, finit-elle par dire.

Sa réponse me déconcerta et m’ennuya aussi quelque peu, car elle ne me donnait pas plus d’informations sur l’origine du problème. À l’évidence, Adrian et Paula avaient eu une conversation dans laquelle ils n’avaient pas jugé bon de m’inclure.

— Et pourquoi est-ce qu’il ne l’aime pas ? demandai-je.

— Pour la même raison que moi.

— C’est-à-dire ?

— Elle nous aime pas.

Je soupirai intérieurement. C’était le chat qui se mordait la queue. Je commençais à me demander s’il ne s’agissait pas tout simplement d’une querelle de gamins, même si je n’avais noté aucun incident qui aurait pu les amener à se chamailler. À vrai dire, les interactions entre eux trois étaient si limitées qu’une dispute se révélait peu probable.

— Qu’est-ce qui te fait penser que Donna ne vous aime pas, Paula ? Je suis sûre du contraire !

— Non, elle nous aime pas, fit-elle, catégorique.

— Très bien, explique-moi pourquoi tu penses cela et j’essaierai de résoudre le problème. Je ne peux rien faire si tu ne m’en dis pas plus. Depuis quand avez-vous cette impression, tous les deux ? Et pourquoi est-ce que vous ne m’en avez pas parlé plus tôt ?

— T’es toujours occupée avec Donna, et tu l’aimes bien. On voulait pas t’embêter.

J’eus alors le terrible sentiment – et ce n’était pas la première fois depuis que j’exerçais ce métier – de m’y être mal prise et de ne pas avoir vu ce qui se passait sous mon propre toit.

— Écoute, chérie, je ne suis jamais trop occupée pour vous écouter, ton frère et toi. Je pensais que tu savais ça. J’apprécie Donna, bien sûr, et ça me

désolé de savoir tout ce qu'elle a vécu, mais ça ne veut pas dire que je vous aime moins pour autant. Je ne savais pas du tout que vous ressentiez cela, et vous auriez dû m'en parler plus tôt. On prend toujours le temps de discuter au moment de se coucher, non ? Maintenant, ma puce, est-ce que tu peux m'expliquer pourquoi tu penses que Donna ne t'aime pas, pour que je puisse arranger ça ? Je sais qu'elle t'a frappée, mais ça fait déjà longtemps et je pensais que tu lui avais pardonné. Est-ce qu'il s'est passé quelque chose récemment ? Est-ce qu'elle a dit ou fait quelque chose qui t'incite à penser qu'elle ne t'aime pas ?

Il y eut encore un long silence avant que Paula me réponde :

— Elle fait rien mais c'est sa manière de nous regarder. C'est comme si elle nous grondait avec les yeux.

Je réfléchis un instant.

— Tu peux m'expliquer un peu mieux, ou me montrer ?

Je ne voulais pas prendre d'emblée ce qu'elle me disait pour de la sensiblerie infantine car je savais très bien qu'il existe de nombreuses manières de soumettre les gens. Et une fois que les graines de la soumission (ou de la peur) ont été semées, un simple regard peut être aussi efficace que des mots. Beaucoup de parents utilisent cette technique au quotidien : un seul regard sévère, et l'enfant sait qu'il a dépassé les bornes et qu'il vaut mieux pour lui ne pas recommencer. J'avais beau avoir été vigilante, je me demandais maintenant si je n'avais pas loupé quelque chose. Donna cherchait-elle à contrôler Paula et Adrian par le regard ? Peut-être reproduisait-elle un comportement de sa mère (chez elle et possiblement encore lors des visites familiales) ?

— J'arrive pas à faire comme elle, dit Paula. C'est sa façon de regarder, comme ça...

Elle écarquilla les yeux et me fixa, l'air de me dire : « Je te préviens : je sais ce que tu fabriques et tu as intérêt à faire attention, sinon... »

— Adrian sait mieux le faire que moi, ajouta Paula. C'est pas gentil, ça me fait peur et j'ai pas envie d'aller à son anniversaire.

— D'accord, chérie, merci pour tes explications. Je vais en discuter avec Adrian et après je trouverai un moyen de résoudre ce problème. La seule chose que je regrette, c'est que vous ne m'en ayez pas parlé plus tôt. La prochaine fois que quelque chose t'embête, ne reste pas à ruminer, dis-le-moi.

Elle hocha la tête. Je m'allongeai à côté d'elle pour lui lire une histoire ; puis, lui assurant à nouveau que j'allais m'en occuper, je lui souhaitai une bonne nuit et sortis. Donna s'apprêtait à se coucher. Je l'entendais bouger dans sa chambre. Il lui fallait toujours un petit moment pour se préparer. J'allai voir Adrian, qui lisait dans son lit.

— C'est pas encore l'heure de dormir, dit-il.

— Non, chéri, je sais bien. Mais il faut que je te parle de quelque chose.

Une fois de plus, je m'assis au bord du lit. Adrian posa son livre et je lui répétai ce que m'avait dit sa sœur. À la fin, Adrian hochait la tête, tout excité.

— Oui, elle fait comme ça ! dit-il.

Et il ouvrit de grands yeux en me regardant d'un air vraiment menaçant et accusateur. Je ne savais pas dans quelle mesure il exagérait.

— Mais alors pourquoi tu ne m'en as pas parlé ? dis-je. Tu es plus grand que ta sœur, ça m'étonne que tu ne sois pas venu me trouver...

— T'es toujours tellement occupée avec Donna, dit-il, faisant écho aux mots de Paula. J'allais le faire, mais quand j'ai réfléchi à ce que je pouvais te dire – « J'aime pas la façon dont Donna me regarde » –, ça avait l'air débile. Alors je lui tire la langue quand elle le fait. Mais Paula, elle a peur.

Il baissa les yeux sur son livre. Depuis que j'étais assistante familiale, combien de fois m'étais-je répété que je devais faire attention à bien accorder autant de temps, chaque jour, à chacun des enfants ? J'avais cette préoccupation toujours présente à l'esprit. Mais comment ne pas reconnaître que je devais donner plus que leur part d'attention à certains enfants aux besoins plus importants, comme Donna, pour qu'ils se sentent bien dans notre famille – apparemment, au détriment d'Adrian et Paula.

— Désolée, dis-je.

Adrian releva le nez et haussa les épaules.

— C'est pas grave.

— Si, répliquai-je avec conviction. Je me rends compte que j'ai consacré énormément de temps à Donna. Je suis partie du principe que vous alliez bien mais je me suis trompée. Maintenant que je le sais, je vais pouvoir essayer de résoudre ça.

Adrian hocha la tête.

— J'aurai Donna à l'œil, poursuivis-je. Je l'aime beaucoup mais sa famille n'a vraiment pas été gentille avec elle et je pense qu'elle reproduit

les comportements dans lesquels elle a baigné. Elle ne connaît que ça ! C'est aussi notre rôle de lui montrer qu'il y a d'autres façons de faire. Mais je ne veux pas que ça vous affecte, ta sœur et toi. Ça me rend triste, Adrian. Je vous aime tellement, tous les deux !

— Je sais, dit-il doucement. Nous aussi, on t'aime.

— Alors est-ce que tu veux bien m'aider ? Et me dire s'il se passe quoi que ce soit, à l'avenir ?

Je ne pouvais pas laisser se déployer une intrigue secondaire dans cette histoire. Une famille d'accueil est une équipe dont tous les membres doivent jouer collectif. Sinon, ça ne fonctionne pas.

— D'accord, répondit-il.

— C'est bien. Merci, Adrian. Je te laisse lire ton livre. L'anniversaire de Donna a lieu dans une semaine : d'ici là, j'espère que Paula et toi vous sentirez à l'aise pour y participer et vous amuser. Il n'y aura que nous, ses frères et Emily.

Il hocha la tête et reprit son livre. Je l'embrassai sur le front.

— Il est huit heures et demie. Je remonterai dans une demi-heure te souhaiter bonne nuit.

Il se replongea dans *Un conte peut en cacher un autre*, de Roald Dahl, qu'il étudiait manifestement en classe.

Je n'abordai pas le sujet avec Donna ce soir-là car, en y réfléchissant, je ne trouvais rien de très pertinent à lui dire : « Donna, Paula et Adrian n'aiment pas la façon dont tu les regardes. Tu pourrais arrêter, s'il te plaît ? » Cela me paraissait aussi « débile » qu'à Adrian. Et puis je voulais voir par moi-même ce dont ils parlaient exactement avant de dire quoi que ce soit à Donna.

Je n'eus pas à attendre longtemps.

Le lendemain matin, au petit déjeuner, un cas d'école se produisit. Paula était assise en face de Donna et à côté d'Adrian. Apportant le pain grillé que je venais de préparer, je m'assis à ma place en bout de table. Un cornflake tomba de la cuillère de Paula qui regarda immédiatement Donna, comme si elle s'attendait à un blâme. Elle en fut bien récompensée : Donna ouvrit de grands yeux et fixa Paula avec un mélange de colère, de réprobation et de mise en garde.

— Ce n'est qu'un cornflake, lui dis-je, et tu n'as pas besoin de la gronder.

Donna me regarda, surprise par mon intervention.

— J’ai rien dit.

— Non, en effet ; tu n’en as pas eu besoin. Est-ce que ta mère te regarde comme ça ?

Encore plus stupéfaite que je l’aie remarqué, elle arrêta de manger ses céréales.

— Elle te regarde comme ça ? Parce que si c’est le cas, ce n’est pas bien.

Elle ne répondit pas. À mon avis, ce n’était pas tant la chute de ce pauvre cornflake qui avait dérangé Donna : elle reproduisait simplement des comportements acquis, saisissant la moindre occasion de réprimander et punir un membre de la famille, comme elle-même l’avait été chez sa mère.

Je continuai d’une voix calme mais ferme, tout en beurrant mes tartines :

— Les mots peuvent être violents, mais les regards peuvent l’être aussi. Il y a un proverbe qui dit qu’une image vaut mille mots. Et ton regard de tout à l’heure, Donna, dépeignait la colère et la punition qui allait suivre.

Je les regardai et poursuivis :

— Nous formons une famille, tous les quatre, et nous devons fonctionner comme une famille. Si quelqu’un a un problème, il vient me trouver et j’essaie de le résoudre. L’adulte ici, le parent, c’est moi. Et si l’un de mes enfants – Adrian, Paula ou toi, Donna – doit être corrigé, c’est à moi de m’en occuper. Je n’accepterai pas que quelqu’un d’autre donne des ordres, que ce soit par des mots ou à travers un regard. Et personne ne s’en prend à personne, ni au sein de cette famille ni à l’extérieur.

Tous les trois restaient muets ; je sentais que l’atmosphère devenait très lourde car il m’arrivait rarement d’employer ainsi des grands mots, qui s’adressaient à tous, qui plus est. En temps normal, je préfère gérer les incidents de manière individuelle mais, à l’évidence, il s’agissait là d’un problème familial qui réclamait une réponse forte, collective et immédiate.

— Maintenant, on va terminer notre petit déjeuner et se préparer pour aller à l’école, dis-je. Et je ne veux plus voir ce genre de regard ni de langues tirées, c’est bien compris ?

Adrian et Paula opinèrent du chef, très sombres. Donna ne bougeait pas. Je repris ma tartine et continuai de manger. Adrian termina le premier et sortit de table pour aller se laver les dents. Je m’adressai aux filles en les regardant l’une et l’autre :

— Tu sais, Donna, fis-je d’une voix plus douce, Paula pourrait être comme une petite sœur pour toi. Elle adorerait jouer avec toi.

Paula lui lança un regard plein d’espoir. Nous attendions une réponse mais, encore blessée par mon sermon, elle n’était pas prête à s’ouvrir. Au bout d’un moment, elle haussa les épaules, reprit sa cuillère et continua de manger. Quand Paula eut terminé, elle monta dans la salle de bains. Je regardai à nouveau Donna.

— Ce regard que tu as lancé à Paula et à Adrian, c’est celui que te lance ta mère pendant les visites familiales ? Je sais qu’elle ne peut pas te dire des choses horribles parce qu’Edna l’en empêche, mais un regard, c’est plus discret et ça peut faire tout aussi mal. Surtout si ça te rappelle des choses qui t’ont fait du mal par le passé...

Donna hocha timidement la tête.

— Elle le fait tout le temps.

— Bon, je préviendrai Edna. Tu aurais dû m’en parler. Ta mère n’a pas à se comporter comme ça et tu ne dois plus le faire ici, d’accord ? Allez, va te laver les dents quand Paula aura terminé. Aujourd’hui, on donnera tes invitations à Emily, Warren et Jason, ajoutai-je d’une voix enjouée.

Donna quitta la table sans rien dire, boudeuse. Mais maintenant que j’avais parlé de manière ferme et directe, le problème était résolu. Il faudrait que je reste vigilante, bien sûr : les vieilles habitudes ont la vie dure et Donna avait passé sa vie à s’imprégner de ce comportement ; il n’allait pas disparaître du jour au lendemain.

Après avoir emmené les enfants à l’école, je téléphonai à Edna pour lui expliquer ce qui s’était passé. Elle prit le problème aussi au sérieux que moi, consciente que la peur et le contrôle revêtent de multiples formes. Elle me dit qu’elle observerait bien Rita et me demanda de la prévenir immédiatement si Donna se plaignait à nouveau de ses regards. J’en profitai pour informer Edna que Donna inviterait ce jour-là ses frères et Emily à son anniversaire mais que, sur les conseils de la tutrice, Chelsea ne serait pas conviée. Cela lui convenait.

— Comme c’est son anniversaire lundi, j’organiserai un goûter pour la visite familiale et je rappellerai à Rita et Chelsea d’acheter un cadeau. Ou plutôt j’achèterai le cadeau moi-même, parce que Rita va me dire qu’elle

n'a pas d'argent. Et si je lui donne de l'argent, elle va le dépenser en alcool ! Vous avez des idées de ce qui lui ferait plaisir ?

— Donna est plutôt manuelle, dis-je. Pourquoi pas un kit de loisirs créatifs ? Pour fabriquer des bijoux ou tresser un panier ? Nous, on lui a acheté un vélo. Ce sera le premier de sa vie.

— C'est très généreux de votre part, Cathy. Est-ce que l'allocation était suffisante ?

Elle faisait allusion à l'enveloppe allouée par les services sociaux pour acheter un cadeau et organiser une fête d'anniversaire. Elle n'était pas suffisante, mais si les familles d'accueil s'en tenaient à cette allocation, les enfants auraient de bien piètres anniversaires.

— Pas de problème, répondis-je, ça en couvre une bonne part !

Lorsque je retournai à l'école chercher Donna, l'atmosphère pesante de la matinée n'était plus qu'un mauvais souvenir. Donna avait distribué ses invitations et Emily avait tout de suite dit oui.

Le lendemain, je m'arrangeai pour voir Mandy et lui confirmer ce qui était prévu le dimanche. Celle-ci était ravie que sa fille aille à la fête car, comme Donna, Emily avait du mal à se faire des amis. Je précisai à Mandy qui seraient les autres participants. Nous convînmes qu'elle déposerait Emily à 14 h 30 au bowling et viendrait la rechercher à 17 heures. Elle me demanda ce qui ferait plaisir à Donna. Je lui promis d'y réfléchir mais lui dis qu'Emily aurait sûrement de bonnes idées ; étant sa meilleure amie, elle devait savoir ce qui plairait à Donna.

La semaine se déroula de manière habituelle et le vendredi arriva très vite. Il ne restait plus que deux jours avant la fête de Donna. Toutefois, le vendredi matin, ce n'était pas sa première préoccupation puisqu'un contrôle était prévu sur la table de multiplication de 3. Nous avions travaillé toute la semaine, comme pour la table de 2. Adrian, Paula et moi lui souhaitâmes bonne chance. Il n'y avait eu que deux autres « regards » lancés à Paula, auxquels j'avais réagi par un « non ! » ferme. Adrian et Paula semblaient plus détendus, maintenant qu'ils savaient que je maîtrisais la situation. Donna avait accepté mon « non » et n'avait pas boudé longtemps, trop excitée par la perspective de son anniversaire.

Ce n'est qu'en rentrant de l'école, le vendredi matin, que je réalisai que Mary et Ray ne m'avaient pas confirmé la participation des garçons, sur laquelle je comptais toutefois. Il m'arrivait de croiser Mary et Ray à l'école, mais pas si souvent. Je décidai qu'il vaudrait mieux que je les appelle à l'heure du déjeuner pour m'assurer que Warren et Jason leur avaient bien montré l'invitation. Lorsque Mary décrocha, je sus tout de suite que quelque chose n'allait pas.

L'ANNIVERSAIRE

— Cathy, commença Mary d'une voix hésitante, comme si elle réfléchissait à ce qu'elle allait dire. Je comptais justement vous appeler. Mais j'attendais encore un peu, dans l'espoir que les garçons changent d'avis.

Elle marqua une pause mais je ne répondis rien, attendant la suite.

— Je suis désolée, Cathy, mais Warren et Jason ne veulent pas aller à l'anniversaire de Donna. J'ai essayé de les convaincre toute la semaine, mais rien à faire...

Elle s'était tue. Je sentais bien qu'elle était aussi gênée et déçue que moi.

— Mais pour quelle raison ? demandai-je. Il n'y aura qu'eux, Emily et nous. Ils n'ont rien à craindre. Vous pouvez rester avec eux, si ça les rassure.

— Non, ce n'est pas ça, dit-elle avant de marquer une nouvelle pause.

Qu'est-ce que cela pouvait bien être, alors ? Il s'agissait tout de même de l'anniversaire de leur sœur !

— Écoutez, Cathy, je ne sais pas si les garçons sont sous la coupe de leur mère ou si c'est leur ancienne attitude envers Donna qui s'exprime encore ici, mais tous les deux nous ont dit qu'ils ne voulaient pas y aller. Et ils ont souligné à juste titre qu'on ne pouvait pas les y obliger. J'en ai parlé à Edna, hier. Elle m'a demandé d'essayer d'en savoir plus et de tenter de les faire changer d'avis. Mais je n'y arrive pas. Edna devait vous appeler aujourd'hui.

Mary se tut et il y eut un silence gêné.

— Donna va être très déçue, dis-je enfin. Ça fait une semaine qu'elle ne parle que de ça. S'il n'y a que nous et Emily, ce ne sera pas vraiment une

fête...

— Je sais, dit Mary d'un air triste. C'est ce que j'ai dit aux garçons, mais ça ne leur fait ni chaud ni froid.

— Et ils n'ont pas dit pourquoi ils ne voulaient pas venir ?

— Pas vraiment, non. Warren a dit que sa mère « n'aimerait pas », c'est pourquoi je pense que ça vient de Rita. Les garçons ont fêté l'anniversaire d'un ami, dimanche dernier, sans le moindre problème ; ils ne sont pas timides. Je suis sûre que Rita leur a interdit d'y aller.

— C'est horrible, commentai-je, effarée. Si c'est le cas, Rita continue de harceler Donna même à distance ! Ça n'a pu se passer que pendant une visite familiale. D'une manière ou d'une autre, Rita s'est débrouillée pour leur faire passer ce message...

— Oui, c'est aussi ce que pense Edna, même si elle ne voit vraiment pas comment. Je n'ai pas trop insisté car je sais qu'elle le vit mal. Edna ne laisse jamais les garçons seuls, mais évidemment, il suffit qu'elle ait tourné le dos une seconde pour que Rita ait murmuré quelque chose à l'oreille de Warren. Et comme Jason fait ce que dit son grand frère...

Entre cela et les regards qu'elle lançait en douce à Donna, Rita se jouait bien d'Edna.

— Très bien, dis-je d'un air désabusé, il va falloir trouver une manière de l'annoncer à Donna. Dieu sait ce que je pourrais lui dire...

— Pourquoi ne pas dire que les garçons sont malades ? suggéra Mary. Je n'aime pas les mensonges, mais en l'occurrence je ne vois pas mieux.

— Je ne sais pas. Je vais demander à Edna ce qu'elle en pense. Si les garçons changent d'avis, vous m'appellez ?

— Bien sûr, mais ça m'étonnerait. Ils sont catégoriques. Je suis vraiment désolée, Cathy. Je sais ce que vous devez ressentir. J'ai acheté un joli cadeau de la part des garçons, et un autre de notre part, à Ray et moi. Les garçons les offriront à Donna lundi soir.

— Merci, dis-je, toujours aussi déçue. N'hésitez pas à m'appeler s'ils changent d'avis, même au dernier moment.

— Promis, Cathy, mais honnêtement, je serais surprise qu'ils s'opposent à leur mère.

— Je sais, dis-je.

Après avoir raccroché, j'avais le cœur lourd. Mes projets pour Donna s'effondraient. Quel genre de mère pouvait bien infliger cela à sa fille ?

Cela relevait d'un esprit de vengeance sans précédent. Non seulement Rita avait fait de la vie de Donna un enfer pendant toutes ces années, mais elle trouvait le moyen de continuer maintenant qu'elle ne vivait plus avec elle. En interdisant aux garçons d'aller à son anniversaire, non seulement Rita continuait de manipuler et de rejeter Donna, mais elle cultivait le rejet de ses frères. C'était inconcevable. Rita savait forcément à quel point Donna tenait à cette fête, d'autant que c'était la première de sa vie, et voilà qu'elle la sabotait ! Ce ne serait pourtant pas un événement d'une ampleur considérable, puisque Donna n'avait qu'une seule amie ; mais même cela, Rita ne pouvait pas le lui accorder. Je maudissais en silence cette femme qui ne méritait pas le titre de mère, si ce n'est pour avoir donné naissance à sa fille. J'espérais vraiment qu'un jour elle aurait ce qu'elle méritait.

Je faisais les cent pas devant le téléphone, cherchant frénétiquement un moyen de sauver l'anniversaire de Donna. Elle ne voulait inviter personne d'autre dans sa classe et il était sans doute trop tard, de toute façon, pour lancer de nouvelles invitations. J'envisageai de téléphoner à quelques collègues pour qu'elles viennent avec les enfants placés chez elles, mais cela n'avait pas beaucoup de sens : une fête avec des inconnus ne risquait pas de consoler Donna de l'absence de ses frères. Non, nous allions simplement devoir faire de notre mieux pour qu'elle en profite, malgré tout.

Au moment où je m'éloignais du téléphone, celui-ci sonna à nouveau. Je crus un instant que Mary me rappelait pour m'annoncer une bonne nouvelle.

— Allô ? dis-je, reprenant espoir.

Mais ce début d'excitation retomba bien vite. C'était John, mon ex-mari.

— Bonjour, Cathy, dit-il, toujours un peu dans ses petits souliers depuis qu'il nous avait quittés pour une femme deux fois plus jeune que lui, trois ans plus tôt. Tu vas bien ?

— Très bien, répondis-je comme d'habitude.

— Je devais voir les enfants dimanche prochain mais j'ai un empêchement. Est-ce que je pourrais avancer ma visite à ce dimanche-ci ?

Il ne manquait plus que ça !

— Désolée, mais Adrian et Paula ont un anniversaire, ce dimanche. Ils sont libres samedi, en revanche.

— Pas possible. Je dois aller au cinéma en fin de journée, ce sera trop juste.

C'est toi qui vois, pensai-je.

— Ils sont obligés d'aller à cet anniversaire ? insista-t-il.

— J'en ai bien peur. C'est quelqu'un de proche.

Il n'avait pas à connaître les détails. Il savait que j'accueillais toujours des enfants mais cela ne le regardait plus, sauf si Adrian ou Paula étaient directement concernés.

— D'accord, dit-il. Alors je vais devoir décaler ma venue. Je pars en vacances deux semaines, je les verrai le mois prochain.

— Très bien, je vais le noter dans l'agenda. Je leur dirai que tu as téléphoné.

— Merci.

J'étais peut-être un peu abrupte, mais pas grossière. En raccrochant, je me demandai quel autre oiseau de mauvais augure allait croiser mon chemin ce vendredi. Si cela avait été un vendredi 13, je crois que j'aurais pu devenir superstitieuse ! Comme si cela ne suffisait pas de devoir annoncer à Donna que ses frères ne viendraient pas à son anniversaire, je devais maintenant annoncer à Adrian et Paula que leur père reportait sa visite d'un mois ! Ils avaient hâte de le voir, et même si je le trouvais irresponsable d'avoir abandonné sa famille, je n'en laissais rien paraître devant les enfants, pour ne pas polluer leur relation. Ils ne se voyaient qu'un jour par mois (à sa décision à lui). La dernière fois qu'il avait décalé sa venue, Adrian s'était senti rejeté : « Il est pas obligé de venir, s'il a pas envie », avait-il grommelé. Il m'avait fallu du temps pour le convaincre que son père aurait vraiment aimé le voir mais qu'il n'avait pas eu le choix.

Edna me téléphona cinq minutes avant que je parte chercher les enfants à l'école.

— Désolée, dit-elle, je n'ai pas vu l'heure passer.

Elle s'excusa aussi pour le refus des garçons de venir à l'anniversaire de Donna : elle avait l'impression que c'était sa faute si Warren et Jason avaient été « manipulés », comme elle le disait.

— Cathy, je vais essayer de faire en sorte que l'on soit deux pour superviser les visites familiales, à l'avenir. Quand Rita et Chelsea sont ensemble, il faut avoir les yeux partout ! Elles sont perverses, toutes les deux, et je sais qu'elles peuvent être méchantes avec Donna, mais là, tout de même, on touche le fond. Le problème, c'est que je ne suis pas sûre de

trouver un collègue qui voudra bien rester jusqu'à 18 h 30 trois fois par semaine.

Je comprenais tout à fait. Peu de ses collègues accepteraient sans doute de terminer plus tard, surtout le vendredi. De mon point de vue, l'implication d'Edna était hors norme et prouvait à quel point elle aimait son travail.

— Qu'allez-vous dire à Donna ? me demanda-t-elle.

— Je ne sais pas encore. Je crois que je lui dois la vérité. Si je lui mens et qu'elle le découvre, elle n'aura plus confiance en moi. Mais je ne sais pas exactement comment lui présenter la chose. Il faut que j'y réfléchisse. Désolée, Edna, mais je vais devoir vous laisser, sinon je serai en retard à l'école !

— Oui, bien sûr. Désolée, Cathy, conclut-elle comme elle avait commencé.

Adrian et Paula restèrent dans la voiture, sur le parking du personnel, tandis que j'allais chercher Donna. Une pluie froide tombait, annonçant les premiers frimas de l'hiver. J'étais tellement préoccupée par les mauvaises nouvelles du jour que j'avais complètement oublié le contrôle sur la table de 3 : je me demandais pourquoi Donna sautillait vers moi, suivie par Beth Adams.

— Je me suis souvenue de tout ! s'exclama Donna. Et j'ai eu tout bon !

— C'est vrai ! confirma Beth Adams.

Il me fallut un moment pour comprendre de quoi elles parlaient.

— Excellent ! dis-je, c'est fantastique ! Bravo, ma chérie.

— J'ai encore eu deux bons points, dit Donna, rayonnante.

— Elle les mérite, souligna Beth Adams. La table de 3 n'est pas la plus facile, et seule la moitié des élèves, dont Donna, ont réussi le contrôle !

Je la félicitai à nouveau et remerciai l'enseignante. Enfin une bonne nouvelle ! Cela prouvait en outre qu'avec du temps et beaucoup de travail, Donna pouvait apprendre aussi bien que les autres. Beth Adams allait devoir réévaluer à la hausse ce qu'elle pouvait attendre de son élève car si l'on en jugeait aux deux derniers contrôles, Donna avait du répondant !

Ce soir-là, pendant que Donna prenait son bain, je dis à Adrian et Paula que je devais leur parler. Sans en faire une affaire d'État, espérant ainsi minimiser leur déception, je leur dis que leur père devait malheureusement

reporter sa visite prévue pour la semaine suivante. Paula ne dit rien, ce qui ne me surprit pas car, pour être honnête, elle était moins attachée à son père qu'Adrian ; elle n'avait que trois ans quand John nous avait quittés et ne se souvenait pas du temps où nous vivions ensemble. Adrian, lui, se rappelait une autre vie de famille, où son père était présent. À sept ans, et peut-être aussi parce que c'était un garçon, il avait davantage souffert de son départ soudain. De manière prévisible, il fit ce commentaire :

— Et qu'est-ce qui est plus important que de nous voir ?

Je me retrouvai donc à devoir défendre mon ex pour préserver chez Adrian une bonne image de son père, ce qui avait toujours le don de m'agacer.

— Il ne m'a pas vraiment expliqué, dis-je. Mais il m'a demandé de vous dire qu'il était sincèrement désolé. Et que vous lui manquez, et qu'il vous aime très fort.

Ce qui amortit un peu le choc, comme la dernière fois que leur père avait décalé sa venue. Je passai vite à un autre sujet :

— J'ai malheureusement une autre mauvaise nouvelle, dis-je. Et là, je vais avoir besoin de votre aide. À tous les deux.

Ils me lancèrent un regard interrogateur.

— Il ne s'agit pas de votre père, m'empressai-je de les rassurer. Mais j'ai appris cet après-midi que les frères de Donna ne viendront pas à son anniversaire.

— Pourquoi ? demandèrent-ils en chœur.

— Une histoire avec leur mère..., éludai-je.

— Quoi ? fit Adrian. On les surveillera, si c'est ça qui l'inquiète !

Si seulement, me dis-je.

— Non, je crains que ce ne soit plutôt en lien avec leurs problèmes familiaux. La mère de Donna ne veut pas qu'elle s'amuse.

— Mais c'est horrible ! s'indigna Paula.

— Ce sera pas vraiment une fête, si personne ne vient, dit Adrian. À mon anniversaire, on était douze !

— Je sais, chéri. Et c'est justement pour ça que je vais avoir besoin de votre aide. Pour l'instant, je ne veux rien dire à Donna : j'espère encore que ses frères vont changer d'avis. Mais si ce n'est pas le cas, ce sera à nous et à Emily de faire en sorte que Donna passe une excellente journée. Je suis sûre qu'on peut y arriver.

Paula hocha la tête.

— Je pourrais demander à mes amis de venir ? suggéra Adrian.

Je souris.

— C'est gentil de ta part, et j'y ai déjà pensé, mais je crois que ce ne sera pas pareil pour Donna. Elle ne les connaît pas vraiment...

— Mais pourquoi est-ce que sa mère veut pas qu'elle s'amuse ? demanda Paula.

Son cœur pur et innocent ne pouvait concevoir une telle méchanceté de la part d'une mère.

— La mère de Donna n'était vraiment pas gentille, c'est d'ailleurs pour cela qu'elle ne vit plus avec elle, expliquai-je. Je crois qu'elle essaie de lui faire encore du mal à distance ; elle veut que Donna se sente rejetée.

— Moi j'aime bien Donna, dit Paula d'un air triste qui me serra le cœur. On va bien s'amuser. C'est pas grave qu'il y ait pas beaucoup de monde. L'important, c'est qu'il y ait les gens qu'on aime.

— Exactement, dis-je en lui souriant. Je n'aurais pas su mieux le dire !

Pendant le week-end, quand nous n'étions pas en train d'apprendre la table de 4, Adrian et Paula se montrèrent particulièrement attentionnés envers Donna, allant lui parler et lui proposant de jouer avec eux. Ils avaient conscience du sentiment de rejet qui serait le sien si ses frères ne changeaient pas d'avis. C'était dans ce genre de moments que j'étais la plus fière d'Adrian et Paula : j'étais toujours fière d'eux, mais la sensibilité et l'intérêt qu'ils manifestaient pour Donna soulignaient leur capacité à ressentir et comprendre sa détresse. Toutefois, en allant ainsi vers Donna, ils s'ouvraient aussi à elle et je dus rappeler à Donna, à plusieurs reprises, de ne pas jouer au petit chef avec eux. Ce n'était pas sa faute ; elle ne faisait que reproduire l'exemple qui lui avait été donné pendant dix ans. Adrian et Paula, désormais conscients de ce qu'elle avait subi, n'en étaient que plus indulgents à la veille de son anniversaire.

Le dimanche midi, n'ayant aucune nouvelle de Mary et Ray, je dus me résoudre à admettre que Warren et Jason ne viendraient pas et je me préparai à l'annoncer à Donna.

Elle était dans sa chambre, triant des vêtements dans son armoire, essayant déjà de se décider pour une tenue alors que nous avions largement

le temps – nous n’avions prévu de partir que deux heures plus tard. La porte de sa chambre était ouverte ; je toquai, comme à mon habitude, avant d’entrer. Donna se retourna, un pantalon dans une main et un T-shirt rose dans l’autre.

— Je crois que je vais mettre ça, dit-elle en tendant les bras. Au début, je voulais mettre une jupe. Mais on risque de voir ma culotte quand je me pencherai pour lancer la boule ! dit-elle en pouffant.

— C’est un bon choix, je trouve, et en plus tu ne les as encore jamais mis. C’est bien de porter des vêtements neufs pour aller à une fête !

J’attendis un peu. Donna regardait ses vêtements, pas encore tout à fait décidée, à l’évidence. *Mieux vaut que je me lance tout de suite*, me dis-je.

— Donna, Warren et Jason ne vont malheureusement pas venir cet après-midi, alors tu fêteras ton anniversaire avec eux demain, pendant la visite familiale.

Elle regarda à nouveau dans l’armoire.

— Non, je vais mettre ça. J’arrête de changer d’avis, dit-elle.

— Oui, c’est très bien, ça, confirmai-je avant de marquer une pause. Donna, tu as entendu ce que je t’ai dit, chérie ? Les garçons ne viendront pas.

— J’ai entendu. Maman a dû leur dire de pas venir.

Sa réponse me prit de court tout en me soulageant, car elle m’évitait la pénible épreuve de devoir lui donner une explication. Toutefois, je n’allais pas enfoncer le clou :

— C’est possible, dis-je. Mary ne sait pas très bien.

Je marquai une nouvelle pause, attendant une réaction de sa part.

— Tant pis pour eux, dit-elle au bout d’un moment. C’est eux qui loupent quelque chose, pas moi.

Et là-dessus, elle posa sur son lit les vêtements qu’elle avait choisis et referma l’armoire.

— Tu pourras m’aider à me coiffer quand je me serai changée ? Je veux que mes cheveux soient beaux pour la fête.

— Bien sûr, chérie. Appelle-moi quand tu seras prête. On essaiera ces extensions que j’ai achetées, d’accord ?

Elle hocha la tête, l’air soudain radieux.

— Viens me faire un câlin, dis-je. Tu es tellement adorable.

Elle vint vers moi et je la serrai dans mes bras. Pour la première fois, je sentis ses bras se refermer autour de ma taille. Au bout d'un moment, elle se dégagea.

— Je vais me changer, dit-elle. Vivement qu'on y aille ! Ce sera le meilleur anniversaire de ma vie ! Merci d'avoir organisé une fête, Cathy, j'ai tellement hâte !

Je lui souris et sentis mes yeux s'embuer.

— Je t'en prie, chérie.

Alors que j'avais passé le week-end à m'angoisser sur cette défection, sachant ce qu'Adrian ou Paula auraient ressenti à la place de Donna s'ils n'avaient eu qu'un seul ami à leur anniversaire, elle, n'ayant jamais rien fêté et n'ayant donc pas d'aussi hautes espérances, avait tout simplement accepté la non-venue de ses frères avec son stoïcisme habituel.

Je laissai Donna se changer et descendis au rez-de-chaussée.

— Tout va bien, dis-je à Adrian et Paula qui attendaient dans le salon, l'air inquiet.

— Super ! fit Adrian.

— Je vous avais dit, commenta Paula : l'important, c'est pas le nombre de personnes, mais les gens qui sont là.

Je hochai la tête et les pris tous les deux dans mes bras, le cœur plus léger que jamais depuis quarante-huit heures. Et, convenant de l'intelligence dont les trois enfants avaient fait preuve, je me dis que les adultes pourraient sans doute beaucoup apprendre d'eux.

À 13 h 45, tout le monde était changé et prêt à partir. J'avais fait des tresses à Donna ; elle avait hérité des cheveux noirs et un peu frisés de son père et cette nouvelle coiffure lui allait très bien. Je fis poser les enfants en demi-cercle dans le couloir pour les prendre en photo avant de partir, puis à l'intérieur de la voiture. Je voulais conserver un souvenir de l'anniversaire de Donna ; je mettrais ces photos dans mon album et lui en donnerais un tirage. Je ne savais pas si Donna serait chez nous pour ses douze ans ; cela dépendrait de la décision du juge.

Je pris également une photo sur le chemin du bowling et deux autres à l'intérieur. Adrian commençait à en avoir assez de poser entre les filles. Il n'était que 14 h 15 mais nous n'étions pas les seuls en avance : alors que je

rangeais l'appareil photo dans mon sac, nous vîmes arriver Emily accompagnée de sa mère.

— Bon anniversaire ! lança Mandy en se dirigeant vers nous.

Donna sourit d'un air timide.

— Vous êtes tous magnifiques !

Mandy avait rencontré Adrian et Paula dans la cour de l'école à quelques occasions, lorsqu'ils m'accompagnaient. Emily offrit à Donna un cadeau en forme de boîte, joliment emballé et orné d'un ruban.

— Bon anniversaire, lui dit-elle en l'embrassant.

— Merci, répondit Donna.

Elle prit le cadeau et le serra contre elle comme si c'était le premier de sa vie, ce qui n'était pas impossible. Nous lui offririons les nôtres le lendemain matin, puisque c'était le jour de son anniversaire.

Emily et Donna se mirent à discuter et à rire, tout excitées, en pointant du doigt les pistes de bowling. C'était formidable de la voir aussi détendue et heureuse, en compagnie de son amie.

— Il n'y aura que nous, dis-je discrètement à Mandy. Les frères de Donna ne peuvent pas venir.

— Oh mince ! réagit-elle. C'est dommage mais je suis sûre qu'elle s'amusera bien malgré tout. Emily n'a pas arrêté de me parler de cette petite fête depuis deux jours. Elle était prête à partir à midi et demi !

Je ris.

— Donna aussi !

Nos regards se tournèrent vers les filles, qui gloussaient et se chuchotaient des choses à l'oreille.

— Il faudra qu'Emily vienne à la maison, si elle se sent prête, dis-je, renouvelant l'invitation de la rentrée.

— Oui, je suis sûre qu'elle voudra bien, maintenant. Et Donna viendra aussi chez nous. On organisera quelque chose la semaine prochaine.

Mandy me confirma qu'elle viendrait rechercher Emily à 17 h 30 et me salua.

— Amusez-vous bien ! lança-t-elle aux enfants en partant.

Emily lui fit un petit signe de la main.

Laissant les enfants entre eux, je me dirigeai vers l'accueil, à quelques mètres de là, pour me présenter.

— J’ai réservé pour un groupe de sept, mais finalement nous ne serons que cinq, dont quatre enfants. Les deux autres ne peuvent pas venir, malheureusement.

— Aucun souci, répondit la fille de l’accueil. Je vais vous présenter l’animatrice qui s’occupera de vous. Lisa !

Elle hélait une jeune fille qui nettoyait des chaussures de bowling à l’autre bout de l’accueil.

— Lisa, voici Cathy Glass. C’est la petite fête pour les onze ans de Donna.

Lisa me fit un grand sourire. Elle devait avoir dix-huit ans et semblait tout à fait sympathique.

— Est-ce que tout le monde est arrivé ? demanda-t-elle en regardant l’horloge. Parce que, si c’est le cas, on peut y aller.

— Oui, malheureusement deux enfants ne peuvent pas venir, confirmai-je.

— Donc il y a quatre enfants et vous-même ?

— C’est bien ça.

— Parfait, on va bien s’amuser. On va commencer par un bowling, et puis il y aura des jeux, puis le goûter, et puis une deuxième partie de bowling. Qu’est-ce que vous en dites ?

— Ça me paraît très bien !

— Alors dites aux enfants de venir par ici, s’il vous plaît, je vais leur donner des chaussures.

Je leur fis signe de nous rejoindre et ils coururent vers moi. À partir de là, Lisa prit les choses en main et je me laissai guider. Elle nous demanda nos pointures et nous tendit des chaussures de bowling, rangeant les nôtres dans des casiers à l’accueil. Puis elle nous donna à chacun un grand badge décoré de ballons multicolores, au milieu duquel était inscrit notre prénom en lettres rouges. Alors que Lisa nous menait vers la piste numéro vingt, réservée pour notre petite fête, mes dernières craintes s’évanouirent : des grappes d’énormes ballons multicolores pendaient du plafond sur toute la longueur de la piste, couronnée d’une immense bannière « Bon anniversaire ».

— Regardez ! s’exclama Donna. C’est pour moi !

— Oui, rien que pour toi ! renchérit Lisa.

Une fois arrivés devant la piste, Lisa nous donna les conseils d’usage pour ne pas nous faire mal

– c’est-à-dire pour ne pas nous laisser tomber la boule sur les pieds, trébucher dessus ou nous coincer les doigts dans les trous.

— J’espère que t’écoutes bien ! me lança Adrian en riant.

Puis nous commençâmes la partie, laissant naturellement Donna s’élancer la première. Nombre d’acclamations et de sautilllements accompagnèrent la progression de sa boule, qui fit une embardée avant de rejoindre la cible, touchant trois quilles au premier lancer et deux autres au second. Emily joua ensuite, puis Adrian et Paula, et je conclus le tour. Par un coup de chance extraordinaire – car je suis la plus mauvaise joueuse de bowling au monde –, j’abattis neuf quilles au premier lancer et la dixième au second (sans doute les rails relevés m’ont-ils beaucoup aidée !). Tout le monde applaudit en poussant des hourras.

— C’est truqué ! cria ce coquin d’Adrian.

Lisa ne jouait pas mais commentait le déroulement de la partie avec beaucoup d’entrain et prêtait main-forte à Paula, qui avait du mal à manipuler même la plus légère des boules. Plus les scores montaient, plus la partie nous excitait jusqu’à ce qu’il n’y ait plus que quelques points entre les deux premiers, Donna et Adrian. Je vis que la famille qui jouait sur la piste voisine nous lançait des regards amusés ; Donna le remarqua aussi et répondit par un grand sourire. Pour la première fois de sa vie, peut-être, elle était le centre de l’attention d’une manière positive, et elle en appréciait chaque minute. Alors qu’Adrian était le plus doué de nous tous (ayant beaucoup de pratique à son actif), son habileté disparut soudainement au cours du dernier tour, ce qui permit à Donna de remporter la partie.

— C’était gentil de ta part, dis-je tout bas à Adrian qui haussa les épaules, gêné comme peuvent l’être les garçons.

À la vérité, je crois que cela n’avait aucune importance que Donna gagne ou perde cette partie, car elle vivait un moment tellement inédit et formidable pour elle que c’était en soi une victoire.

Quand tout le monde eut félicité Donna, Lisa nous emmena dans une salle pour boire quelques rafraîchissements. L’endroit était gaiement décoré, avec une fresque tout autour de la pièce représentant des clowns, et là aussi des bouquets de ballons multicolores et une banderole « Bon anniversaire ». Nous jouâmes aux chaises musicales puis à divers jeux de devinettes

destinées à calmer les enfants avant le goûter. Celui-ci proposait un choix de pizzas, nuggets ou burgers agrémentés de frites ; puis de la crème glacée avec de la confiture, et un gâteau d'anniversaire orné de onze bougies. J'avais moi-même acheté un gâteau pour le lendemain.

Nous fîmes ensuite une deuxième partie de bowling que Donna remporta également ; puis Mandy arriva pour rechercher Emily et Lisa offrit une pochette-surprise à chacun des enfants. Je la remerciai pour tout et lui donnai un pourboire de cinq livres. Elle ne voulut pas l'accepter mais j'insistai.

— Grâce à vous, Donna a eu un formidable anniversaire. Je vous en suis très reconnaissante. Merci.

Nous récupérâmes nos chaussures et finîmes par partir après avoir encore félicité Lisa pour ce bon moment. À l'extérieur, je rappelai à Donna de remercier Emily et Mandy pour leur cadeau, qu'elle tenait toujours serré contre elle. Elle ne s'en était séparée que pour jouer au bowling et prendre le goûter. Elle ne l'avait pas encore déballé, préférant attendre le jour de son anniversaire. Je joignis mes remerciements aux siens et nous dîmes au revoir à Emily et Mandy sur le parking.

Le trajet du retour fut bien silencieux ; un petit coup de blues nous avait sans doute envahis, comme après tous les bons moments. Donna tenait le cadeau d'Emily sur ses genoux et, quand je jetai un œil dans le rétroviseur, je vis Paula poser la tête sur son épaule et fermer les yeux.

Ce soir-là, je demandai à tout le monde de se coucher bien à l'heure car je les réveillerais tôt le lendemain, pour que Donna ait le temps de déballer ses cadeaux avant d'aller à l'école. Une fois au lit, les trois enfants sombrèrent en quelques minutes, épuisés par l'excitation de la journée. Paula s'endormit en suçant son pouce, Adrian avec son livre ouvert et Donna une main sous l'oreiller, serrant le cadeau d'Emily.

PAS DE LINGE SALE À LAVER !

J'avais été touchée par la joie simple et entière de Donna lors de sa petite fête d'anniversaire, et je le fus à nouveau le lendemain matin, lorsqu'elle ouvrit ses cadeaux. Avant d'aller me coucher, j'avais pris soin de déposer les paquets dans sa chambre, au pied de son lit, pour qu'elle les voie dès son réveil. Il y avait le vélo, que j'avais emballé dans des mètres et des mètres de papier cadeau, un casque de la part d'Adrian et Paula, un cadeau de mes parents et un autre de mon frère et son épouse : et bien sûr, le cadeau d'Emily, toujours enfoui sous l'oreiller de Donna.

Dès que je l'entendis bouger, je me rendis dans sa chambre.

— Bon anniversaire ! lui dis-je en l'embrassant sur le front.

Je réveillai Adrian et Paula pour qu'ils puissent assister à l'ouverture des cadeaux, conformément à la tradition familiale. C'était un moment inédit pour Donna ; plus je l'observais, plus j'étais convaincue qu'elle n'avait jamais déballé un cadeau de sa vie.

Elle regardait avec insistance le vélo généreusement emballé.

— Mais qu'est-ce que c'est ?

Elle n'osait en croire ses yeux, bien que la forme du paquet ne laissât aucun doute.

— Tu n'as qu'à l'ouvrir pour le savoir ! dis-je, l'encourageant à le faire.

Donna semblait vouloir savourer d'être ainsi entourée de tous ces cadeaux recouverts de papiers brillants, mais notre temps était compté : à un moment donné, il nous faudrait nous préparer pour aller à l'école.

Elle finit par s'asseoir sur le bord de son lit et, faisant glisser le cadeau d'Emily de sous l'oreiller, dénoua doucement le ruban. Elle décolla le

Scotch encore plus lentement puis enleva le papier avec soin, sans le déchirer comme l'auraient fait Adrian et Paula : c'était une boîte à bijoux.

— Mais qu'est-ce que c'est ? fit-elle encore.

Bouche bée, Adrian et Paula la regardèrent soulever délicatement le couvercle. Donna écarquilla les yeux et tout son visage s'illumina en découvrant un collier doré orné de la lettre D en pendentif.

— Comme il est joli ! m'exclamai-je, tandis qu'Adrian et Paula s'approchaient pour mieux le voir. C'est un beau cadeau !

C'était très généreux de la part de Mandy. Donna fixait le collier tout en le touchant comme s'il pouvait à tout instant disparaître.

— Veux-tu que je pose la boîte ici pendant que tu ouvres les autres cadeaux ? proposai-je, consciente du temps qui passait.

Donna abaissa soigneusement le couvercle et me tendit la boîte à bijoux, que je posai sur sa commode. Elle regardait désormais les autres paquets, incapable de se décider.

— Et si tu ouvrais celui-ci ? suggérai-je en lui passant le volumineux cadeau de mon frère et son épouse. Donna était assise par terre entre Adrian et Paula, agenouillés à ses côtés. Une fois de plus, elle prit tout son temps pour décoller le Scotch et enlever le papier : c'était une grande mallette de jeux – cartes, petits chevaux, jeux de dés et autres jeux de plateau.

— Ouah, ça a l'air bien ! dit Adrian.

Ce commentaire admiratif de sa part rendit Donna encore plus fière et rayonnante. Elle ouvrit ensuite le cadeau de mes parents, une jupe en jean dernier cri – ma mère m'avait demandé la taille de Donna et avait gardé le reçu, au cas où il faudrait la changer si elle ne lui allait pas ou ne lui plaisait pas. Mais sur ce dernier point, nul besoin de s'inquiéter : Donna se leva avec un grand sourire, serrant sa nouvelle jupe contre elle.

— C'est exactement celle que je voulais ! dit-elle.

Paula et moi l'admirâmes tandis qu'Adrian attendait surtout la suite.

— Tiens ! lui dit-il en lui tendant le paquet que Paula et lui avaient préparé. C'est de notre part. Bon anniversaire !

— Bon anniversaire ! reprit Paula.

Avec le même soin méticuleux, Donna décolla le Scotch et défit le papier, découvrant un très joli casque de vélo.

— Ça alors, je me demande bien pourquoi on t'a offert ça ! dis-je en souriant.

Donna répondit par un grand sourire et, posant le casque sur son lit, s'agenouilla près du vélo. J'avais mis un temps fou à l'emballer, enroulant le papier autour du cadre, du guidon et des roues pour que tout soit parfaitement recouvert. Il fallut autant de temps à Donna, toujours aussi minutieuse, pour le déballer. Même s'il était évident, d'après la forme, que c'était un vélo, elle ne laissa s'exprimer sa joie qu'une fois le dernier bout de papier enlevé, plié et posé au-dessus des autres.

— Est-ce que je peux le garder ? demanda-t-elle en me regardant.

— Bien sûr, chérie, il est à toi, comme tous les autres cadeaux ! Tu pourras faire un tour dans le jardin ce soir. Et ce week-end, quand on aura plus de temps, on ira se promener au parc.

Je savais qu'elle savait en faire car elle avait utilisé un ancien vélo d'Adrian pendant les grandes vacances.

Le regard rêveur, Donna passa une main le long du vélo, caressant presque le cadre en métal brillant, la selle en cuir noir et les poignées. Les accessoires et les garde-boue étaient dans deux tons de rose. C'était le tout dernier modèle pour fille de la marque Raleigh : je voulais le meilleur pour Donna. Il y avait une sonnette sur le guidon et une petite sacoche rose à l'arrière.

— Et je pourrai le garder pour toujours ? insista-t-elle.

— Oui, chérie, c'est ton cadeau. Bien sûr, que tu peux le garder. Je ne vais quand même pas te le reprendre, si ?

Son visage s'assombrit, soudain triste.

— Une fois, maman m'a donné un cadeau, dit-elle lentement tout en continuant de passer la main sur le vélo, comme s'il risquait de disparaître. C'était une poupée.

— Ah oui ? dis-je.

— Mais le jour de l'anniversaire de Ruby, notre voisine, maman me l'a reprise pour la lui offrir. Elle était toute neuve et je l'ai jamais revue.

Adrian et Paula se tournèrent vers moi, horrifiés. Les yeux embués, j'essayais de cacher mon émoi.

— Donna, ce vélo est à toi, chérie, comme tous tes autres cadeaux. Ils sont à toi et à personne d'autre. Les gens ne donnent pas des cadeaux pour les reprendre par la suite – enfin, pas les gens bien, en tout cas.

Manifestement, il n'y avait aucune bassesse à laquelle Rita n'ait consenti pour humilier sa fille. Un tel sadisme me paraissait plus douloureux et

dangereux encore que n'importe quelle violence physique : les cicatrices sont plus profondes et plus durables. Qui savait ce que Donna avait subi d'autre ? À vrai dire, elle s'était peu livrée.

Une autre de nos traditions familiales est de chanter « bon anniversaire » après l'ouverture des cadeaux, en général pour la plus grande gêne de la personne concernée. Nous le chanterions encore à Donna dans la soirée, quand elle soufflerait les bougies de son gâteau. J'entonnai la première note, vite rejointe par Adrian et Paula. On aurait dit une complainte de chats affamés, mais Donna ne nous en tint pas rigueur.

— Merci, dit-elle quand nous eûmes terminé (pas même en rythme). Merci de m'offrir un anniversaire. J'en avais jamais eu.

Je crois qu'à ce moment-là Adrian et Paula réalisèrent que ce qu'ils avaient toujours trouvé normal ne l'était pas et que, malheureusement, tout le monde n'avait pas leur chance. Pour eux, ce fut un choc qui leur fit aussi prendre conscience que, même dans leur pays, certains enfants étaient privés des plaisirs rudimentaires de leur âge.

Je dus presser les enfants pour qu'ils aillent se laver et s'habiller, car nous n'étions pas en avance. Donna n'arriva d'ailleurs à l'école qu'à 8 h 30 au lieu de 8 h 15. Je l'accompagnai à la cantine, où se tenait le club des petits déjeuners, pour expliquer la raison de notre retard. Mais je n'eus pas besoin de me justifier : Mme Warren, la responsable du club, savait apparemment que c'était son anniversaire et ne s'attendait pas à la voir plus tôt.

— Bon anniversaire ! l'accueillit-elle devant tous les autres enfants tandis que nous arrivions.

Donna sourit, embarrassée. Je l'embrassai et lui souhaitai une bonne journée, lui remettant le paquet de bonbons que j'avais acheté pour qu'elle en offre aux élèves de sa classe pour l'occasion.

— Tu crois que la mère de Donna a vraiment donné son cadeau à sa voisine ? me demanda Adrian quand je fus revenue dans la voiture.

— Oui, répondis-je.

— Mais c'est méchant ! dit-il.

— Oui, très méchant, mais Donna passe une bonne journée d'anniversaire avec nous, aujourd'hui.

Toutefois, la visite familiale prévue l'après-midi même me laissait pour le moins circonspecte. Malgré la présence d'Edna, Rita pouvait facilement

gâcher l'anniversaire de sa fille par ses commentaires sournois et ses regards glaçants.

Edna me téléphona peu après 10 heures pour me demander comment s'était passée notre petite fête dominicale, ce que je lui racontai.

— J'aurai Rita à l'œil, ce soir, d'autant que j'ai réussi à recruter une collègue ! Elle ne pourra pas être là tout le temps mais elle était disponible aujourd'hui. J'ai acheté et emballé les cadeaux de Rita et Chelsea. Elles n'ont plus qu'à signer la carte et les offrir à Donna. Hors de question que Rita me joue des tours ce soir !

Mais finalement, Rita lui joua bien un tour puisqu'elle ne vint pas à la visite familiale, pas plus que Chelsea. Quel genre de mère ne va pas voir sa fille le jour de son anniversaire ? Cela en disait long. Mais si Rita pensait faire souffrir Donna, elle se trompait.

Donna avait mis pour l'occasion sa nouvelle jupe en jean et un chemisier bleu pâle. Elle avait hâte d'aller à sa « deuxième fête d'anniversaire », comme elle disait. Quand je la déposai, Edna me glissa que les garçons étaient déjà là, avec leurs cadeaux, mais que Rita et Chelsea n'étaient pas encore arrivées. Elle avait essayé d'appeler Rita sur son téléphone portable, sans succès. Elle pensait qu'elles étaient simplement en retard, tout comme moi. Le père de Donna, toujours hospitalisé, ne serait pas là ; en revanche, la grand-mère Bajan lui avait fait la surprise de venir. Edna était arrivée un peu plus tôt pour préparer un goûter, avec des sandwiches, des biscuits et un gâteau d'anniversaire.

Quand je retournai chercher Donna à 18 h 30, Edna, sa collègue, Mme Bajan et les garçons vinrent tous avec elle vers la voiture, l'aidant à porter ses cadeaux. La bonne humeur régnait au sein du petit groupe. Saluant la collègue d'Edna et Mme Bajan, j'ouvris le coffre pour y déposer les cadeaux, tandis qu'Edna m'informa tout bas que Rita et Chelsea n'étaient pas venues ; elles n'avaient prévenu personne et restaient injoignables.

— Elles ne perdent rien pour attendre, siffla Edna. Rita a plutôt intérêt à avoir une bonne excuse !

Elle pensait toutefois, comme moi, que cette défection était intentionnelle ; nous aurions toutes les deux été fort surprises d'apprendre que leur absence était justifiée.

— Cela dit, ça n’a pas eu l’air d’embêter Donna, ajouta-t-elle tandis que je refermais le coffre. Elle s’est bien amusée, j’avais prévu des jeux pour les enfants. Ma collègue Kate et moi avons joué avec eux ; on est toutes les deux épuisées, Cathy, vous pouvez me croire !

— C’est gentil de votre part, leur dis-je en souriant. Et tous ces cadeaux ! Avec tout ça, je suis sûre que c’est le plus bel anniversaire de sa vie.

Edna hocha la tête.

— C’est ce qu’elle a dit, et elle a tenu à me remercier... Comme elle est mignonne !

Edna semblait profondément touchée par la gratitude de Donna.

Il nous fallut bien cinq minutes pour nous dire au revoir. Donna embrassa Edna, la remercia à nouveau, puis sa grand-mère, ses frères et Kate. Le taxi des garçons arriva sur le parvis ; il dut attendre un peu, car ceux-ci voulaient donner un dernier bisou à leur sœur. Ils repartirent en agitant la main. Quand ils n’étaient pas sous l’influence de leur mère, Warren et Jason semblaient complètement différents, faisant preuve d’affection envers Donna. Nous repartîmes lentement, vitres baissées, saluant tout le monde sous les derniers « Bon anniversaire ! » et « Au revoir ! » qui fusaient.

— Alors, tu t’es bien amusée, hein ? dis-je à Donna en jetant un œil dans le rétroviseur. Et quelle bonne surprise de voir ta grand-mère ! Ça lui fait quand même un long trajet en bus, de venir jusqu’ici...

— J’aime ma mamie, dit-elle. Elle m’a dit qu’elle avait vu papa et qu’il va bien.

— Très bien. Je t’avais dit que les médecins s’occuperaient bien de lui, tu te souviens ?

— T’as eu un gâteau d’anniversaire ? demanda Adrian.

Donna hocha la tête.

— On en a un autre à la maison aussi. Ça te fera trois gâteaux d’anniversaire ! ajouta-t-il avec admiration.

— Je sais, dit Donna. J’ai de la chance, hein ?

Adrian et Paula acquiescèrent, pas du tout jaloux car ils savaient ce que représentait cet anniversaire pour Donna, qui n’en avait vécu jusque-là que de terribles.

Je ne voulais pas évoquer l’absence de Rita et Chelsea mais elle planait au-dessus de nos têtes. À l’évidence, Donna avait passé un excellent moment sans elles : je n’allais pas le ternir en abordant le sujet, sauf si elle

voulait en parler. On voyait à son visage et à tout son langage corporel qu'elle était vraiment heureuse ; comme la veille, quand ses frères n'étaient pas venus, elle avait tout simplement profité de chaque instant, n'ayant pas nourri d'espoirs particuliers *a priori*.

— C'était gentil de la part d'Edna d'organiser ce goûter, dit-elle au bout d'un moment. Et j'ai eu plein de cadeaux ! J'en ai même eu de maman et Chelsea. Elles m'avaient encore jamais acheté de cadeaux...

Non, et elles ne savent même pas qu'elles en ont acheté un cette fois-ci, me dis-je.

Donna dut y réfléchir pendant le trajet, à moins qu'elle n'ait eu des doutes depuis le début, car en arrivant à la maison, tandis que nous vidions le coffre, elle me dit :

— Cathy, à mon avis, c'est pas maman et Chelsea qui ont acheté les cadeaux, même s'il y a leur nom sur la carte.

Je refermai ma portière, espérant qu'il s'agisse là d'un commentaire et non d'une question. Mais quelques minutes plus tard, tandis que nous admirions ses cadeaux dans le salon, Donna revint sur le sujet :

— Je me demande si maman et Chelsea ont vraiment acheté ça ? C'est des beaux cadeaux.

Trop beaux, sans doute. De la part de Rita, Edna avait choisi un kit de tennis de table. Je trouvais d'ailleurs son choix intelligent car c'était une manière d'inciter Donna à jouer avec quelqu'un plutôt que toute seule. Je me retrouvais face à un dilemme : soit je mentais à Donna, soit je savais ce qu'Edna avait accompli dans le but louable que la petite fille ait un cadeau de la part de sa mère et de sa sœur.

— Maman m'a jamais acheté de cadeau, répéta Donna d'un air pensif alors que je réfléchissais toujours à une réponse. Chelsea non plus. À mon avis, c'est plutôt Edna ou Mamie...

Je reposai les cartes que j'étais en train de lire et regardai Donna bien en face :

— Donna, je crois qu'Edna est tellement gentille qu'elle a voulu te faire vraiment plaisir pour ton anniversaire. Si elle a quelque chose à voir là-dedans, ça rend tes cadeaux encore plus précieux, tu ne trouves pas ?

Elle hocha la tête, puis un sourire illumina son visage.

— Qu'est-ce qu'il y a, chérie ? lui demandai-je.

Adrian et Paula avaient l'air aussi étonnés que moi de la voir sourire après avoir compris que sa mère ne lui avait sans doute pas acheté de cadeau.

— Je suis contente que ce soit Edna qui ait choisi mon cadeau, dit Donna. Sinon, ça aurait pu être encore du linge sale !

J'éclatai de rire. Donna parvenait encore à avoir de l'humour en cette circonstance !

— Absolument ! dis-je.

Nous continuâmes tous les quatre à admirer ses cadeaux. Elle avait eu un kit pour créer des bijoux fantaisie de la part de Chelsea, un joli sac à main et le porte-monnaie assorti de la part de Warren, un assortiment de bains moussants parfumés de la part de Jason, un beau bracelet en argent de la part de Mary et Ray, des paniers à tresser de la part d'Edna et un billet de dix livres dans une carte signée « Mamie et Papa ».

Laissant les enfants s'extasier devant toutes ces merveilles, je m'éclipsai dans la cuisine pour allumer les bougies du gâteau au chocolat, que j'apportai dans le salon avec précaution. Adrian, Paula et moi chantâmes à nouveau « Bon anniversaire » à Donna (notre chœur n'était pas plus harmonieux que la première fois). Je la photographiai à nouveau soufflant ses bougies – activité pour laquelle elle devenait très douée, éteignant les onze flammes d'un seul coup. Donna nous servit ensuite une part de gâteau à chacun. Comme il pleuvait et qu'il faisait déjà nuit, à 19 heures, je lui suggérai d'attendre le lendemain pour essayer son vélo.

— Tu pourras faire un tour dans le jardin quand on rentrera de l'école, dis-je.

— Il est toujours là ? demanda-t-elle.

— Ton vélo ? Bien sûr ! Il est resté dans ta chambre, avec tes autres cadeaux.

Donna n'avait toujours pas la certitude qu'ils étaient bien à elle. J'avais disposé les cartes d'anniversaire sur le manteau de la cheminée mais j'avais laissé les cadeaux dans sa chambre. Adrian et Paula aimaient bien les garder dans leur chambre plusieurs jours pour les voir chaque matin au réveil.

Après avoir mangé le gâteau accompagné d'un verre de limonade, nous fîmes quelques parties de ping-pong. Puis il fut l'heure d'aller se coucher. Tout le monde aida Donna à monter ses cadeaux dans sa chambre. Comme Adrian et Paula, elle avait envie de les garder auprès d'elle.

— Mon vélo ! s'exclama-t-elle en entrant dans sa chambre, apparemment surprise qu'il s'y trouve encore.

— Donna, lui dis-je une fois Adrian et Paula partis se laver les dents, je sais que ta mère ne t'achetait pas de cadeaux quand tu vivais avec elle, mais est-ce que ta grand-mère t'a déjà offert quelque chose pour ton anniversaire ? Ou envoyé une carte ? Elle a l'air très gentille...

— Elle a voulu le faire, mais maman l'a empêchée.

— Comment ça, « empêchée » ?

— Elle a dit à mamie de rien m'envoyer, et mamie veut pas énerver maman parce qu'elle se venge sur papa.

— De quelle manière est-ce qu'elle se venge sur ton père ? demandai-je, intriguée. C'est un homme imposant, et ta mère n'est pas plus grande que moi...

— Elle lui cache ses médicaments. Du coup, il devient fou et on l'enferme.

Je n'en revenais pas.

— Comment est-ce que tu sais cela ?

— C'est maman qui me l'a dit, et mamie aussi. Maman a dit que mamie était une fouille-merde parce qu'elle avait dit des choses à Edna sur notre famille. Parfois, quand maman dormait ou était saoule, je trouvais les médicaments et je les donnais à papa. Mais mamie avait peur de désobéir à maman, alors elle m'envoyait pas de cadeaux. Je m'en fichais. Je voulais juste que papa aille bien.

— Je comprends, dis-je machinalement, contemplant ce nouvel abîme de sornioiserie. Je suis sûre que ton père sera bientôt à nouveau en forme. Je vais prévenir Edna, à propos de cette histoire de médicaments ; peut-être qu'elle trouvera un moyen de faire en sorte qu'il suive bien son traitement.

— Merci, Cathy, me répondit-elle. Ce serait bien si Edna pouvait l'aider. Et merci aussi pour mon anniversaire. C'était super. Et pas de linge sale à laver !

Nous éclatâmes de rire.

MAMAN NOËL

Une semaine plus tard, Donna fit bon usage des mètres de papier cadeau qui avaient servi à emballer son vélo. Elle les mit en charpie, ainsi que d'autres feuilles de papier cadeau et un vieux magazine, et en recouvrit toute sa chambre. Une fois de plus, des centaines et des centaines de bouts de papier s'éparpillaient sur la moindre surface disponible. Donna le faisait moins souvent, désormais : au début, cela lui arrivait trois fois par semaine, mais ces derniers temps c'était plutôt tous les dix jours. Comme d'habitude, elle avait passé une demi-heure, en silence, à déchirer et disperser le papier avant de se préparer à tout nettoyer.

— Très joli, dis-je en entrant dans sa chambre, pince-sans-rire. On dirait qu'il a neigé des confettis.

Ce comportement de la part de Donna ne me crispait plus et je parvenais même à en plaisanter avec elle. Je savais que, pour elle, c'était une manière de rejouer ce rôle de femme de ménage, et plus généralement de larbin, qu'elle endossait chez elle. Cela finirait par se résoudre en thérapie.

En revanche, ses postures dominatrices et sa manie de saccager sa chambre m'inquiétaient davantage. Son attitude envers Adrian et Paula s'améliorait peu à peu mais, dès que je relâchais ma vigilance, ses mauvaises habitudes refaisaient surface.

À l'occasion de diverses visites, Jill et Edna en avaient été témoins. Elles convenaient qu'il faudrait du temps pour que Donna cesse de se comporter ainsi ; sans doute, là encore, la thérapie serait-elle utile. Mais elle ne commencerait au mieux qu'après la dernière audience devant le juge, qui avait lieu en mai. Et même là, il ne faudrait pas s'attendre à des miracles.

Les enfants sont parfois suivis durant des mois avant d'accomplir le moindre progrès.

Concernant mon second sujet d'inquiétude, j'avais vraiment besoin d'obtenir rapidement des résultats. Pour cela, Edna et Jill me conseillaient de commencer à appliquer des sanctions. Donna avait saccagé sa chambre à quatre reprises depuis le début du mois de décembre, toujours après une visite familiale. Mis à part le désordre, que je lui demandais désormais de m'aider à ranger, elle avait à chaque fois arraché les rideaux, devenus inutilisables, tout comme une housse de couette neuve. Donna balançait tout ce qui pouvait l'être. La dernière fois, elle avait fêlé une vitre en jetant le lecteur de CD contre la fenêtre ; il s'en était fallu de peu pour qu'elle ne vole en éclats. Ses crises étaient également sources de stress, non seulement pour moi, mais pour Adrian et Paula. Je leur demandais toujours de rester en bas quand cela se produisait, mais ils n'en entendaient pas moins les hurlements de Donna et le fracas des objets qui se brisaient contre les murs. Dans ces moments-là, Donna perdait tellement le contrôle qu'elle aurait pu en devenir dangereuse, si elle avait passé sa colère sur une personne plutôt que sur des choses. C'est pourquoi je restais toujours lui parler doucement à la porte de sa chambre, attendant qu'elle se calme avant d'entrer.

Hormis le fait d'imposer à Donna de remettre sa chambre en ordre après ces crises (ce qui n'était pas une grande punition étant donné son goût pour le ménage), Jill m'avait suggéré d'utiliser son argent de poche pour rembourser une partie des dégâts. Pour cela, je devais obtenir l'autorisation d'Edna : cet argent, inclus dans l'allocation versée à la famille d'accueil, appartient à l'enfant ; seule l'assistante sociale peut décider de le lui refuser. En l'occurrence, Edna se rangeait entièrement à l'avis de Jill : nous convînmes donc que Donna serait privée d'argent de poche pendant deux semaines à chaque fois qu'elle saccagerait sa chambre. La somme, modeste, ne couvrirait pas les frais mais l'objectif était avant tout de responsabiliser Donna et de lui apprendre à se contrôler, en lui montrant que ses actions entraînaient des conséquences.

Ayant fait deux crises en quatre semaines, elle fut privée d'argent de poche pendant un mois. Mais je ne suis pas certaine que cela ait été utile. Une sanction est plus efficace lorsqu'elle est appliquée immédiatement. Or, quand Donna dévastait sa chambre un mercredi (ce qui avait toujours été le cas), elle ne ressentait l'effet de la punition que le samedi, jour de l'argent

de poche. Comme ses crises se déclenchaient toujours après une visite familiale, elles devaient être directement liées au fait de voir sa mère et de réactiver les mauvais souvenirs du passé. Malheureusement, il n'était pas question de mettre un terme aux visites. On ne pouvait pas non plus envisager d'en réduire la fréquence avant la dernière audience devant le juge.

Je m'en remis donc à l'approche que j'avais adoptée la première fois que Donna avait laissé exploser sa rage dans sa chambre : je tentais de la ramener à la raison, puis lui suggérais d'essayer d'exprimer sa colère de manière moins destructrice, par exemple en frappant dans un coussin ou en sortant courir et crier dans le jardin. Quand elle était calme, Donna se montrait ouverte à mes suggestions mais lorsqu'elle revenait d'une visite familiale bouillante de rage, elle ne pouvait s'empêcher de la laisser éclater dans sa chambre avant que j'aie pu intervenir et la canaliser. Une fois hors de contrôle, c'était trop tard. Je ne pouvais qu'espérer qu'avec le temps, cela s'améliore, même si je n'y croyais pas vraiment : seul l'arrêt des visites familiales lui permettrait de progresser.

D'après ce que j'en savais, Donna ne cherchait plus à se blanchir la peau, même si elle conservait une piètre image d'elle-même en ce qui concernait son métissage. Elle aimait son père, métis lui aussi, et était fière de lui comme de sa grand-mère, qui était noire. Mais elle n'arrivait pas à s'appliquer cette vision positive de leur couleur de peau à elle-même. Sa mère avait trop dénigré ses origines raciales pour cela.

Donna souhaitait se rendre dans un magasin de cosmétiques pour dépenser les dix livres que son père et sa grand-mère lui avaient offertes pour son anniversaire. Je pensais qu'elle voulait acheter un parfum ou même du maquillage, les filles de son âge commençant souvent à se mettre un peu de gloss ou d'ombre à paupières. Mais une fois dans le magasin, Donna passa des heures à déambuler dans les rayons sans vraiment me dire ce qu'elle cherchait. Elle finit par s'arrêter devant une rangée de crèmes dépilatoires et examina plusieurs emballages.

— Qu'est-ce que tu cherches, Donna ? lui demandai-je.

Sa pilosité n'avait rien d'excessif et les filles de onze ans ne manifestaient pas autant d'intérêt pour ce genre de crème, en général. Elle haussa les épaules, continuant de lire attentivement la liste des composants, des

produits chimiques aux noms à rallonge, auxquels elle ne devait pas comprendre grand-chose. Moi-même, je pouvais à peine en prononcer certains, sans parler de connaître leur effet – thioglycolate de calcium, hydroxyde de lithium, disodium lauryl sulfosuccinate, pour n'en citer que trois.

— Est-ce qu'il y a un décolorant dedans ? me demanda-t-elle au bout d'un moment.

Adrian et Paula commençaient à trouver le temps long. J'examinai les composants inscrits sur l'emballage cartonné.

— Il semblerait que non, répondis-je. Mais tu n'as pas besoin de ça, c'est une crème pour les femmes qui veulent s'épiler les jambes.

Elle reposa le produit et en prit un autre d'une marque différente.

— Et là-dedans, il y a un décolorant ? demanda-t-elle à nouveau.

— Je ne sais pas, répondis-je sans même regarder les ingrédients. Mais tu ne vas pas acheter cette crème, Donna, tu n'en as pas besoin, à ton âge.

— Chelsea l'utilise, dit-elle.

— Peut-être, mais elle est plus grande que toi. À quinze ans, il est bien possible qu'elle s'épile mais toi, tu n'as pas de poils sur les jambes.

Je n'aurais même pas laissé ce genre de produit entre les mains d'une jeune fille de quinze ans, vu la longue liste de mises en garde et de contre-indications mentionnées sur l'emballage.

— C'est pas pour ses poils, continua Donna après un silence.

Adrian et Paula s'impatientsaient vraiment, maintenant. Je jetai à nouveau un œil sur le produit.

— C'est une crème pour s'épiler, Donna. Pour quelle raison veux-tu qu'elle l'utilise ?

— Pour se blanchir.

Je levai les yeux.

— Pour se blanchir ? Se blanchir quoi ?

— Dans certaines crèmes, il y a un décolorant et ça peut te blanchir la peau. Chelsea en met sur son visage. Comme ça, sa peau est plus claire.

Mon Dieu ! pensai-je. Et puis quoi encore ?

— Est-ce que ta mère le sait ?

J'aurais pu deviner la réponse :

— C'est maman qui lui a dit de faire ça. Je voudrais en acheter, moi aussi, pour avoir la peau plus claire, comme Chelsea.

Donna et Chelsea étaient de pères différents et n'avaient donc pas le même héritage génétique, mais là n'était pas la question.

— Certainement pas, répondis-je, reposant la crème sur le présentoir et m'éloignant du rayon. Donna, je ne vais sûrement pas te laisser essayer de blanchir ta peau. Ton père et ta grand-mère t'ont transmis une partie d'eux-mêmes et tu es très jolie comme tu es. Qu'est-ce qu'ils diraient, s'ils t'entendaient ? Ça leur ferait un choc, et à Edna aussi. Non, Donna, hors de question. Tu achèteras autre chose un autre jour.

Tandis que nous avancions vers la sortie, Donna restait à la traîne, boudeuse. Adrian et Paula me demandèrent ce qu'il se passait ; je leur répondis que je leur expliquerais plus tard. Si j'avais été noire, il m'aurait été plus facile d'aider Donna à restaurer une bonne image de soi car elle aurait pu s'identifier à un modèle positif. C'est l'une des raisons pour lesquelles les enfants placés sont de préférence confiés à des familles de la même communauté ethnique. Mais dans ma région, nous manquons de familles d'accueil issues de « minorités ethniques », malgré des campagnes de communication régulières. Il m'était déjà arrivé, auparavant, de m'occuper d'enfants noirs ou métis, avec succès. Mais les cas comme celui de Donna, où l'enfant déprécie sa couleur de peau, sont les plus difficiles.

Je décidai que je pouvais tout de même faire quelque chose : acheter des magazines destinés à un lectorat de femmes et adolescentes noires, qui valoriseraient aux yeux de Donna l'image de la femme noire. Elle achetait souvent, avec son argent de poche, des magazines pour préadolescentes comme *Girl Talk*, *Amy* ou *Go Girl*, mais la plupart des photos représentaient des filles blanches. Je ne voulais pas l'en empêcher, bien sûr, mais simplement trouver un meilleur équilibre.

Nous trouvâmes une maison de la presse en remontant la rue principale, où je passai au crible les rangées de magazines. Debout à côté de moi, Adrian souriait bêtement en lorgnant les couvertures des titres rangés tout en haut, qui montraient des photos de femmes seins nus. Ne trouvant aucun magazine spécifiquement destiné à des filles de onze ans, je feuilletai *Ebony*, un magazine féminin, puis deux titres pour les adolescentes, *Young Voices* et *Right On*. Les sujets étaient un peu en décalage avec les préoccupations de Donna mais il n'y avait rien d'indécent, et tous les contenus, photos comme articles, véhiculaient une image très positive des femmes et adolescentes noires. Je me décidai pour *Ebony* et *Young Voices*,

puis laissai Paula et Adrian prendre un magazine de leur choix (mais pas ceux de l'étagère la plus haute). Donna, quant à elle, voulait le dernier numéro de *Girl Talk*.

Dans la voiture, sur le trajet du retour, Donna avait cessé de bouder. Les enfants étaient plongés dans leurs magazines, jetant parfois un œil à celui des autres. J'expliquerais plus tard à Adrian et Paula pourquoi j'avais acheté trois magazines à Donna, et pourquoi deux d'entre eux ne contenaient que des photos de Noires, même si je n'étais pas sûre qu'ils l'aient seulement remarqué. Ils n'avaient pas conscience que la couleur de Donna pouvait poser problème – pour eux, Donna était leur sœur adoptive et ils semblaient trouver naturel qu'elle ait la peau et les cheveux plus foncés que les leurs.

J'avais une amie proche, Rose, qui était métisse, elle aussi. Ce soir-là, je lui téléphonai pour lui raconter ce que Donna avait voulu acheter dans ce magasin de cosmétiques.

— Je ne savais même pas que certaines crèmes dépilatoires contenaient un décolorant, dis-je. Et toi ?

— Si. Et malheureusement, je sais que certaines femmes l'utilisent pour s'éclaircir la peau. D'ailleurs, il existe des produits spécifiques pour cela, même si je n'en ai jamais vu dans les boutiques par chez nous. Je crois qu'on peut les acheter par correspondance.

— Ah bon ? fis-je, interloquée. Mais toi, tu n'utilises pas ce genre de choses, si ?

— Non, bien sûr que non ! répondit-elle en riant. Écoute, ça fait des lustres qu'on n'a pas discuté autour d'un café. Et si tu venais samedi avec les enfants ? Daniel disait justement l'autre jour qu'il n'avait pas vu Adrian depuis longtemps, et ce serait intéressant que Donna rencontre Libby ; elles ont à peu près le même âge.

Cette proposition me réjouit car Daniel et Libby étaient tous deux équilibrés et fiers de ce qu'ils étaient. Ils constitueraient un bon exemple pour Donna. Mais c'était là tout ce que je pouvais lui offrir ; le reste était affaire de temps, et de constance dans les compliments et le soutien que je pouvais lui apporter.

Noël approchait à grands pas. À la fin de la deuxième semaine de décembre, j'avais acheté la plupart des cadeaux et nous avions décoré la

maison, tous les quatre. Vu ce qu’avaient été les anniversaires de Donna chez sa mère, je n’avais pas osé la questionner sur son dernier Noël. Mais Paula s’en chargea.

— Qu’est-ce que tu as eu comme cadeaux l’année dernière ? lui demanda-t-elle alors qu’elles écrivaient leurs cartes de Noël pour leurs copains de classe.

Adrian avait déjà terminé les siennes et quitté la table.

— Rien, répondit Donna.

— Rien ? répéta Paula, incrédule.

Je crois qu’elle savait, d’après ce qu’elle avait compris de la vie de Donna, que ce « rien » n’était pas impossible.

— Le Père Noël t’a pas apporté de cadeaux ?

— Non, confirma Donna.

— Et ton père ? insista Paula. Nous, on a des cadeaux du Père Noël et des cadeaux de notre papa.

Dans cette maison, c’est plutôt Maman Noël, en fait..., pensai-je, mais Donna secouait la tête.

— Edna m’a donné un cadeau. Un ours en peluche, celui avec lequel je dors.

Paula la regardait avec des yeux ronds, bouche bée. Je lui fis signe d’arrêter de poser des questions. Edna avait sans doute été la seule à offrir un cadeau à Donna, puisque sa grand-mère ne pouvait rien lui faire parvenir. Et je me dis qu’il valait mieux que Rita ne lui ait rien offert, plutôt qu’une pile de linge sale.

Les vacances commencèrent une semaine avant les fêtes. Comme les enfants allaient passer le plus clair de leur temps ensemble, il me faudrait redoubler de vigilance. Mais je remarquai vite que Donna s’adressait à Adrian et Paula sur un ton moins sévère, peut-être parce que Noël approchait, ou tout simplement parce que son comportement s’améliorait. Donna avait hâte que Noël arrive ; ce serait son premier vrai Noël, comme pour la plupart des enfants dont je m’étais occupée.

En général, une petite fête était organisée pour la dernière visite familiale avant le 25 décembre, à moins que les enfants ne passent Noël avec leurs parents. Ce vendredi-là, Donna emporta donc les cadeaux qu’elle avait choisis et préparés pour sa mère, son père, sa grand-mère, Chelsea et ses

frères. J'avais quant à moi prévu un cadeau pour Edna, accompagné d'une carte de notre part à tous. Je savais que la grand-mère de Donna ne serait pas présente, puisqu'elle passait un mois en famille à la Barbade, comme tous les ans ou presque. M Bajan, lui, était toujours hospitalisé mais Edna avait promis à Donna de leur remettre à tous deux ses cadeaux dès que possible. Tous ces achats m'avaient pris beaucoup de temps, mais le rôle de l'assistante familiale est aussi de s'occuper des cadeaux que l'enfant offre aux membres de sa famille pour Noël et les anniversaires. Et c'est une très bonne chose.

En allant rechercher Donna à 18 h 30, je vis avec soulagement qu'elle avait les bras chargés de paquets, que nous allions déposer au pied du sapin en attendant de les déballer le jour de Noël. Il y avait un cadeau de la part de chacun : Edna, Warren, Jason, le père de Donna, sa grand-mère (elle l'avait envoyé à Edna avant de partir), et même sa mère et sa sœur.

— J'ai emmené Rita et Chelsea faire du shopping, me dit Edna tout bas tandis que je rangeais tous ces présents dans le coffre. Cette année, je voulais être sûre qu'elles lui achètent quelque chose.

— C'est vraiment gentil, Edna, lui dis-je. Passez un joyeux Noël et reposez-vous, vous l'avez bien mérité !

— Vous de même, répondit-elle. Et merci d'avoir pensé à moi !

— Je vous en prie, ce n'est rien.

Edna était vraiment un ange. Malgré la charge de travail qui l'accablait, elle avait trouvé le temps d'emmener Rita et Chelsea acheter un cadeau pour Donna. Et à n'en point douter, ce sont les services sociaux qui avaient payé, puisque Rita n'avait jamais un sou.

Adrian et Paula allèrent chez leur père le 24 décembre et revinrent avec des cadeaux, qu'ils déposèrent au pied du sapin. Ils allaient passer un troisième Noël sans lui. Cela me faisait toujours de la peine, comme c'est sûrement le cas dans toutes les familles séparées. John et moi nous souhaitâmes tout de même un joyeux Noël, puis Paula et Adrian embrassèrent leur père une dernière fois, avant qu'il parte retrouver sa compagne.

Notre Noël se déroula selon la plus pure tradition. Le 24 décembre au soir, nous assistâmes à la veillée familiale dans notre paroisse, un office très informel centré sur la crèche et l'histoire de la Nativité. Après le dîner, les

enfants déposèrent sur le seuil un verre de lait pour le Père Noël et une carotte pour ses rennes (ils n'en auraient qu'une à se partager entre eux neuf car j'avais besoin des autres pour le déjeuner du lendemain). Donna, Paula et Adrian accrochèrent ensuite leurs taies d'oreiller sur la porte d'entrée, en prévision de la visite du Père Noël. Je les photographiai. Aux petites heures de la matinée, les taies se rempliraient de cadeaux comme par miracle avant de réapparaître près de leur lit. L'explication de ce phénomène n'avait jamais vraiment été abordée ; Paula et Adrian acceptaient volontiers la « magie » de Noël, tout comme Donna désormais. À six ans, Paula croyait encore au Père Noël. Deux ans plus tôt, j'avais demandé à Adrian, qui commençait à nourrir quelques doutes, de les garder pour lui. Car aucun enfant n'aime apprendre que le Père Noël n'existe pas ; ils préfèrent se raccrocher à cette idée le plus longtemps possible. Donna embrassait sans réserve toute cette belle histoire, même si elle devait savoir la vérité, puisqu'elle avait le même âge qu'Adrian (et n'avait jamais eu la visite du Père Noël).

Il était 21 h 30 lorsque je couchai enfin les enfants ; une demi-heure plus tard, ils dormaient. Maman Noël s'installa alors devant un bon film, un verre de sherry et un *mince pie*. Quand elle fut certaine que les enfants dormaient profondément, elle résista à l'envie de se servir un autre verre et alla décrocher les taies d'oreiller. Elle monta ensuite l'escalier sur la pointe des pieds et se rendit dans sa chambre, où elle sortit de son armoire fermée à clé plusieurs paquets qu'elle glissa dans les bonnes taies. Puis, très discrètement, elle traversa le palier, évitant de faire grincer les lattes, et entra dans les chambres des enfants en espérant qu'ils ne se réveilleraient pas. Elle déposa doucement une taie d'oreiller devant chaque lit, avant d'aller se glisser dans son lit.

Et alors qu'il lui semblait qu'elle venait de s'endormir, elle fut réveillée par des cris d'excitation. Levant une paupière lourde pour regarder l'heure, elle vit qu'il était 5 h 55.

— Joyeux Noël ! entendait-elle crier sur le palier. On peut entrer ?

— Oui, joyeux Noël, répondit Maman Noël.

Et quand les trois enfants entrèrent en traînant leur taie d'oreiller derrière eux, comme le voulait la tradition, puis s'assirent sur son lit et ouvrirent leurs cadeaux, elle vit à leurs regards que tous ses efforts en avaient vraiment valu la peine.

Peu avant 11 heures, mes parents arrivèrent à la maison, bientôt suivis de mon frère et son épouse. La pile de cadeaux sous le sapin s'agrandit encore. Nous prîmes une collation autour de quelques parties de Twister et de cache-tampon – un de nos jeux préférés. Nous passâmes ensuite plus d'une heure à déballer tous les cadeaux, mon père lisant à voix haute chaque étiquette avant de distribuer les paquets un à un. Nous nous accordâmes encore une boisson avant de déjeuner, à 15 heures (mon frère avait découpé la dinde). Après le plat principal, nous fîmes une pause digestive pendant laquelle je proposai quelques jeux au salon. Puis nous retournâmes à table déguster un pudding sur lequel mon frère versa une généreuse rasade de brandy qu'il fit flamber. J'avais également préparé un diplomate, Adrian et Paula n'appréciant pas le riche pudding de Noël. Donna goûta aux deux desserts. Toute la journée, elle s'était montrée sociable bien que réservée, avait participé volontiers à tous les jeux et avait même discuté un moment avec ma mère, qui avait le contact facile avec les enfants. Je présentai le plateau de fromages à 19 heures, et même si tous les convives protestèrent en assurant qu'ils « ne pouvaient plus rien avaler », soit ils y parvinrent, soit nous eûmes une invasion de souris.

Mes parents, mon frère et ma belle-sœur repartirent vers 22 heures. Tout le monde s'embrassa en convenant que c'était le « plus beau des Noëls », comme tous les ans. Mais pour Donna, c'était sans doute vrai. Et c'était probablement aussi le premier. Pendant que, sur le seuil de la maison, nous agitions tous les quatre la main pour dire au revoir à nos invités, je pensais à ce que mon ex-mari avait raté, en passant cette journée en tête-à-tête, sans enfants. Je me demandais aussi ce qu'avaient fait Rita et Chelsea. Car, pendant que Donna et ses frères avaient baigné dans la joie d'un Noël traditionnel, elles avaient dû se retrouver seules. La journée n'avait sans doute pas été très gaie. Malgré tout ce que Rita avait infligé à Donna, j'avais pitié d'elle et de Chelsea – surtout de Chelsea, qui ne connaîtrait peut-être jamais de sa vie le bonheur et l'excitation d'un Noël d'enfance.

BREAK HIVERNAL

L'école reprit le 4 janvier. En rentrant à la maison, je défis les décorations de Noël, en proie à un profond blues comme tous les ans – et comme beaucoup de gens, je suppose. L'excitation des fêtes retombe et janvier arrive, triste et froid ; la nuit vient vite, le ciel reste couvert et le printemps paraît si loin ! Les prochaines fêtes de famille seraient les anniversaires d'Adrian et de Paula, les 30 mars et 7 avril. Mais d'ici là, il flottait comme un vide. Ce dont nous avons besoin, c'était de changer d'horizon pendant les vacances scolaires de février. Aller au soleil, réserver un hôtel où je n'aurais pas à lever le petit doigt ! Nous n'étions pas partis à l'étranger depuis que mon mari m'avait quittée. Quel budget faudrait-il compter pour quatre ? me demandais-je en rangeant les dernières décorations. Pour le savoir, une seule solution : sans attendre de changer d'avis, j'attrapai mon manteau, mon sac et mes clés de voiture, et je partis pour le centre commercial, avec ce sentiment de légèreté que donnent les élans d'insouciance.

Deux heures plus tard, je ressortis de l'agence de voyages munie d'une brochure et d'un dossier de réservation pour une semaine au Maroc. Adieu le blues hivernal ! Avant de m'engager, j'avais appelé Edna qui m'avait autorisé à emmener Donna. Elle n'avait pas hésité une seconde :

— Quelle chance pour Donna ! avait-elle commenté. Merci beaucoup. Je m'occupe tout de suite de son passeport et je vais vérifier si ses vaccinations sont à jour.

Il était déjà 14 h 30 lorsque je repris ma voiture. Je me rendis directement à l'école récupérer Adrian et Paula. Je brûlais de leur annoncer la bonne nouvelle, mais je me retins : je voulais attendre que nous soyons tous

ensemble. Comme il n'y avait pas de visite familiale ce jour-là, rien ne pressait. En rentrant à la maison, je demandai aux enfants de m'attendre dans le salon, car j'avais quelque chose d'important à leur dire. Ils s'assirent tous les trois en rang d'oignons sur le canapé, l'air inquiet et les yeux ronds, se demandant bien ce que cela pouvait être et s'ils avaient fait des bêtises.

— Je nous ai réservé des vacances, leur annonçai-je en brandissant la brochure, m'asseyant sur le sol devant eux. En février, on part au Maroc en avion !

— Ouah ! s'exclama Adrian, se laissant tout de suite glisser du canapé pour s'asseoir à côté de moi. C'est super ! C'est quoi, comme avion ?

Je ne m'étais pas posé la question.

— Je parie que c'est un Boeing 747, poursuivit-il. C'est un des plus gros avions du monde ! Il a quatre moteurs et peut transporter plus de cinq cents passagers !

— Oui, confirma Paula d'un air docte, en s'asseyant à son tour sur le sol pour regarder la brochure.

Donna n'avait pas réagi.

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ? lui demandai-je. Ça te fait plaisir d'aller au Maroc ?

Elle me regarda d'un air ébahi.

— Je viens avec vous ?

— Mais oui, bien sûr.

Cela m'avait paru aller de soi, mais pas pour elle.

— Donna, tu fais partie de la famille, poursuivis-je. Bien sûr que tu viens avec nous.

Elle vint alors nous rejoindre et, la brochure ouverte à la page de notre hôtel, je commençai à lire le descriptif de ce magnifique club de vacances familial. Il serait peu dire que les enfants étaient excités ; mais Donna, étrangement, restait sans voix.

— Est-ce que ça va ? lui demandai-je. Tu n'as pas à avoir peur de prendre l'avion, je serai là. Tu vas voir, ce sera une grande aventure pour nous quatre !

— Je crois pas que maman voudra me laisser y aller, dit-elle d'un air grave.

— J'en ai parlé à Edna. Elle va poser la question à ta mère, mais même si elle dit non, c'est Edna qui décidera. Et elle a très envie que tu viennes avec nous, alors je te promets que tu viendras.

Mais un peu plus tard, lorsque Edna me fit part de la réaction de Rita, je n'en fus pas moins choquée : « Bon débarras, avait-elle dit. J'espère que l'avion s'écrasera. »

— Pourquoi hait-elle Donna à ce point ? avais-je demandé à Edna, car le mot de « haine » ne me paraissait plus excessif.

— Je n'en ai aucune idée. Mais j'ai déjà vu des familles qui s'acharnent comme ça sur un enfant, alors que les autres sont correctement traités. Même si ce n'est pas le cas ici, en l'occurrence...

Personne ne connaissait les raisons de cette haine, mais c'était vraiment d'une profonde tristesse.

Les semaines défilèrent et, sans qu'on s'en rende compte, la veille du départ arriva. En allant chercher Adrian et Paula à l'école, je constatai qu'ils avaient parlé de leurs futures vacances à la plupart des élèves de leur classe : « Profitez-en bien ! » nous lançaient les uns et les autres dans la cour de récréation.

À l'école de Donna, tout le monde vint nous souhaiter de bonnes vacances : la directrice, l'institutrice, Emily et sa mère, mais aussi Mary, Ray et les garçons. Ces derniers partaient pour quelques jours ; ils avaient notamment prévu d'aller visiter un zoo.

— Donna a de la chance, me dit Mme Bristow. On a hâte qu'elle nous raconte ses vacances ! Et n'oublie pas de nous rapporter des photos, Donna !

Beth Adams ajouta qu'elle avait interrogé sa classe sur la table de 12 et que Donna, comme d'autres élèves, n'avait fait aucune erreur. Elle lui avait encore donné deux bons points. J'étais bien sûr ravie – et je félicitai Donna – mais aussi soulagée que les tables de multiplication soient enfin terminées. Nous n'aurions plus à les répéter à longueur de trajets en voiture, de soirées et de week-ends ! Toutes ces semaines de travail avaient quand même porté leurs fruits : non seulement Donna connaissait ses tables, mais elle s'était prouvée, et avait prouvé à son institutrice, qu'elle était capable d'apprendre aussi bien que les autres pour peu qu'on lui en laisse le temps. Je fondais désormais de grands espoirs pour son avenir.

Je raccompagnai à la maison une petite troupe bruyante et glacée. La température avait bien chuté ; il ne neigeait pas encore mais on annonçait des « flocons ». Je priais pour que rien ne compromette notre départ le lendemain matin.

C'était un vendredi, jour de visite familiale ; nous n'étions donc pas encore tout à fait en vacances. En rentrant, Donna se restaura puis se changea. À 16 h 30, nous étions à nouveau dans la voiture. Quand j'allai la rechercher à 18 h 30, Edna vint nous souhaiter de bonnes vacances. Elle prenait toujours le temps, après une visite familiale, de m'en faire un rapide compte rendu ; ce soir-là ne fit pas exception à la règle.

Une fois Donna installée dans la voiture, portière refermée, elle me dit :

— Rita a dit aux garçons qu'ils iraient avec elle en vacances au Maroc, quand ils reviendraient vivre à la maison !

Edna leva les yeux au ciel, dépitée : pourquoi faire des promesses impossibles à de jeunes enfants ? Cela ne pouvait que mener à des déceptions. Toutefois, sur un plan purement personnel et égoïste, je trouvais que Donna s'en était plutôt bien sortie si sa mère s'en était tenue à ce commentaire.

Mes parents et mon frère me téléphonèrent dans la soirée pour nous souhaiter un bon voyage, de même que le père d'Adrian et Paula, ce que je trouvais bien de sa part. Le temps que tout le monde prenne sa douche et se mette en pyjama, il était 20 h 30.

— Dans douze heures, nous serons dans un taxi pour l'aéroport ! annonçai-je.

Les enfants crièrent de joie. Qui, d'eux ou de moi, était le plus excité ce soir-là ? Difficile à dire ; mais il me fallut un temps fou pour m'endormir. Hormis mon impatience de profiter enfin de vacances bien méritées, je n'arrêtais pas de penser à tout ce que j'aurais pu oublier. À 1 heure du matin, je me retournais encore dans mon lit. Je finis par aller vérifier une énième fois que les billets d'avion et les passeports se trouvaient bien dans mon sac – ce qui était le cas, évidemment. À 7 heures, mon réveil sonna. Je me préparai en un quart d'heure puis réveillai les enfants, à qui il ne fallut que dix minutes pour se laver et s'habiller !

J'adore la phase de décollage – cette accélération qui vous plaque contre votre siège, tandis que l'avion avale le tarmac à une vitesse folle ; et puis ce moment euphorique où les roues quittent le sol et où vous sentez que vous volez ! Comme après un tour de manège, je n'ai qu'une envie : recommencer. Encore une fois, s'il vous plaît ! Je jetai un œil aux enfants et vis qu'ils pensaient la même chose, même si Paula et Donna semblaient un peu anxieuses. Ils occupaient les trois places d'une même rangée juste en face de la mienne, de l'autre côté de l'allée centrale. Ils avaient prévu de se relayer près du hublot. En voyant leurs sourires, alors qu'ils s'apprêtaient à vivre la plus grande aventure de leur existence, je sus que je n'avais pas à regretter mon élan d'insouciance. Tout comme Noël avait été parfait, ces vacances le seraient aussi et ne pourraient qu'aider Donna à se sentir pleinement intégrée dans notre famille.

L'ULTIME REJET

Ces vacances n'eurent qu'un seul défaut : elles furent trop courtes. Avant même d'y penser, nous étions déjà en train d'embarquer pour le vol retour. Mais cette semaine nous offrit un merveilleux break et contribua à renforcer nos liens. Aucun désagrément ni incident majeurs ne furent à déplorer pendant ces sept jours passés ensemble. Je n'eus à reprendre Donna qu'une seule fois, lorsque, alors que j'avais demandé à Paula de sortir de la piscine, car il était temps d'aller se changer pour le dîner, Donna avait crié : « Sors tout de suite de l'eau ! » Mais elle n'avait pas tardé à présenter ses excuses.

Il me semblait que Donna acceptait mieux de n'être qu'une enfant ; je n'aurais sans doute plus à garder un œil sur elle en permanence quand elle se trouvait avec Adrian et Paula. J'espérais aussi ne plus avoir à déplorer ses explosions de violence qui culminaient lorsqu'elle saccageait sa chambre. Je ne m'attendais pas à ce que Donna devienne un ange car elle avait beaucoup souffert par le passé, mais elle me parlait davantage, ce qui me donnait bon espoir qu'elle parvienne à verbaliser sa colère plutôt que de la laisser éclater autour d'elle.

Le lundi suivant, nous reprîmes notre rythme habituel avec en outre, pour moi, une pleine valise de linge sale à laver. Les enfants avaient emballé les chameaux miniatures qu'ils comptaient offrir à leurs amis à l'école. Ils avaient tous les trois une mine superbe, ayant bien profité du grand air et du soleil. Le temps n'était pas aussi froid que la veille de notre départ mais nous nous habillâmes très chaudement, ce matin-là : il nous fallait un peu de temps pour nous acclimater. J'accompagnai Donna jusqu'au club des petits déjeuners, où Mme Bristow l'attendait.

— Viens me raconter tes vacances ! lui dit-elle avant de l’embrasser. Tu as l’air en pleine forme !

Je n’avais pas le temps de discuter avec Mme Bristow car je devais emmener Adrian et Paula à l’école. Je laissai donc Donna raconter notre semaine à la directrice, ce qu’elle fit sans attendre.

— On avait plein de choses à manger ! l’entendis-je dire en repartant. On a fait un tour à dos de chameau, et on s’est baignés dans la piscine et dans la mer...

Le même accueil attendait Adrian et Paula, d’abord de la part de leurs amis, qui voulaient tous savoir s’ils s’étaient bien amusés, puis, après que la cloche eut sonné, de la part des professeurs. Je les saluai et rentrai à la maison lancer la lessive, traiter le courrier et finir de déballer les valises. Edna et Jill me téléphonèrent pour savoir comment les vacances s’étaient passées, ce à quoi je répondis que tout le monde en avait vraiment bien profité.

Dans l’après-midi, une demi-heure environ avant que j’aie rechercher les enfants, Edna me rappela. Mais, contrairement à son précédent coup de téléphone, sa voix était stressée :

— Cathy, Rita vient de m’appeler pour m’annoncer qu’elle est enceinte.

Elle marqua une pause. En temps normal, je me serais réjouie d’une telle nouvelle, mais là, je ne savais que dire.

— Elle doit accoucher en août, deux mois après Chelsea. Je lui ai dit de ne rien dire aux enfants ce soir, mais avec elle...

— Donc je ne dis rien à Donna avant de l’emmener à la visite familiale ? demandai-je.

— Non, je ne préfère pas. Avec un peu de chance, Rita tiendra sa langue. J’ai essayé de lui expliquer que cette nouvelle pourrait traumatiser les enfants, en particulier Donna. Elle risque de la prendre comme un ultime rejet.

Je comprenais ce qu’Edna voulait dire : les enfants de Rita avaient été confiés aux services sociaux et voilà qu’elle avait décidé de les remplacer, comme on remplacerait une paire de chaussures usées.

— Je veux avoir le temps de préparer Donna à ça, ajouta Edna. Et aussi d’être certaine que Rita est bien enceinte. Ce ne serait pas la première fois qu’elle m’annoncerait une grossesse fantôme !

— Est-ce que c’est confirmé, pour Chelsea ? m’enquis-je.

— Oui, depuis une semaine. J’essaie de la convaincre de suivre mes conseils pour qu’elle ait une chance de garder son bébé.

— Bon.

— Concernant Rita, Mme Bajan finira bien par le savoir et ça ne va pas lui plaire... Peut-être qu’il vaudrait mieux que je lui dise moi-même, avant que Rita le fasse.

Je pensais qu’Edna voulait dire que la grand-mère s’inquiéterait du sort de l’enfant, mais il y avait une autre raison.

— M. Bajan ne peut pas être le père, ajouta-t-elle. Depuis qu’il est à l’hôpital, Rita ne l’a pas vu.

— Oh, je vois...

— Il y a de fortes chances que le bébé (s’il existe vraiment) ait le même père que Chelsea. Un voisin du quartier qui se prend pour Casanova et couche avec toutes les femmes célibataires. On l’a vu entrer et sortir de chez Rita.

Je ne savais pas si je devais en rire ou en pleurer.

— Bref, conclut-elle, si la grossesse est confirmée, j’en parlerai à Donna. Pas besoin de lui faire de la peine inutilement.

— Merci, Edna. Est-ce que Chelsea vient aux visites familiales ? Donna ne m’en parle jamais, quand elle revient.

— De temps en temps. Quand Rita n’a plus d’argent. Elle sait que je suis susceptible de lui allouer une enveloppe supplémentaire, comme Chelsea est mineure, et que je n’ai pas le cœur à refuser. Alors quand Rita est à sec, Chelsea montre le bout de son nez et demande de l’argent...

Elle marqua une pause ; je l’entendis soupirer.

— Quel trafic ! Si vous saviez tous les efforts que j’ai faits pour cette famille, et tout ça pour ça ! Parfois, je me demande à quoi je sers...

Edna semblait lasse et fatiguée, ce qui n’était guère surprenant vu sa charge de travail. Elle s’occupait d’une quinzaine de dossiers. Consciencieuse comme elle était, cela ne pouvait que l’user.

— Vous faites un excellent travail, Edna, la rassurai-je. Je suis sûre que vous avez changé la vie de beaucoup de gens. Je n’ose même pas imaginer ce que serait devenue Donna si elle n’avait pas été confiée aux services sociaux. Et ses frères vont bien, non ?

— Oui, on peut voir les choses comme ça...

Mais il n’y avait aucune énergie dans sa voix.

— Je deviens peut-être trop vieille pour ce boulot, dit-elle. Ou alors, j'ai besoin de vacances. Ça fait des années que je ne suis pas partie. Quand je prends des jours de congés, c'est pour rédiger des dossiers... Mon mari n'arrête pas de me tanner pour qu'on parte en vacances. Je devrais peut-être faire comme vous.

— C'est certain, Edna ! Et c'est seulement quand je suis revenue de vacances, reposée et relaxée, que j'ai vraiment réalisé que j'en avais besoin. Allez, plus de temps à perdre : réservez quelque chose dès ce soir !

Elle rit.

— D'accord, Cathy, j'en parlerai à mon mari. À tout à l'heure !

PROMETS-MOI QUE TU M'AIMERAS TOUJOURS

C'était reparti : aller chercher les enfants à l'école, faire dîner Donna, l'emmener à la visite familiale. Les enfants parlaient encore des vacances, se remémorant les meilleurs moments et impatients de voir les photos que je n'avais pas encore envoyées à développer. J'espérais que Donna pourrait parler de ses vacances pendant la visite familiale. Edna l'écouterait, bien sûr, mais sans doute pas Rita. Par le passé, j'avais déjà travaillé avec des parents qui se réjouissaient quand leurs enfants partaient en vacances avec la famille d'accueil ; sans aucun égoïsme, ils aimaient les écouter parler de ce qu'eux-mêmes n'avaient jamais eu la chance de vivre. Mais il ne fallait pas s'attendre à cela de la part de Rita.

Quand je retournai chercher Donna, Edna vint me trouver et me dit tout bas :

— Rita a ignoré Donna pendant toute la séance, si ce n'est pour lui annoncer la nouvelle !

Je jetai un œil à Donna, assise sur la banquette arrière à côté d'Adrian et Paula ; sans surprise, elle semblait abattue.

— Non seulement elle lui a dit qu'elle était enceinte, mais elle a dit aux garçons, suffisamment fort pour que Donna l'entende, que ce serait un beau bébé, pas comme Donna.

Edna secouait la tête d'un air triste. Je n'en revenais pas.

— Edna, lui dis-je le plus sérieusement du monde, il est vraiment temps d'espacer les visites familiales. Je suis certaine que cela lui fait plus de mal que de bien. Comment voulez-vous qu'elle aille mieux si elle entend ce genre de choses trois fois par semaine ?

Je me retins d'en dire davantage car je voyais bien qu'Edna culpabilisait.

— Je sais, me dit-elle, aussi abattue que Donna. Je vais voir avec la tutrice si l'on peut déposer une requête devant le juge.

Avec une ordonnance de placement temporaire, Edna n'avait pas le pouvoir de modifier la fréquence des visites familiales. Il fallait passer devant le juge et lui donner de bonnes raisons de revenir sur ce qu'il avait décidé. Le tribunal accorde une grande importance aux droits des parents ; parfois, me semble-t-il, au détriment de l'enfant, qui peut avoir besoin de tourner le dos à son passé. Il n'y avait rien à ajouter. Edna était tout aussi consciente que moi des conséquences négatives de ces visites sur Donna ; nous verrions bien ce qu'en dirait le juge.

Je saluai Edna et entrai dans la voiture. En général, Edna discutait un peu avec Adrian et Paula, mais elle était trop préoccupée pour leur poser des questions sur leurs vacances.

— Ça va ? demandai-je à Donna en me retournant vers elle.

Elle haussa les épaules et, tête baissée, se tordit les mains entre ses cuisses. Adrian me lança un regard interrogateur, car le contraste était criant entre la Donna qu'il avait vue un peu plus tôt, impatiente de raconter ses vacances, et la petite fille malheureuse assise à côté de lui. Donna espérait encore de tout cœur obtenir la reconnaissance de sa mère ; Edna m'avait dit plus d'une fois que ça lui fendait le cœur de voir les efforts de Donna pour s'attirer les bonnes grâces de Rita.

Je démarrai et pris la route. Adrian et Paula, en empathie avec Donna, restèrent silencieux pendant tout le trajet. J'avais décidé qu'une fois Paula couchée, j'essaierais de discuter avec Donna de ce qu'avait dit sa mère, et plus largement de son passé. J'avais déjà tenté de lui parler à plusieurs reprises, après des séances qui l'avaient manifestement blessée, mais je m'étais rendu compte qu'elle préférait rester seule. En général, elle passait une demi-heure dans sa chambre, le temps de se calmer ; parfois, elle déchirait du papier et, à quatre reprises, elle avait saccagé sa chambre. Mais comme les vacances avaient renforcé nos liens, j'avais bon espoir qu'elle accepte de se confier à moi.

Je me garai dans l'allée, sortis de la voiture et ouvris les portières arrière bloquées par la sécurité enfant. Les enfants me suivirent jusqu'à la maison. Dans le couloir, Paula s'accroupit pour enlever ses chaussures. Soudain, Donna poussa un impressionnant grognement et frappa Paula à la poitrine ;

celle-ci tomba à la renverse, se cognant la tête sur le coin de la porte restée entrouverte.

— Donna ! criai-je en me baissant vers Paula, qui essayait de se relever. Mais qu'est-ce qui te prend ?

J'attirai Paula contre moi. Elle était sur le point de pleurer, une main derrière la tête et l'autre sur son torse. Je la pris sur mes genoux tandis que Donna courait à l'étage. Adrian ferma la porte et resta là, bouleversé et livide. La porte de la chambre de Donna claqua ; puis plus rien.

J'examinai rapidement le crâne de Paula. Elle avait une vilaine bosse mais, par bonheur, cela ne saignait pas. Relevant doucement son sweat-shirt, je vis une marque rouge là où Donna l'avait frappée. Tandis que je la réconfortais, le cœur battant, je sentis la colère monter en moi. Paula aurait très bien pu se casser quelque chose : je ne pouvais pas laisser se reproduire une telle chose, et je m'en voulais qu'elle ait seulement pu arriver.

Je serrai Paula contre moi pour la consoler. Soudain, un vacarme brisa le silence dans la chambre de Donna : elle s'était mise à tout casser.

— Adrian, tu veux bien t'occuper de Paula un moment, s'il te plaît ? dis-je d'un ton décidé. Il faut que j'aille voir Donna.

Adrian prit sa sœur par la main, l'aida à descendre de mes genoux et l'emmena dans le salon. Je montai l'escalier dans un état de tension maximale. J'étais furieuse contre Donna. Mais qu'est-ce qui lui était passé par la tête ? S'en prendre aux objets, d'accord, mais s'en prendre à mon enfant ! Plus j'approchais de sa chambre, plus les cris et le vacarme augmentaient. J'entrai sans frapper ; Donna, qui me tournait le dos, balançait tout ce qui lui tombait sous la main.

— Donna ! Mais qu'est-ce qui te prend ? Tu te rends compte que tu as frappé Paula ? Arrête tout de suite, ça suffit, maintenant !

Je hurlais de plus en plus fort pour couvrir ses cris. Mon cœur s'emballait, je me sentais oppressée.

— Je ne l'accepte pas, tu m'entends ? Je n'accepte pas que tu frappes Paula ! Qu'est-ce que c'est que ça !

Je m'étais avancée vers elle. Elle n'était plus qu'à quelques centimètres de moi. Je brûlais de colère ; cela ne m'était encore jamais arrivé de ma vie.

— Tu m'entends, Donna ? criai-je encore. Comment est-ce que tu as pu frapper Paula ?

Soudain, elle se calma et se tourna vers moi, sidérée par mon explosion de colère.

— Comment tu as pu faire ça ? répétais-je. Ce n'est qu'une petite fille ! Tu lui as fait du mal. Je ne l'accepte pas, Donna ! Tu comprends ce que je dis ? Je n'accepte pas ce genre de choses sous mon toit !

Elle me fixait, immobile. Je soutins son regard.

— Tu n'aimais pas que tes frères te frappent, mais tu fais la même chose avec Paula ! Ça suffit, Donna. On vient de rentrer de vacances et c'est tout ce que tu trouves à faire ? Vraiment, tu dépasses les bornes !

Hors de moi, je sortis en claquant la porte. Il fallait que je m'éloigne avant de tenir des propos que j'aurais regrettés. Sur le palier, je me sentais mal ; mon cœur battait à cent à l'heure, j'avais le souffle court. Je n'avais encore jamais crié comme cela sur quelqu'un, encore moins sur un enfant. Les assistants familiaux ne sont pas censés crier sur les enfants dont ils s'occupent et cela ne m'était encore jamais arrivé au cours de toutes ces années de pratique professionnelle.

Tandis que je retournais au rez-de-chaussée, toutes sortes de choses me passèrent par la tête. Comment avait-elle pu s'en prendre à Paula ? Pourquoi n'arrivais-je pas à me faire comprendre ? Pourquoi ne pouvait-elle pas me parler plutôt que de laisser éclater sa colère sur une enfant de six ans ? Pouvais-je continuer de m'occuper d'elle, sachant qu'elle représentait un danger potentiel pour Paula ? Est-ce que je m'y prenais mal ? Pourquoi son comportement s'améliorait-il moins que je ne l'aurais pensé ? J'avais tellement espéré que nos vacances au Maroc aient marqué un tournant, et voilà que nous revenions à la case départ – ou peut-être pire. Il faudrait que j'informe Edna et Jill de ce qui s'était passé, y compris ma colère et peut-être aussi mon échec. Car je ne voyais pas comment je pourrais être la bonne personne pour Donna si nous en étions là au bout de huit mois. De quoi avait-elle besoin ? Je n'en savais rien mais, à l'évidence, de plus que je ne pouvais lui offrir.

J'étais encore flageolante en arrivant au bas de l'escalier, les larmes aux yeux. Dans le salon, Adrian et Paula étaient assis sur le canapé. Il la serrait contre lui. Tous les deux avaient la mine pâle et semblaient épouvantés ; ils ne m'avaient encore jamais vue dans une telle colère ni entendue crier si fort. J'allai m'asseoir entre eux et passai un bras autour de leurs épaules, sans rien dire.

Mes cris les avaient autant choqués que moi-même, et c'est précisément pour cette raison que nous ne devrions pas nous énerver. Voir un adulte hors de lui est toujours effrayant pour un enfant (et dans le cas d'un enfant placé, cela lui rappelle en outre un comportement familial dont on a voulu l'éloigner). La famille d'accueil est censée donner le bon exemple ; si un assistant familial devient fou et se met à hurler, quel genre de message envoie-t-il ? Mais nous ne sommes pas des surhommes et je m'étais laissé gagner par la colère, non seulement à cause de ce qu'avait fait Donna mais parce qu'après tout ce temps, mes efforts semblaient n'avoir servi à rien.

Nous restâmes là, silencieux, pendant quelques instants, tandis que ma tension retombait. Là-haut, tout était calme ; je me demandais ce que faisait Donna. Il ne faudrait pas que je tarde à remonter pour m'assurer qu'elle n'avait pas retourné sa colère contre elle.

— Est-ce que ça va mieux ? demandai-je doucement à Paula. Tu as une bosse sur la tête mais ça ne saigne pas. Tu auras un peu mal pendant quelques jours.

— Ça va, répondit-elle d'une petite voix. Et toi ?

— Oui, ma chérie.

Je retirai les bras de leurs épaules et examinai à nouveau le crâne de Paula. La bosse avait cessé d'enfler mais cela avait dû lui faire très mal. Soulevant son sweat-shirt, je constatai que la marque était moins rouge. Elle s'en tirait à bon compte mais cela ne me reconfortait pas pour autant.

— Pourquoi elle a fait ça, Donna ? demanda Paula.

— Elle est en colère contre sa mère et malheureusement c'est à toi qu'elle s'en est prise. Je suis désolée, chérie.

— C'est pas ta faute...

— J'aurais dû me rendre compte qu'elle n'allait vraiment pas bien, quand on est rentrés. Je me demande si Donna ne serait pas mieux dans une autre famille d'accueil.

Mais tout en disant cela, je savais que j'avais tort, même si je n'avais aucune solution miracle. J'avais fait de mon mieux pour l'intégrer dans notre famille, mis en œuvre mes méthodes éprouvées pour l'aider à accepter son passé et aller de l'avant, et apparemment j'avais échoué.

— Est-ce que Donna va mieux ? demanda Paula, qui s'inquiétait davantage pour sa sœur adoptive qu'elle ne lui en voulait.

— Je vais aller voir. Est-ce que je peux vous laisser quelques minutes, le temps que j'aille lui parler ?

Paula hocha la tête.

— C'est bien, chérie... Et merci, Adrian.

Je me levai du canapé mais, avant d'avoir eu le temps d'aller plus loin, nous entendîmes Donna sortir de sa chambre et s'engager dans l'escalier. Je regardai Paula dont le visage s'était crispé ; elle avait sûrement peur que Donna la frappe à nouveau si elle était toujours en colère.

— Tout va bien, la rassurai-je. Reste là avec Adrian.

J'avancai jusqu'à la porte du salon pour attendre Donna qui traversait lentement le couloir, les épaules et la tête baissées. Son pas lourd me rappela la première fois que je l'avais vue, quand elle avait l'air de porter le poids du monde sur ses épaules et que même respirer lui semblait un effort insurmontable.

Elle s'arrêta à quelques pas de moi et leva la tête. Derrière moi, sur le canapé, Adrian et Paula se taisaient. Donna me regarda de ses grands yeux tristes, si emplis de douleur que j'eus pitié d'elle malgré ce qu'elle avait fait. Mais mon principal souci était Paula, qui souffrait à cause de Donna et qui ne pourrait plus lui faire confiance.

— Oui ? dis-je à Donna.

Elle ouvrit la bouche et les mots vinrent, lents et laborieux :

— Il faut que je demande pardon à Paula, dit-elle en regardant par terre. Il faut que je demande pardon. Je veux lui demander pardon pour qu'elle recommence à m'aimer. Je veux pas qu'elle me déteste, comme toute ma famille. Je veux que vous m'aimiez, tous les trois. S'il te plaît, Cathy, promets-moi que tu m'aimeras toujours. J'ai besoin que tu m'aimes.

Mes yeux s'emplirent immédiatement de larmes et j'entendis Paula se lever du canapé. Je me tenais toujours dans l'encadrement de la porte, bloquant l'entrée du salon à Donna pour protéger Adrian et Paula, même si cela paraissait désormais superflu. La colère de Donna s'était tarie et Paula n'était plus en danger. Celle-ci se faufila pour aller serrer Donna dans ses bras.

— Je t'aime toujours, Donna, dit-elle.

Je la regardais, si petite à côté de Donna, avec ses bras repliés autour de ses hanches.

— T'inquiète pas, continua Paula, on t'aimera toujours. Nous, dans cette famille, on est comme ça !

Si jamais j'avais eu besoin qu'un enfant donne l'exemple, c'était bien maintenant, et Paula venait de le faire de belle manière. Oui, me dis-je, on est comme ça, dans cette famille. Je me tournai vers Adrian qui, comme moi, regardait à mes côtés Paula et Donna enlacées.

— Venez vous asseoir, dis-je, on va discuter.

Paula serra une dernière fois Donna dans ses bras et, la prenant par la main, l'emmena jusqu'au canapé, exactement comme elle l'avait menée jusqu'à la balançoire la première fois qu'elle était venue chez nous.

On vit des moments émouvants dans toutes les familles mais plus encore dans une famille d'accueil, confrontée au quotidien à des sujets douloureux. Pourtant, je crois que je n'avais jamais été aussi émue qu'en voyant ainsi Paula prendre les choses en main et consoler Donna. La petite Paula, vulnérable par son amour inconditionnel d'enfant, et la grande Donna, que le besoin désespéré d'amour et de pardon rendait tout aussi vulnérable.

— Pardon, Paula, répéta Donna, la tête sur l'épaule de Paula et les joues mouillées, tandis que Paula se pelotonnait contre elle.

— Pleure pas, Donna. Tu m'as fait mal à la tête mais je te pardonne. Je t'aime toujours.

Je vis le visage d'Adrian s'assombrir, même s'il tentait d'observer ces effusions féminines avec un détachement tout « masculin ». Quant à moi, j'avais beau être profondément touchée par les mots de Paula et Donna – j'aurais pu les prendre toutes les deux dans mes bras et leur dire que tout irait bien désormais –, je devais m'assurer que Donna ne recommencerait jamais. Il y allait de la viabilité de notre famille. Paula n'était qu'une enfant, elle ne voyait pas plus loin que les excuses et la tristesse de Donna. Mais moi, si.

J'allai m'asseoir sur le repose-pied, bien en face d'elles. Donna avait les yeux baissés et la tête toujours contre l'épaule de Paula qui la serrait contre elle. Je retirai doucement le bras de Paula.

— Donna, il faut que je te parle.

Paula se cala dans le canapé et prit la main de Donna entre les siennes. Lentement, Donna releva la tête et me regarda, les joues et les cils encore mouillés de larmes.

— Essuie-toi les yeux, chérie, dis-je en lui tendant la boîte de mouchoirs.

J'attendis qu'elle en prenne un, s'essuie les yeux et se mouche. Paula fit de même. Je pris alors la main de Donna :

— Donna, dis-je d'un ton doux mais ferme, je sais qu'en ce moment tu es désolée d'avoir frappé Paula et je suis contente que tu lui aies présenté des excuses. Mais tu sais, chérie, j'ai besoin d'être certaine que ça ne se reproduira plus jamais.

— Je te promets que je la frapperai plus.

Elle renifla en séchant ses larmes.

— Je te crois ; je sais que tant que tu es calme, tu ne la frapperas pas. Le problème, c'est quand tu te mets en colère. Dans ces moments-là, tu n'arrives plus à te contrôler. Ce soir, tu étais très en colère contre ta mère, mais au lieu de m'en parler, ou de l'évacuer d'une manière ou d'une autre, tu as laissé la pression monter en toi jusqu'à l'explosion. Tu vois, Donna, moi aussi j'étais très en colère contre toi tout à l'heure, mais je ne t'ai pas frappée. Quelque chose m'a empêché de franchir cette ligne jaune, et ce quelque chose me retiendra toujours de frapper quelqu'un. Il faut qu'on t'aide à maîtriser cela.

— Je voulais pas frapper Paula, dit-elle, le visage défait.

— Non, je sais bien. C'est précisément ce que je te dis. Tu étais très en colère et tu avais Paula sous la main, rien de plus...

Je marquai une pause.

— Donna, repris-je, est-ce que tu sais ce qui t'aiderait à contrôler ta colère pour que ça ne se reproduise pas ?

Elle réfléchissait à ce que j'avais dit. Adrian et Paula attendaient en silence.

— Il faudrait que j'essaie de te parler, dit enfin Donna.

— Oui, c'est important, et il faut parler avant que la pression monte. Et puis ce qui t'aidera aussi, c'est d'expulser ta colère d'autres manières, comme on en a déjà parlé. Je sais qu'il y a de la souffrance en toi, parce que tu as vécu des choses douloureuses. Edna t'a dit qu'elle allait chercher un psychologue mais il ne se passera rien avant le jugement, qui a lieu en mai. Donna, est-ce que tu penses que ce serait mieux si tu ne voyais pas ta mère trois fois par semaine ?

Je n'aurais pas posé cette question à un très jeune enfant, car cela aurait équivalu à lui demander de juger sa famille, ce qui n'était pas bien. Mais il me semblait que Donna était assez mûre pour exprimer un avis. La tutrice

lui avait d'ailleurs déjà demandé ce qu'elle pensait de sa famille ; n'étant pas présente, je ne savais pas ce qu'elle avait répondu.

Donna haussa les épaules.

— Edna pense que ce serait mieux d'espacer les visites familiales, et moi aussi. Tu verrais toujours ta mère et Chelsea mais moins souvent. Quant à tes frères, tu les vois tous les jours à l'école. Mme Bristow m'a dit que tu déjeunes avec eux à la cantine.

— Je préférerais voir mon père, dit-elle.

— Ton père est toujours à l'hôpital mais dès qu'il sortira, je suis sûre qu'Edna fera en sorte que tu le voies, peut-être un autre soir que ta mère.

Je ne savais pas vraiment que dire de plus. C'était difficile. À la vérité, ce dont Donna avait vraiment besoin, c'était une thérapie qui l'aide à digérer sa colère et son passé, et je n'étais pas psychologue.

Soudain, elle me regarda comme si elle avait eu une illumination.

— Cathy, je crois que ça m'aiderait si j'arrêtais de vouloir que ma mère m'aime. Si je suis en colère, c'est parce que je fais tout pour qu'elle m'aime et quand ça marche pas, ça me fait du mal et ça me met en colère. Je sais pas pourquoi maman m'aime pas. J'ai rien fait de mal ! À la maison, c'est moi qui faisais tout le ménage, et j'ai essayé d'empêcher qu'on soit placés. Mais on m'accusait toujours de tout, même quand c'était pas ma faute. Je crois que ça sert à rien que j'aime ma mère. Elle me déteste et elle me détestera toujours. J'ai pas raison, Cathy ?

Que pouvais-je répondre ? Comment pouvais-je confirmer à une enfant que sa mère la détestait, depuis toujours, visiblement, et pour des raisons que personne ne comprenait ? Et pourtant, d'une certaine manière, c'était ce que Donna avait besoin d'entendre, en y mettant les formes, afin de pouvoir commencer à faire la paix avec son passé et, peut-être, se construire un avenir meilleur.

— Donna, ma chérie, tu es quelqu'un de bien et ta mère ne s'est vraiment pas bien comportée avec toi. Je ne sais pas pourquoi, et Edna non plus. Parfois, ça arrive, dans certaines familles. Mais pas très souvent, heureusement. Ta mère ne s'est pas non plus bien occupée de tes frères ni de Chelsea, mais le pire, c'était avec toi. Tes frères t'aiment, de même que ton père et ta grand-mère. Il ne faut pas que tu oublies ça : c'est important. Certains enfants dont je me suis occupée n'avaient jamais été aimés par personne. Tant pis pour ta mère, si elle ne t'aime pas autant qu'elle le

pourrait. Ce n'est pas bien de sa part de t'avoir fait du mal. Mais ça n'a rien à voir avec toi en tant que personne, ni avec ce que tu as fait ou pas fait. Ça aurait tout aussi bien pu tomber sur Warren, Jason ou Chelsea. Malheureusement, c'est tombé sur toi. Ce que ta mère a dit tout à l'heure à propos du bébé, ça fait partie de tout ça. Je ne sais pas si elle changera un jour. Mais tu as toute ta vie devant toi, Donna, et ce sera une belle vie, parce que tu es quelqu'un de bien.

Je terminai comme j'avais commencé afin de mettre à mal ce sentiment ancré en elle que tout était de sa faute et qu'elle ne valait rien. Ma simplification de la situation était quelque peu grossière, mais je ne pouvais pas faire mieux.

Donna hocha lentement la tête.

— Pardon, Paula, répéta-t-elle. Je suis vraiment désolée de t'avoir fait mal. Est-ce que tu m'aimes quand même ?

Une petite voix s'éleva, pelotonnée contre Donna :

— Oui, Donna.

— Pardon, Adrian, lui dit-elle en le regardant, ce qui le mit un peu mal à l'aise. Est-ce que tu m'aimes toujours ?

Il hocha la tête en grognant. Donna me regarda :

— Et toi, Cathy ? Est-ce que tu peux m'aimer comme ma mère aurait dû ? Moi, je t'aime comme une fille.

Ma gorge se noua et je ravalai mes larmes.

— Oui, chérie. Je suis sûre qu'on peut laisser tout ça derrière nous et aller de l'avant.

Il le fallait. Je ne pouvais pas abandonner Donna maintenant et j'étais certaine qu'Adrian et Paula ne l'auraient pas voulu, eux non plus.

LE CADEAU DE PAULA

Donna ne s'est pas soudain remise, comme par miracle, de tous ses traumatismes d'enfance mais peu à peu, lentement, un cap a été franchi. Le fait de porter un regard objectif sur sa mère y avait contribué bien davantage que tout ce que j'avais pu dire ou faire, j'en étais certaine. N'était-ce pas terrible qu'une enfant, pour commencer à se sentir bien dans sa peau, doive d'abord admettre que sa mère ne l'aimait pas, ne l'avait jamais aimée et ne l'aimerait probablement jamais ?

La promesse que j'avais faite à Donna de l'aimer comme ma fille était sincère : tant qu'elle vivrait avec moi, elle pourrait y compter mais son avenir demeurerait entre les mains du juge. Il restait deux mois avant la dernière audience. Ma seule certitude était que Donna ne retournerait pas vivre chez sa mère. Pas plus que ses frères, qui avaient commencé à révéler certaines choses à Mary et Ray à propos de Rita.

Warren et Jason leur avaient dit que leur mère les forçait à aller dans son lit lorsqu'ils n'étaient pas sages, mais la punition qu'ils avaient décrite n'était ni un câlin ni même une correction, mais de nature sexuelle. Edna ne m'en donna pas les détails : je n'avais aucune raison de les connaître. Cela ne m'aurait pas aidée à m'occuper de Donna et je n'allais sûrement pas poser de questions. Dans mon métier, j'entends déjà assez d'atrocités de la bouche des enfants que j'accueille ; je n'ai pas besoin que d'autres horreurs viennent hanter mes nuits.

Edna avait évoqué auprès de Cheryl Samson, la tutrice, la possibilité de diminuer la fréquence des visites familiales (pour Donna et pour les garçons). Mais à moins de deux mois du jugement, cela n'aurait pas changé grand-chose. Le temps qu'une requête argumentée soit déposée au tribunal,

il serait resté à peine un mois. Edna suggéra alors que j'arrive un peu plus tard et que je récupère Donna un peu plus tôt : cet arrangement réduisait à trois quarts d'heure la durée de la visite familiale. Dans ces conditions, je n'avais aucun intérêt à retourner chez moi pour en repartir dix minutes plus tard : je restais donc désormais sur place, avec Adrian et Paula, à lire ou écouter la radio dans la voiture. Nous dînions tous ensemble en rentrant, peu après 18 heures.

Consciente que la confrontation avec Rita avait été à l'origine de nombreuses crises de Donna, je lui dis que je ne voulais plus qu'elle monte immédiatement dans sa chambre après une visite familiale, où elle s'isolait en broyant du noir. Je lui confiais au contraire de petites missions pendant que je préparais le dîner, afin de détourner ses pensées mais aussi de garder un œil sur elle. Donna intériorisait sa tristesse et sa colère jusqu'au point de rupture. Je passais beaucoup de temps à lui parler, l'encourageant à me dire ce qu'elle avait sur le cœur plutôt que de laisser la pression monter en elle. J'aimerais pouvoir dire qu'elle fit des progrès spectaculaires, mais ce serait mentir : ils restaient lents et parcellaires car ses blessures étaient profondes.

La deuxième semaine de mars, Emily vint finalement goûter à la maison, rendant l'invitation la semaine suivante. Quand j'allai rechercher Donna, Mandy me dit que les filles avaient bien joué ensemble et souligna la politesse de Donna.

— J'ai dû gronder Emily, ajouta-t-elle. Je préfère vous le dire car Donna a eu l'air de le prendre pour elle...

— D'accord, merci, répondis-je sans tirer de conclusion hâtive.

Mais dans la voiture, Donna me semblait bien calme pour quelqu'un qui venait de passer l'après-midi avec sa meilleure copine.

— Est-ce que tout va bien ? lui demandai-je.

Elle haussa les épaules. Puis, se rappelant mes conseils maintes fois répétés de verbaliser ses angoisses pour ne pas les laisser l'envahir, elle me dit :

— Emily s'est fait gronder à cause de moi.

Je la regardai dans le rétroviseur.

— Ah bon ? Comment ça ?

— Je lui ai montré comment déchirer du papier en tout petits bouts. Et on en a balancé partout dans sa chambre. Sa mère est arrivée avant qu'on ait eu le temps de nettoyer et elle a grondé Emily.

— Je vois, dis-je. Merci de me l’avoir dit. Est-ce que tu veux que je dise à Mandy que ce n’était pas la faute d’Emily ?

— Oui, s’il te plaît. Sinon, Emily voudra peut-être plus être mon amie.

— Ne t’inquiète pas, je vais arranger ça.

Je ne pus m’empêcher de sourire intérieurement : Mandy avait jugé inacceptable ce que j’avais fini par voir, chez Donna, comme un stratagème anodin pour se libérer de son passé. À sa place, j’aurais sans doute réagi comme elle. Ça ne m’aurait pas plu de trouver la chambre de ma fille constellée de centaines voire de milliers de bouts de papier ! Mais en tant qu’assistante familiale, j’avais vu tellement de comportements étranges et extrêmes chez les enfants que j’avais dû réévaluer ma notion de ce qui « ne se faisait pas ».

Le lendemain après-midi, dans la cour de l’école, je remerciai à nouveau Mandy puis lui présentai mes excuses, expliquant qu’Emily n’était pas vraiment responsable du désordre dans sa chambre. Sans révéler quoi que ce soit de confidentiel, je lui précisai en quelques mots que c’était pour Donna une manière de rejouer son passé, et qu’elle savait désormais qu’elle ne devait pas le faire chez les autres. Mandy me remercia de cet éclairage et promit de régler cela avec Emily, qui lui avait déjà demandé si Donna pourrait revenir. Mais en quittant Mandy, je me demandais ce qu’elle pensait vraiment car nous devions lui paraître quelque peu étranges. Non seulement j’acceptais ce curieux comportement, mais je le considérais quasiment comme normal, ce qu’il était pour Donna. Et encore, Mandy était loin du compte : cette manie de déchiqueter du papier n’était rien comparée à ce que j’avais vu chez certains enfants, qui cherchaient à se débarrasser de leurs traumatismes par tous les moyens.

Deux semaines plus tard, Adrian fêterait son anniversaire, puis Paula le sien le dimanche suivant. Tout était déjà organisé : Adrian avait souhaité inviter ses copains à disputer un match de football sous l’égide du club local ; Paula préférait passer l’après-midi à la maison, autour de jeux organisés par votre servante, avec glaces et bonbons. Donna tenait à leur acheter un cadeau et avait économisé pour cela deux semaines d’argent de poche, ce qui était très attentionné de sa part. Le samedi, Adrian et Paula allant passer la journée chez leur père, l’occasion se présenta pour Donna et moi d’aller en ville, elle pour choisir des cadeaux, moi pour acheter du

papier cadeau et commander les gâteaux d'anniversaire. Au grand dam de mes enfants, je n'avais pas les talents de pâtissière de certaines mères de leurs amis, qui livraient chaque année d'incroyables scènes représentant Superman, Winnie l'Ourson ou des châteaux médiévaux, réalisées avec des biscuits à la cuillère, des Smarties et des glaçages colorés (et sans doute aussi un soupçon de sorcellerie).

Donna et moi déambulions dans une boutique « tout à 1 livre » de la galerie marchande, qui proposait des jouets, des livres et divers accessoires. J'avais proposé à Donna de contribuer aux cadeaux mais elle tenait absolument à les payer elle-même, pour qu'ils viennent « vraiment » d'elle. « C'est la première fois que je peux acheter des cadeaux avec mon argent », m'avait-elle expliqué. Comme la plupart des enfants confiés aux services sociaux, elle n'avait jamais eu d'argent de poche : le budget familial ne le permettait pas.

Nous étions dans la boutique depuis une dizaine de minutes et Donna regardait une boîte à bijoux gaiement décorée, dont elle pensait, à raison, qu'elle plairait à Paula. Je sentis la présence de quelqu'un juste derrière nous et crus d'abord que nous lui bloquions le passage. Comme tous les samedis, la boutique était bondée. Je fis un pas en avant pour laisser passer la personne tout en continuant de regarder la boîte à bijoux dont Donna examinait désormais l'intérieur.

— Eh ben tiens, qui c'est qu'est là ! dit une voix de femme au ton rugueux.

Je me retournai immédiatement. Rita et Chelsea nous regardaient, côte à côte et les mains sur les hanches, pareilles à des jumelles. Mon ventre se noua. Donna ne s'était pas retournée bien qu'elle n'ait pas pu ne pas entendre sa mère ; elle continuait d'observer la boîte, la tête baissée.

— Bonjour, dis-je d'une voix neutre, ravie de vous revoir.

Je ne les avais pas revues depuis la rentrée de septembre, et même si « ravie » était loin d'être le terme que j'aurais utilisé en sachant ce que Rita avait fait subir à sa fille, je me devais de rester polie. Elles avaient aussi triste allure que dans mon souvenir, portant un vieux pantalon de jogging noir en nylon et un T-shirt sale qui peinait à recouvrir leur ventre gonflé. Chelsea, enceinte de six mois, était la plus ronde mais Rita (dont Edna m'avait confirmé la grossesse) la rattrapait vite. Toutes les deux regardaient

attentivement Donna d'un air malveillant. Elle n'avait toujours pas bougé, essayant en fait de les ignorer.

— Comment allez-vous ? demandai-je en tenant de détourner leur attention. Félicitations !

Je n'allais pas me montrer critique ; c'était un commentaire de circonstance.

— Ça va, dit Rita, tandis que Chelsea mâchait son chewing-gum. Ça irait mieux si cette fouineuse d'Edna s'occupait de ses foutues affaires.

Je répondis par un demi-sourire et jetai un œil vers Donna. Elle leur tournait toujours le dos, tripotant maintenant la boîte dans tous les sens.

— Tu dis pas bonjour à ta mère et à ta sœur ? lui demanda Rita en la poussant dans le dos sans ménagement.

Un peu plus loin dans l'allée, une dame lança un regard dans notre direction. Donna haussa les épaules mais ne se tourna pas. Je sentis mon cœur s'emballer. La situation pouvait vite dégénérer. Il m'arrivait régulièrement de tomber sur des parents dans les magasins, avec des bonheurs différents : parfois nous échangions un simple « bonjour » ; parfois, pour les plus aimables, nous restions un moment discuter. Mais cette rencontre inopinée ne cadrait avec aucun de ces scénarios.

— Donna choisit un cadeau pour l'anniversaire de ma fille, enchaînai-je, espérant calmer le jeu.

— Ah oui ? ricana Rita. T'entends ça, Chels ? Ta sœur achète un cadeau à sa fille. À nous, elle nous achète jamais rien, si ?

Chelsea secoua la tête, mâchouillant toujours. *Mon Dieu, me dis-je, dans quoi me suis-je embarquée !*

— Et pourquoi vous arrivez toujours en retard aux rendez-vous ? continua Rita en reportant son attention sur moi. Cette foutue assistante sociale vous a pas dit à quelle heure vous devez venir ?

Étant donné que Rita ignorait Donna pendant les visites familiales, hormis pour lui assener des méchancetés, sa fille ne devait pas vraiment lui manquer.

— Edna a pensé que ça conviendrait mieux à tout le monde, répondis-je d'un ton calme, ravalant ce que j'aurais vraiment aimé lui dire.

— Ah bon ? fit-elle d'un air sarcastique. Attendez que je la voie, celle-là ! J'vais lui montrer c'qui m'convient !

La conversation prenait un mauvais tour et je ne voyais pas comment inverser la vapeur, avec Donna qui les ignorait ouvertement et Rita qui ne cachait plus son hostilité. Je commençais à me sentir aussi mal à l'aise que Donna. Rita et Chelsea ne semblaient pas décidées à partir, se délectant de la situation. Notre seule solution était de sortir de cette boutique, en espérant qu'elles ne nous suivraient pas.

— Donna, dis-je, tu veux bien dire bonjour à ta mère et à ta sœur ? Après on s'en ira.

Elle haussa les épaules. Rita la poussa à nouveau dans le dos.

— T'entends ce qu'on te dit ? Dis bonjour à ta mère et à ta sœur, espèce de petite merde !

C'en était trop. La politesse et la diplomatie n'allaient pas aider Donna à se protéger de sa mère. Nous devions sortir de là, et vite.

— Viens, Donna, dis-je sur un ton plus ferme. On s'en va.

Je lui pris le bras pour partir mais elle ne voulut pas bouger, restant là, immobile, à fixer la boîte à bijoux qu'elle tenait toujours entre les mains.

— Voyez ! Elle écoute même pas c'que vous lui dites ! s'exclama Rita. Quelle nazebroque, cette gosse ! Viens, Chels, perds pas ton temps avec cette conne.

Et, après une dernière bourrade dans le dos de Donna, elle repartit d'un pas traînant suivie par Chelsea, qui jeta à sa sœur un regard de haine et de dégoût. En les voyant sortir du magasin, je poussai un soupir de soulagement. J'avais le cœur qui battait la chamade ; Donna devait être encore bien plus bouleversée que moi.

— Est-ce que ça va, ma chérie ? lui demandai-je doucement.

Elle hocha la tête, continuant à examiner la boîte à bijoux ; une fois de plus, elle ne voulait exprimer ni sa peine ni son sentiment de rejet.

— Je pense que Paula la trouvera jolie, dit-elle au bout d'un moment en retournant la boîte pour en observer le dessous.

Je respirai à fond et la regardai :

— Oui, Donna, je suis d'accord avec toi. Mais on vient de passer un moment horrible avec ta mère et tu n'en as pas dit un mot. Je sais très bien ce que tu dois ressentir. Moi aussi, je ressens un peu la même chose. Tu dois être bouleversée, en colère et sans doute aussi un peu effrayée.

Je ne parlais pas trop fort car de nombreux clients allaient et venaient autour de nous.

Donna referma doucement le couvercle de la boîte et leva les yeux vers moi.

— C'est vrai, Cathy. Elles me mettent en colère, mais elles changeront pas. Et moi, ça me fait plaisir de choisir un cadeau pour Paula avec mon argent. Alors je veux pas les laisser gâcher ça. Elles me gâcheront plus mes bons moments.

Sa réponse me toucha profondément. Elle valait tellement mieux que Rita ! Donna surpassait largement sa mère en intégrité, en compassion et en toutes ces choses qui font de nous des êtres humains civilisés. Elle me donnait une grande leçon d'humilité.

— Très bien, chérie. Je comprends, dis-je. C'est très raisonnable de ta part.

Donna finit par acheter cette boîte à bijoux pour Paula, puis un livre pour Adrian. De retour à la maison, elle se dépêcha d'aller préparer les deux paquets cadeaux. Si Donna arrivait à s'en tenir à sa philosophie et à relativiser les paroles et agissements de sa mère, un avenir beaucoup plus radieux s'ouvrait à elle. Trop souvent, les abus subis dans l'enfance ruinent une vie d'adulte, donnant un goût amer aux réussites personnelles et allant même jusqu'à les entraver. Il faut beaucoup de courage pour laisser le passé derrière soi ; j'espérais que Donna aurait cette force.

LA QUESTION

Les anniversaires d'Adrian et de Paula furent très réussis. Celui d'Adrian n'avait rassemblé que des garçons qui avaient passé une heure et demie à jouer au football, au cours d'un match organisé par l'entraîneur du club local. Le forfait comprenait également un goûter puis quelques jeux, toujours sous la houlette de l'entraîneur. Donna, Paula et moi nous étions contentées de regarder le match. Donna aurait pu jouer, si elle en avait eu envie ; quant à Paula, elle était un peu trop jeune. Ensuite, nous nous étions jointes aux garçons pour le goûter et les jeux. L'anniversaire de Paula avait été plus calme mais m'avait davantage mise à contribution : pour Adrian, il m'avait suffi de venir, de regarder et de payer.

Pour Paula, j'avais préparé des sandwiches au pain de mie sans la croûte, des mini-pizzas, des saucisses-cocktail plantées sur des piques, des verrines de gelées nappées de crème, et des biscuits au chocolat en nombre limité pour que personne ne rentre chez soi avec un mal de ventre. J'avais aussi organisé des jeux et quelques chants pour animer l'après-midi, avant d'apporter le gâteau d'anniversaire surmonté de sept bougies. Donna avait fait de son mieux pour participer aux festivités, mais elle ne parvenait toujours pas à se jeter pleinement dans les divertissements avec ce plaisir sans retenue de l'enfance. À plusieurs reprises, elle était venue me trouver, perturbée par le désordre que faisaient les invités : « Il y a un verre qui s'est renversé ! », « Il y a du popcorn sur le tapis ! », me disait-elle avec inquiétude. « Ne t'inquiète pas, la rassurais-je comme toujours. Je nettoierai plus tard. C'est la fête, c'est normal qu'il y ait un peu de désordre ! » Et ce n'était rien comparé à l'anniversaire d'Adrian l'année précédente : j'avais retrouvé des cotillons sur les étagères et derrière les canapés pendant

plusieurs semaines, le dernier n'ayant été découvert que huit mois plus tard, lorsque j'avais déplacé une console en vue d'installer le sapin de Noël. Mais l'anxiété de Donna vis-à-vis du désordre provenait de ce rôle de cendrillon qui lui avait été imposé, et de la culpabilité que sa mère lui avait mise en tête : Rita avait réussi à convaincre Donna que si ses frères et elle avaient été confiés aux services sociaux, c'était à cause de ses manquements. Non que Donna vît désormais d'un mauvais œil le fait d'avoir été placée – tant s'en fallait – mais sa culpabilité demeurait vivace, et sans doute pour longtemps.

Au dernier trimestre, les résultats scolaires de Donna s'améliorèrent nettement. En lecture, elle passa d'un niveau de sept ans à un niveau de neuf ans. Elle avait toujours quatre années de retard mais, ayant brisé la spirale de l'échec et repris confiance en elle, elle progressait de mieux en mieux. Mme Bristow et Beth Adams étaient ravies et, je pense, étonnées – plus que moi. Je m'étais occupée d'autres enfants dont les mauvais résultats scolaires s'expliquaient tout simplement par une vie de famille épouvantable. Lorsque vous ne savez pas si vous aurez à manger ou quand tombera le prochain coup – ou pire –, il ne vous reste pas beaucoup d'énergie pour apprendre vos leçons.

La dernière audience devant le juge devait commencer le 25 mai et durer cinq jours. Donna ne semblait pas perturbée à l'approche de cette date qu'elle ne pouvait ignorer, puisque sa mère ne cessait de pester à ce sujet lors des visites familiales. Tout comme moi, Edna avait expliqué à Donna qu'à l'issue de cette audience le juge déciderait de l'endroit où elle et ses frères iraient vivre pendant les années à venir, en tenant compte de ce qui était le mieux pour eux. La procédure concernait également Chelsea : je savais seulement qu'Edna et la tutrice souhaitait qu'elle soit admise dans une unité mère-bébé. Toutefois, la probabilité était faible, étant donné l'âge de Chelsea et son opposition systématique à tout ce qu'Edna proposait. Personne ne pouvait la forcer à accepter, même si c'était pour son bien.

Le vendredi précédant le premier jour d'audience fut riche en annonces. Edna m'appela dans la matinée pour m'informer de deux faits nouveaux. D'abord, Rita avait retiré sa demande officielle pour récupérer les garçons : elle ne contestait donc plus le dossier. Elle n'avait jamais demandé à

recupérer Donna et, Dieu sait pour quelle raison, elle ne voulait plus « se battre » pour le retour de ses fils.

— J'aimerais croire qu'elle a enfin eu un éclair de bon sens, commenta Edna. Ça fait des mois que j'essaie de lui expliquer qu'il est dans l'intérêt des garçons de rester en famille d'accueil. Soit elle a compris, soit elle s'est rendu compte qu'il y avait trop d'éléments en sa défaveur, et elle aura écouté son avocat.

Ou peut-être les garçons ont-ils perdu tout intérêt à ses yeux maintenant qu'elle va avoir un bébé, pensai-je de manière peu charitable. Ils représenteront beaucoup d'ennuis et des satisfactions moins immédiates qu'un nourrisson vulnérable.

— Et puis, continua Edna, je voulais aussi vous le dire avant que vous l'appreniez par quelqu'un d'autre...

Elle n'est quand même pas enceinte, me dis-je, car Edna n'avait pas loin de soixante ans !

— J'ai décidé de prendre une retraite anticipée quand ce dossier sera bouclé.

— Oh, Edna, je suis désolée...

Elle rit.

— Pas moi !

— Non, je voulais dire... Je suis désolée de vous voir partir !

— Merci, Cathy. Mais ça fait vingt-huit ans que j'exerce ce métier et je crois que j'ai fait ma part. Les choses ont beaucoup changé, et ce n'est plus de mon âge de rester écrire des rapports jusqu'à minuit. Mon mari prend sa retraite cette année ; il est un peu plus vieux que moi. On a envie d'en profiter tous les deux, de passer du temps avec nos enfants et nos petits-enfants en Écosse. Vous savez que ça fait un an que je ne les ai pas vus ?

— Je comprends parfaitement, Edna. Mais vous nous manquerez...

— C'est gentil de votre part. Je m'occuperai du cas de Donna et de ses frères jusqu'au bout avant de partir. J'ai également d'autres dossiers près d'aboutir, alors je viendrai travailler à temps partiel pendant quelques mois.

Consciencieuse jusqu'à la fin ! Je ne comprenais que trop bien les arguments d'Edna. Mais je me demandais si l'adaptation serait facile, car l'aide sociale avait été toute sa vie.

— Une dernière chose, Cathy, poursuivit-elle : j'ai supprimé les visites familiales de ce soir et de la semaine prochaine. Ce sera trop de pression

pour Rita, avec le jugement. Je n'ai pas envie qu'elle déverse sa colère sur les enfants. Vous pouvez prévenir Donna, s'il vous plaît ?

— Oui, bien sûr.

— Je vous appellerai dès que j'aurai connaissance de la décision du juge, et je viendrai vous voir dans la foulée. À mon avis, ça ne durera pas les cinq jours prévus, puisque Rita ne conteste plus le dossier.

Nous nous saluâmes et je ne m'attendais pas à l'entendre avant la semaine suivante. Mais elle me rappela à 18 heures.

— Chelsea a accouché plus tôt que prévu ! C'est une petite fille. Vous pourrez l'annoncer à Donna, s'il vous plaît ? Elle est tata, maintenant !

Il y avait une chaleur bienveillante dans sa voix, car même si la situation de ce bébé était loin d'être réjouissante, la naissance d'un enfant est toujours un événement particulier et bienvenu.

— Oui, bien sûr, répondis-je. Est-ce que Chelsea et la petite vont bien ?

— Maintenant, oui. Elles sont à l'hôpital... Inutile de donner ces détails à Donna, mais Chelsea a accouché à la maison. C'est la police qui m'a prévenue. Une voisine a entendu Chelsea hurler, tôt ce matin, et a cru qu'elle se faisait agresser. Elle a appelé la police, et quand les policiers sont arrivés avec une équipe des urgences, ils ont trouvé Chelsea et son bébé par terre dans la cuisine. C'est eux qui ont coupé le cordon ombilical.

— Mon Dieu ! Pauvre gosse..., dis-je, horrifiée. Chelsea devait être terrorisée ? Où était Rita ?

— Dans son lit, à l'étage. Elle cuvait.

J'avais vraiment pitié de Chelsea : à quinze ans, donner naissance à son premier enfant, toute seule, sur le sol froid de la cuisine...

— J'essaierai d'aller la voir lundi, après l'audience, dit Edna. J'ai demandé à l'hôpital de la garder le plus longtemps possible. Ils m'ont répondu qu'elle ne sortirait pas avant que le bébé prenne du poids. La petite faisait moins de deux kilos trois cents à la naissance... Ça me donne une chance de parvenir à la convaincre d'aller dans une unité mère-bébé. J'ai réservé une place pour elle. Chelsea ne peut pas retourner chez elle avec le bébé, c'est trop sale ! La police a dit qu'il y avait des crottes de chat partout au rez-de-chaussée, même dans la cuisine, là où elle a accouché !

J'eus un mouvement de recul à cette évocation.

— Mais c'est absolument atroce ! Est-ce que vous voulez que j'emmène Donna voir sa sœur et le bébé à l'hôpital ?

Edna marqua une pause.

— Pas pour l’instant. Attendons la fin de la procédure, et ensuite j’organiserai une visite séparée pour Donna. Si vous y allez maintenant aux heures de visite, vous tomberez forcément sur Rita.

— D’accord. Donna peut peut-être lui envoyer une carte ?

— Oui, bonne idée.

Elle me donna l’adresse, dont je pris note.

— J’annoncerai la nouvelle à Donna, dis-je. Et quand vous verrez Chelsea, dites-lui bien des choses de ma part.

— Je n’y manquerai pas, Cathy. Prenez soin de vous, je vous appellerai la semaine prochaine.

Un nouveau bébé, une nouvelle vie, mais quelle manière de la commencer – naître sur un carrelage crasseux ! Si Chelsea allait dans une unité mère-bébé, elle aurait une chance de pouvoir s’occuper de cette enfant. Dans ces unités, les mères (et les pères, s’ils sont présents) apprennent à changer les couches, à baigner le bébé, à préparer des biberons et, d’une manière générale, à donner les soins nécessaires au nourrisson. Le personnel est toujours disponible pour aider la jeune mère et suivre ses progrès, jusqu’à ce qu’elle sache s’occuper de son enfant en toute sécurité. Ensuite, si la mère n’a pas de lieu de vie décent à offrir à son bébé, on lui trouve en général un HLM. Elle continue d’être suivie par le personnel de l’unité et par un travailleur social aussi longtemps que nécessaire.

Je ne savais pas trop comment annoncer la nouvelle à Donna. La naissance d’un enfant est toujours un heureux événement mais, étant donné la manière dont Chelsea rejetait sa sœur, je m’attendais plus ou moins à ce qu’elle se mette en colère. J’aurais dû faire davantage confiance à Donna car elle réagit avec stoïcisme :

— C’est bien, dit-elle en relevant la tête du puzzle qu’elle faisait avec Paula. J’espère que Chelsea sera heureuse, maintenant, et qu’elle s’occupera bien du bébé.

— J’en suis sûre, répondis-je.

Je lui expliquai que Chelsea pourrait compter sur l’aide du personnel de l’hôpital, puis de l’unité mère-bébé.

— Si tu veux, Edna organisera une visite d’ici deux semaines. En attendant, tu peux lui envoyer une carte pour la féliciter.

— D'accord, Cathy, je vais réfléchir, me répondit-elle en me regardant à nouveau. Merci pour la nouvelle !

Je m'assis dans le canapé et dépliai le journal que je n'avais encore pas eu le temps de lire, comme d'habitude. Tandis que je parcourais les titres, Donna ajouta un dernier commentaire (pour le moins pertinent) :

— C'est quand même un petit peu une traînée, cette Chelsea. J'ai toujours pensé qu'elle finirait par avoir des problèmes avec les garçons.

— Hmm, fis-je en relevant mon journal pour dissimuler mon sourire. Contente de savoir que tu ne suivras pas son exemple, dans ce cas.

— C'est quoi, une traînée ? demanda Paula.

— Une longue trace qu'on laisse derrière soi, répondis-je.

— Et c'est aussi comme ça qu'on appelle une fille libérée avec les garçons et qui respecte pas son corps, ajouta Donna.

Je mesurai alors tout le chemin qu'elle avait accompli depuis son arrivée ; jamais Rita ou Chelsea n'auraient formulé cela d'une manière aussi délicate.

N'ayant plus eu à me plaindre, depuis quelque temps, du comportement de Donna envers Adrian et Paula, je ne m'imposais plus une vigilance de tous les instants lorsqu'ils étaient tous les trois dans la même pièce. Donna tentait de trouver des dérivatifs à sa colère : parfois, elle rouait de coups son oreiller ; elle me parlait également davantage. En l'absence de visites familiales, elle avait moins de raisons de laisser la colère monter en elle jusqu'à l'explosion. Avec tout cela, une idée commençait à faire son chemin dans mon esprit : proposer d'accueillir Donna pour un placement permanent – elle deviendrait alors membre à part entière de notre famille.

Le « Projet de prise en charge » est l'un des documents soumis au juge lors de la dernière audience : il expose en détail ce qu'envisagent les services sociaux en cas de placement permanent, c'est-à-dire où et avec qui l'enfant vivra. Si le tuteur *ad litem* appuie le projet, le juge l'approuve dans la plupart des cas. Parfois, les recommandations du tuteur divergent de celles des services sociaux, et il arrive qu'un enfant retourne vivre chez ses parents contre l'avis du travailleur social qui le suit. Mais dans le cas de Donna et de ses frères, je savais que ce ne serait pas le cas. Edna et Cheryl Samson convenaient toutes deux que les enfants ne devaient pas retourner

chez Rita : elle était incapable de s'occuper d'eux, elle les maltraitait et il était peu probable que cela change.

En revanche, je ne savais pas quel était le projet pour Donna à long terme. Il lui restait sept ans à passer en famille d'accueil, jusqu'à ses dix-huit ans. Étant donné leur âge, Warren et Jason avaient des chances de trouver des parents adoptifs, mais pas Donna. La plupart des gens préfèrent adopter des enfants jeunes, car le risque de séquelles psychologiques est moindre. Parfois, des membres de la famille se manifestent et proposent de recueillir l'enfant. Une évaluation s'ensuit : si elle valide la pertinence de leur proposition, c'est en général l'option qui est privilégiée dans l'intérêt de l'enfant.

Mais, à ma connaissance, personne n'avait proposé de recueillir Donna ni ses frères. Le père de Donna n'était malheureusement pas en mesure de l'assumer, même s'il semblait beaucoup aimer sa fille, qui l'aimait elle aussi. De la même manière, la grand-mère de Donna était une personne charmante mais elle n'était pas au mieux de sa forme, et elle passait de longues périodes, pendant l'hiver, à la Barbade. Mme Bajan avait dit à Edna qu'elle ne se sentait pas capable de s'occuper de ses petits-enfants au quotidien. Toutefois, elle voulait qu'ils passent certaines vacances scolaires avec elle. Il y avait également une tante, que j'avais rencontrée le jour de la rentrée, mais Donna et les garçons ne l'avaient jamais vue depuis lors. Comme personne ne m'en avait reparlé, je supposais qu'elle n'était pas candidate pour offrir un foyer aux enfants. J'étais quasiment certaine que le juge déciderait, d'une part, de ne pas séparer Warren et Jason, et, d'autre part, de ne pas placer les trois enfants dans la même famille. Le risque serait trop grand de voir réapparaître les problèmes qui avaient conduit à l'impasse, chez Mary et Ray.

Dès lors, je me posais une question : que répondrais-je si Edna me demandait (ce qui me paraît possible) d'offrir un foyer à Donna ? Dans le fond, je le savais bien. J'avais toujours ressenti l'envie de protéger Donna, et au fil des mois cet instinct de protection s'était mué en un lien fort qui devenait de l'amour. J'étais très fière de Donna et de ce qu'elle avait accompli, et je voulais continuer d'être là pour elle, sur le chemin qui allait la mener vers l'âge adulte. Évidemment, il faudrait que je demande leur avis à Adrian et Paula car cette décision changerait notre vie à tous. Et bien sûr, Donna aurait son mot à dire, mais j'étais presque sûre qu'elle

accepterait. Toutefois, tout cela dépendait en premier lieu de la décision qu'allait bientôt rendre le juge.

UNE DÉCISION IMPORTANTE

L'audience ne dura que deux jours et le juge rendit sa décision dès le lendemain matin. Edna me téléphona à la sortie du tribunal : conformément aux attentes, le placement de Donna et de ses frères était confirmé.

— Bien ! Félicitations, lui dis-je, eu égard à toute l'énergie qu'elle avait investie pour sécuriser l'avenir des enfants.

Edna me dit qu'elle aimerait nous voir dans la journée et qu'elle avait pris une photo de Chelsea avec sa fille, Cindy, pour Donna.

— Ça vous va si je viens à cinq heures et demie ? me demanda-t-elle.

— Oui, avec plaisir, répondis-je.

Et mon cœur fit un bond en pensant à la question qu'Edna allait – j'en étais certaine – me poser.

Après avoir récupéré les enfants à l'école, je préparai le dîner plus tôt que d'habitude. Edna avait sûrement beaucoup de choses à nous dire et tout le monde aurait faim si j'attendais qu'elle soit partie. Je n'avais pas annoncé la décision du juge (ni mon espoir que Donna reste chez nous) à Adrian et Paula : il revenait à Donna d'avoir la primeur de l'information de la bouche d'Edna.

Contrairement à son habitude, Edna arriva avec près d'une demi-heure de retard.

— Désolée, Cathy, s'excusa-t-elle en entrant, hors d'haleine. Ça n'a pas arrêté aujourd'hui !

Je lui proposai quelque chose à boire ; elle accepta volontiers une tasse de thé.

— J'aimerais vous parler avant de parler à Donna, me dit-elle. On peut s'isoler quelque part ?

Je me doutais bien pourquoi et l'emmenai au salon. En passant, elle lança un « Bonjour ! » à Donna et Paula qui jouaient ensemble dans la salle à manger. Adrian faisait ses devoirs dans sa chambre.

— Merci beaucoup, me dit-elle tandis que je lui apportais une tasse de thé. Il était plus de trois heures quand je suis rentrée au bureau et j'avais deux urgences qui m'attendaient. Vivement la retraite !

J'acquiesçai et m'assis en face d'elle, attendant la grande nouvelle. Edna but quelques petites gorgées de son thé puis reposa la tasse sur la soucoupe.

— Bien, Cathy, se lança-t-elle en me regardant avec un petit sourire. Le placement est donc confirmé pour Donna et les garçons. La décision concernant Chelsea a été reportée, le temps que j'évalue la façon dont elle se débrouille avec le bébé. Il faudra donc que je retourne au tribunal dans deux mois.

Je hochai la tête.

— J'ai expliqué au juge que Donna et les garçons s'étaient très bien adaptés, et qu'ils avaient fait beaucoup de progrès depuis qu'ils étaient placés. Le juge a donc approuvé mes recommandations pour les enfants. On va essayer de trouver des parents adoptifs pour Warren et Jason. J'ai bon espoir qu'on y arrive. À défaut, ils iront en famille d'accueil mais de toute façon ils resteront ensemble.

— Tant mieux. Ce nouveau départ est vraiment une chance pour eux, commentai-je, voulant amener le sujet sur Donna.

— Absolument. Je vais tout faire pour que ça avance au plus vite.

Edna but une nouvelle gorgée ; peut-être était-ce mon imagination, mais j'eus l'impression de lire comme une hésitation dans son regard, ou peut-être cherchait-elle le courage de m'annoncer quelque chose. Elle reposa sa tasse sur ses genoux puis leva les yeux vers moi, avec un sourire rassurant.

— Donna restera en famille d'accueil, Cathy. Et après une longue discussion avec mon chef, on en est arrivés à la conclusion qu'il vaudrait mieux pour elle que ce soit dans une famille qui reflète son groupe ethnique.

— Oh... je comprends.

Edna me sourit gentiment.

— Je sais, Cathy. Donna a fait d'énormes progrès depuis qu'elle vit chez vous et je vous en suis vraiment très reconnaissante. Mais on ne peut pas ignorer qu'elle a un problème d'identité culturelle. Nous n'avons pas pris cette décision à la légère. Il nous paraît important de lui trouver une famille qui pourrait l'aider là-dessus. Vous vous souvenez, quand elle essayait de se décapier la peau ?

— Oui, bien sûr, mais ça fait longtemps qu'elle a arrêté, répondis-je, plaidant presque pour que Donna reste.

— En effet, et c'est grâce à vous. Mais vous conviendrez que Donna n'a toujours pas une excellente image d'elle-même. La semaine dernière encore, son institutrice l'a entendue dire à Emily qu'elle aurait aimé être blanche, comme elle.

— Ah bon ? fis-je, surprise. Je ne savais pas...

Edna hocha la tête.

— Vous avez fait beaucoup pour Donna et je ne vous remercierai jamais assez, mais sur ce point précis les dégâts provoqués par Rita ont laissé des traces profondes. La tutrice et le juge pensent eux aussi qu'une famille noire ou métisse sera plus adaptée aux besoins de Donna. Je me rends bien compte que ça impliquera qu'elle s'adapte encore à un nouvel environnement mais nous pensons que ce sera mieux pour elle. J'espère avoir pris la bonne décision, Cathy. Vous continuerez d'avoir de ses nouvelles, bien sûr ; c'est important.

— Oui, dis-je, finissant par me faire une raison. Oui, bien sûr. Elle va beaucoup nous manquer.

— Je n'en doute pas. Et vous lui manquerez aussi.

Ce n'était pas l'annonce que j'attendais ni que j'espérais, mais je devais bien reconnaître qu'Edna avait raison. Et pour être honnête, je m'étais demandé, sans trop m'y arrêter, si cet aspect interviendrait dans les recommandations qu'elle présenterait au tribunal.

— Je vais chercher une famille sans jeunes enfants, ajouta-t-elle. Vous vous en êtes très bien sortie mais ça n'a pas toujours été facile avec Adrian et Paula, et je ne veux pas que l'histoire se répète.

— Donna ne recommencerait plus aujourd'hui, dis-je, sur la défensive. Elle arrive à se contrôler.

— Je vous crois, et vos enfants se sont montrés très bienveillants envers elle, mais elle a besoin de beaucoup d'attention. J'espère lui trouver une

famille dont les enfants sont plus âgés ou déjà partis de la maison. Donna vous fait vraiment honneur, tout comme Adrian et Paula d'ailleurs.

— Merci, Edna, dis-je, même si ce compliment n'atténuait pas ma déception. Il va falloir que je commence à préparer Adrian et Paula à cette nouvelle, ajoutai-je d'un air pensif.

Edna hocha la tête puis termina son thé tandis que je restais à la regarder sans rien dire.

— Je vais annoncer la décision du juge à Donna, reprit Edna, mais pour l'instant je ne lui dirai rien sur ce que j'envisage pour elle. Je dois rencontrer l'équipe en charge de la suite du dossier dans la semaine, mais, comme vous le savez, trouver la bonne famille peut prendre des mois. Je ne veux pas perturber Donna. Quand on aura quelque chose de concret, je lui parlerai.

— Très bien, dis-je.

C'était une décision raisonnable. À ce stade, cette information n'aurait en rien aidé Donna.

— Quant aux visites familiales, poursuivit Edna, il n'y en aura plus qu'une par mois.

— Bien, dis-je.

— Ce seront toujours des visites médiatisées, mais je vais passer la main à quelqu'un d'autre. Et une fois que Donna et les garçons seront dans leurs nouveaux foyers, on passera à trois visites par an.

Je hochai la tête. C'était la pratique habituelle lorsque des enfants ne retournent pas vivre chez eux. S'ils continuent de voir trop souvent leurs parents biologiques, il leur est plus difficile de s'intégrer dans leur nouvelle famille.

— Quand ils seront tous les trois installés, je mettrai en place des contacts réguliers entre eux. Pour l'instant, ce n'est pas nécessaire, puisqu'ils se voient tous les jours à l'école. Est-ce que Donna veut voir Chelsea et le bébé ?

— Je n'en suis pas sûre. Elle m'a dit qu'elle allait y réfléchir... et elle y réfléchit toujours, j'ai l'impression.

Edna sourit.

— D'accord. Je vais lui reposer la question. Tenez, j'ai apporté la photo.

Elle posa sa tasse sur la table basse et sortit une photographie de sa sacoche, qu'elle me tendit. On y voyait Chelsea assise sur une chaise, près

de son lit d'hôpital, tenant sur ses genoux la petite Cindy qui dormait, enveloppée dans une couverture blanche, la tête posée contre le bras de sa mère. Chelsea ne regardait pas son bébé, comme la plupart des jeunes mamans, mais l'objectif. Son expression juvénile et vulnérable parlait d'elle-même : un mélange d'étonnement, de choc et de distance, comme si elle s'efforçait de comprendre ce qui lui arrivait. Elle avait l'air tellement perdue que j'eus pitié d'elle. Si quelqu'une avait besoin qu'on s'occupe d'elle, c'était bien Chelsea.

— Elle est d'accord pour aller dans une unité mère-bébé, ajouta Edna.

— C'est bien, dis-je en lui rendant la photographie. Espérons qu'elle puisse garder son bébé.

— Espérons..., répéta-t-elle. Je pense qu'il est temps que je voie Donna, maintenant, si vous le voulez bien.

J'allai dire à Donna qu'Edna voulait lui parler et demandai aux filles de se dire bonsoir, car il était l'heure pour Paula de se coucher. Laissant Edna et Donna en tête à tête, je montai ensuite avec Paula à l'étage.

— Est-ce que Donna va rester chez nous ? me demanda-t-elle en chuchotant.

Malgré son jeune âge, elle savait qu'une dernière audience devant le juge débouchait sur une décision.

— Pour l'instant, oui, répondis-je. Le juge a décidé qu'elle ne retournerait pas vivre à la maison.

— Tant mieux, commenta Paula. Sa mère est horrible !

Assise sur le bord de la baignoire, je regardais Paula se débarbouiller.

— Tu sais, chérie, la mère de Donna n'est pas née aussi horrible que cela. Je sais qu'elle a fait de vilaines choses à Donna mais elle n'a pas toujours été comme ça. Peut-être que sa mère à elle était méchante, elle aussi. Avec nous, Donna a vu un modèle de famille différent. Comme ça, si elle a des enfants un jour, elle saura les aimer et bien se comporter avec eux.

— Donna sera une bonne mère, dit Paula en s'essuyant le visage. Elle est gentille. Elle s'énervait plus contre moi.

— C'est vrai, chérie. Mais tu sais, elle ne s'est jamais vraiment énervée contre toi. Ça sortait comme ça, c'était plus fort qu'elle.

— Moi, je m'énervais pas contre mes enfants, et Donna non plus, dit-elle d'un ton ferme.

— Je sais, ma puce, vous êtes toutes les deux gentilles. Et je vous aime !

Je serrai Paula dans mes bras avant d'aller la coucher. Je venais de commencer à lui lire une histoire lorsque j'entendis Edna qui m'appelait.

— Je m'en vais, Cathy !

— Je reviens tout de suite, dis-je à Paula avant de descendre, après l'avoir embrassée sur le front.

— Tout s'est bien passé ? demandai-je à Edna.

Elle m'attendait dans le couloir. Donna était toujours dans le salon.

— Oui, tout va bien. Je lui ai expliqué la décision du juge et donné la photo. Elle ne veut pas voir Chelsea, pour l'instant ; je lui ai dit de vous en parler si jamais elle changeait d'avis. Et maintenant, il est temps que j'aille retrouver mon petit mari !

À 19 h 30 passées, Edna n'avait sans doute pas terminé sa journée ; il lui restait sûrement des comptes rendus à rédiger. Je l'accompagnai jusqu'à la porte et lui souhaitai une bonne soirée.

— Ah oui, dit-elle, se rappelant soudain quelque chose. À propos de la thérapie...

Elle baissa la voix pour que Donna ne puisse pas l'entendre.

— Je crois qu'on devrait attendre qu'elle soit dans sa future famille d'accueil. Ce sera trop pour elle d'assumer à la fois le début d'une thérapie et un nouveau foyer.

— Oui, confirmai-je. D'autant plus qu'il n'y a aucune urgence : elle va très bien maintenant.

— Je sais, répondit Edna dans un sourire. Grâce à vous. Bonne nuit, Cathy !

— Bonne nuit !

MARLENE

La vie suivit son cours habituel pendant que les services sociaux s'affairaient à trouver une nouvelle famille pour Donna, sans que celle-ci en sût rien (pas plus qu'Adrian et Paula). Parfois, j'avais un accès de tristesse en regardant Donna se mettre à quelque activité, ou jouer avec Paula et Adrian ; bientôt, elle ne serait plus parmi nous. Edna m'avait demandé de lui fournir une photographie de face de Donna, ce que je n'avais eu aucun mal à trouver parmi toutes celles que j'avais prises. Elle allait servir à « promouvoir » Donna dans les magazines spécialisés et sur les prospectus envoyés aux assistantes familiales. Outre sa photographie, quelques lignes la décriraient brièvement ainsi que le type de famille souhaité. La promotion des enfants est un sujet sensible mais c'est de fait la manière la plus efficace de trouver la bonne famille pour eux. Comment, sinon, mettre en relation des parents potentiels et des enfants à la recherche d'une famille ? Toutefois, jamais l'enfant n'est informé de cette « publicité ».

Je m'attendais à ce que les recherches pour Donna durent un certain temps, car les services sociaux ciblaient un profil précis – une famille noire ou métisse, sans jeunes enfants –, ce qui limiterait évidemment le nombre de candidats. Cela n'était pas pour me déplaire, sur un plan purement égoïste : j'étais contente de jouer les prolongations, même si je souhaitais, pour son bien, que Donna trouve le plus vite possible un nouveau foyer.

Mi-septembre, soit plus d'un an après l'arrivée de Donna, Edna me téléphona à brûle-pourpoint pour m'annoncer qu'ils avaient identifié une famille potentielle. Elle souhaitait que je me joigne à une première rencontre le mercredi suivant.

— Euh... d'accord, dis-je, digérant rapidement l'information. Oui, bien sûr.

Cette première rencontre visait à s'assurer que l'assistante familiale en question était la bonne personne pour élever Donna. Son dossier devrait ensuite être approuvé par une commission. À ce stade, seulement, Donna serait informée. Ayant déjà participé plusieurs fois à cette procédure, je savais comment cela fonctionnait, et aussi que cela fonctionnait bien : les erreurs étaient rares.

— Elle s'appelle Marlene, me dit Edna. C'est une femme charmante, mais je vous laisserai en juger.

Je n'en saurais pas plus sur la future assistante familiale de Donna avant de la rencontrer.

Les enfants avaient repris l'école (et le collège, pour Adrian) la semaine précédente. Le mercredi matin, à 10 heures, je me rendis donc comme convenu dans les bureaux des services sociaux. Après avoir monté plusieurs volées de marches, j'arrivai devant la salle de réunion non sans une réelle appréhension. Car, en définitive, je m'apprêtais à rencontrer la personne à qui j'allais passer le relais et qui deviendrait bientôt aussi proche de Donna que moi.

J'entrai dans la salle, souris à l'assemblée et pris place autour de la grande table en bois carrée. La réunion était présidée par Joyce, de l'équipe des placements permanents, que j'avais déjà rencontrée. Elle nous demanda d'abord de nous présenter. À part Joyce, Jill, Edna et moi, il y avait Marlene, Carla, l'assistante sociale en liaison avec elle, et Lisa, une assistante sociale stagiaire, qui rédigerait le procès-verbal. Marlene était assise en face de moi ; je l'évaluais du regard, quelque peu suspicieuse. C'était certes une belle femme élégante, mais serait-elle une bonne mère pour Donna ? Je tentai de rester objective tout en continuant de l'examiner sans paraître malpolie. Elle avait à peu près la même couleur de peau que Donna et des cheveux noirs bien huilés, comme j'avais voulu coiffer Donna. Ses grands yeux bruns me lancèrent un regard chaleureux, dans un sourire. Âgée d'une petite cinquantaine d'années, elle portait un pull-over rose pâle et une jupe noire. Elle se tenait droite, les mains tranquillement croisées devant elle sur la table. Elle parlait avec un léger accent des Caraïbes – plus discret que celui de la grand-mère de Donna. Étant le centre

de l'attention, elle devait se sentir gênée mais n'en montrait rien, paraissant calme et digne.

Après les présentations, Joyce explicita l'objet de la réunion pour les besoins du procès-verbal puis demanda à Edna de nous exposer où en était Donna. Edna avait rencontré Marlene au moins une fois avant cette réunion, de même qu'elle avait lu son dossier et discuté de sa candidature avec Joyce. De son côté, Marlene avait sûrement lu un certain nombre de choses sur Donna et avait dû en discuter avec Edna et Joyce. Ce qui était demandé à Edna, c'était donc essentiellement de fournir à Marlene un complément d'information.

Prenant la parole, elle évoqua les progrès continuels de Donna durant l'été et depuis la rentrée. Elle décrivit sa personnalité et évoqua quelques-uns des problèmes que nous avons rencontrés au tout début, et dont Marlene avait sûrement déjà entendu parler.

— Et quand elle sera grande, elle aimerait devenir infirmière, conclut Edna.

Je hochai la tête en souriant.

— Elle ne parle que de ça ! ajoutai-je. Et elle n'arrête pas de donner des médicaments à ses poupées.

Tout le monde sourit. L'atmosphère de cette réunion était détendue et informelle, car il s'agissait de préparer la naissance d'une nouvelle famille où Donna aurait une seconde mère et Marlene, une fille. Cela n'avait rien à voir avec d'autres réunions beaucoup plus solennelles auxquelles il m'arrive d'assister, où l'on aborde des cas de maltraitance préalable au placement.

— Vous souhaitez peut-être continuer ? me proposa Joyce.

J'acceptai son offre et sortis de mon sac le « cahier de vie » de Donna pour le donner à Marlene. Commencé dès son arrivée, ce cahier regorgeait désormais de photographies et de souvenirs tels que des tickets de cinéma ou autres certificats de mérite, agrémentés d'un petit commentaire de ma main. Je réalise un cahier de vie pour tous les enfants dont je m'occupe ; c'est quelque chose d'important que chaque enfant emporte avec lui en repartant. Cela restera la seule preuve tangible d'une période de sa vie, à la différence de nos propres enfants, dont le passé est toujours présent à travers l'entourage familial et des souvenirs partagés.

Marlene tournait les pages tandis que je parlais. Je commençai par souligner moi aussi les formidables progrès de Donna, qui avait su gagner les cœurs de toute ma famille. Je poursuivis par les difficultés que nous avions rencontrées et la manière dont je les avais traitées. Il valait mieux dresser un tableau réaliste à Marlene, car cela lui permettait de mieux se préparer à d'éventuels problèmes, en particulier au début, quand elles apprendraient à se connaître. J'expliquai à Marlene pourquoi, selon moi, Donna s'était comportée de cette manière, replaçant cela dans le contexte de son passé : si elle s'en était prise à Adrian et Paula, c'était parce qu'elle-même avait subi ce genre d'agressions pendant des années de la part de sa mère.

— Alors vous me conseilleriez de garder un œil sur Donna quand ma nièce et mon neveu viendront me rendre visite ? me demanda Marlene en levant les yeux du cahier de vie. Ils ont cinq et six ans.

— Au début, je pense que oui, répondis-je, soutenue par Edna qui hochait la tête. Cela fait plus de quatre mois qu'il n'y a pas eu d'incident, et je suis sûre que tout se passera bien, mais on n'est jamais trop prudent...

— Le fait de changer de lieu de vie pourrait la perturber, ajouta Edna. Mais je serais prête à parier que tout ira bien.

Hormis un simple souci d'honnêteté, c'était exactement pour ce genre de situations (la visite des neveux) qu'il était important qu'Edna et moi disions la vérité à Marlene. Des incidents s'étaient malheureusement déjà produits par manque d'information.

— Donna continue-t-elle de déchirer des bouts de papier ? demanda Marlene avec un sourire que je lui rendis.

— Oui, et je n'ai rien fait pour l'en empêcher, même si elle sait qu'elle ne doit pas le faire chez les autres.

— La thérapie apportera peut-être une solution, ajouta Edna. Elle devrait pouvoir commencer dès que Donna aura trouvé ses marques chez vous. J'ai obtenu le budget nécessaire, en tout cas.

Marlene hocha la tête.

— Ce sera sans doute utile, en effet.

Elle feuilleta les dernières pages du cahier de vie avant de me le rendre.

— Donna a l'air d'être une enfant adorable et elle est manifestement très heureuse avec vous. J'espère qu'elle le sera tout autant avec nous. Ma famille et moi avons hâte de la rencontrer. J'ai deux grands enfants, un

garçon et une fille d'une vingtaine d'années, et beaucoup de neveux et nièces. On organise de grandes réunions de famille presque tous les week-ends, et je suis sûre que Donna s'entendra très bien avec ma nièce Kerry, qui a le même âge qu'elle. Je vais à la Barbade chaque année. Mon grand-père est né là-bas et j'y ai encore des tantes et des cousins.

— Vraiment ? dis-je, aussi surprise que ravie. Vous emmènerez Donna avec vous, quand vous irez là-bas ? Sa grand-mère est originaire de la Barbade, elle aussi.

— Bien sûr, répondit Marlene, légèrement étonnée que cela ait pu ne pas aller de soi. Elle n'y est jamais allée ?

— Non, répondit Edna. Sa grand-mère y passe une partie de l'hiver mais Donna n'y est jamais allée.

— Elle va adorer, assura Marlene. Entre la famille et les voisins, la maison est toujours pleine ! C'est comme une grande fête permanente...

— Ça me plairait bien, à moi aussi ! dis-je en riant. Je peux venir ?

— Moi aussi ? dirent en chœur Edna et Joyce.

Je commençais déjà à apprécier Marlene. C'était quelqu'un de naturel et d'ouvert, qui, de toute évidence, avait longuement mûri sa candidature et était prête à assumer la responsabilité que cela impliquait. Tandis qu'elle continuait de parler, j'appris qu'elle était assistante familiale depuis cinq ans, mais toujours pour des placements courts ; elle sentait qu'elle avait davantage à offrir à un enfant et voulait s'engager à long terme. Nous abordâmes ensuite le malaise de Donna quant à sa couleur de peau : Marlene était dans une situation idéale à cet égard, puisque sa mère était noire et son père, blanc. Tous les deux, toutefois, étaient décédés. Ses deux enfants ayant quitté le nid, Marlene pourrait se consacrer entièrement à Donna et lui accorder toute l'attention et le soutien nécessaires. Elle travaillait à mi-temps comme infirmière psychiatrique, avec des horaires flexibles qui lui permettraient d'emmener Donna à l'école et d'aller la rechercher.

Marlene habitant à une trentaine de kilomètres de chez moi, nous pourrions facilement rester en contact. Edna avait insisté à plusieurs reprises sur ce point, avant même cette réunion ; elle tenait à ce que Donna continue de nous voir, en particulier dans les premiers temps.

— Donna ne doit en aucun cas se sentir à nouveau rejetée, dit-elle. Et bien entendu, quand la commission aura donné son accord, j'irai moi-même

expliquer à Donna les raisons de ce changement.

À la fin de la réunion, je n'avais plus aucun doute : Marlene était la personne idéale pour Donna. Je n'en serais pas moins triste de la voir partir, mais je devais bien admettre que la correspondance était parfaite. Si l'on avait fait le portrait-type d'une mère idéale pour Donna, on aurait décrit Marlene. Joyce demanda si nous avions encore des questions, puis conclut la réunion par un tour de table où chacune de nous était invitée à dire si cette candidature pouvait être soumise à la commission. Celle-ci devait se réunir le 5 octobre. Marlene s'exprima la première :

— Oui, absolument ! dit-elle d'un ton très enthousiaste. J'ai hâte de rencontrer Donna.

Carla approuva également ce choix, qui lui paraissait excellent, ainsi qu'Edna, Joyce, Jill et Lisa. Quand mon tour vint, je m'adressai directement à Marlene :

— Oui, je crois que Donna sera très heureuse avec vous. Elle a de la chance.

— Merci, Cathy, répondit-elle, gênée. C'est très gentil.

La réunion se termina ainsi, Joyce nous donnant rendez-vous pour le 6 octobre, après l'approbation de la commission, pour planifier les prochaines étapes. C'était la procédure normale : la présentation de Marlene à Donna serait soigneusement encadrée sur une durée de deux semaines, *a priori*. Si tout se passait bien, ce dont je ne doutais pas, Donna partirait ensuite chez Marlene.

Avant de partir, je saisis l'occasion de demander à Edna des nouvelles de Chelsea. La dernière fois qu'Edna nous avait rendu visite, trois semaines plus tôt, elle m'avait dit que Chelsea et Cindy se portaient bien. Donna n'avait toujours pas voulu aller voir sa sœur.

— Chelsea se débrouille bien, mais je ne sais pas si ce sera toujours le cas quand elle sera toute seule avec sa fille.

— Elle quitte l'hôpital ?

— Dans un mois. Ce n'est plus moi qui gère ce dossier, maintenant que je suis à temps partiel, mais ma collègue lui a trouvé un joli deux-pièces. Elle va continuer de la suivre de près. Elle voulait que Chelsea reste encore un peu de temps dans l'unité mère-bébé, mais Chelsea a menacé de s'enfuir si on ne lui trouvait pas un appartement...

— Espérons qu'elle en aura assez appris pour bien s'occuper de la petite, dis-je.

— Espérons. Mais il faudrait aussi qu'elle sache s'occuper d'elle-même et de l'appartement. À seize ans, je ne suis pas certaine que j'en aurais été capable.

— Non, acquiesçai-je, moi non plus.

— Mon mari me dit qu'il faut que j'arrête de me faire du souci pour elle, maintenant qu'elle n'est plus sous ma responsabilité. Je continue à temps partiel jusqu'à ce que Donna et les garçons aient trouvé une famille. Ensuite, on partira un mois chez nos enfants en Écosse.

— Très bien ! dis-je. Et Rita ? Elle ne doit pas accoucher ces jours-ci ?

Edna leva les yeux au ciel.

— Elle a accouché la semaine dernière. Je n'ai rien dit à Donna parce que je ne voulais pas l'inquiéter. Rita a disparu.

— Quoi ? Avec le bébé ?

Edna hocha la tête.

— C'est une petite fille. Le jour même de l'accouchement, elle a quitté l'hôpital avec le bébé. Ma collègue a pu obtenir en urgence une ordonnance de protection : la police la recherche.

Elle soupira.

— Dieu seul sait où elle peut bien être ! poursuivit-elle. Je crois que je devrais tout de même le dire à Donna. Elle a le droit de savoir.

— Voulez-vous que je m'en charge, Edna ? Sans dramatiser, bien sûr...

— Ça ne vous dérange pas ? Je veux bien, oui, s'il vous plaît. Vous l'embrasserez bien de ma part ; et dites-lui que j'appellerai dès que j'aurai des nouvelles.

— D'accord. J'insisterai sur le fait que tout va bien pour Chelsea.

— Merci, Cathy.

Dans la soirée, à l'annonce de la disparition de sa mère et du bébé, Donna haussa les épaules.

— Ça m'étonne pas, dit-elle. J'espère qu'ils retrouveront vite le bébé.

— Ils vont le retrouver, la rassurai-je.

— Au moins, tout ça me concerne plus, ajouta-t-elle en conclusion.

Une semaine plus tard, Edna téléphona pour m'informer qu'on avait retrouvé Rita et son bébé. Apparemment, Rita avait fini par rentrer chez elle ; entendant des cris de bébé quasiment ininterrompus, un voisin avait appelé les services sociaux. La collègue d'Edna s'était rendue chez Rita avec la police : ils avaient trouvé l'appartement sale et froid, et Rita au lit, saoule. À côté d'elle, le bébé baignait dans ses déjections, sa couche n'ayant pas été changée depuis des jours. On l'emmena à l'hôpital où les médecins constatèrent qu'il avait perdu du poids et était déshydraté. Selon Edna, le bébé serait confié à une famille d'accueil dès sa sortie de l'hôpital. Cela ne voulait pas dire que Rita n'avait aucune chance de récupérer son enfant. La procédure de protection de l'enfance allait recommencer et l'on évaluerait si Rita était capable d'élever ce bébé – ce qui, je devais bien l'admettre, semblait fort compromis. Comme souvent, depuis que j'exerçais ce métier, j'aurais voulu tout arranger par un coup de baguette magique, afin que Rita puisse s'occuper de son enfant. Mais de façon plus réaliste, seule une intervention précoce et l'éducation peuvent briser le cercle infernal des mauvais traitements et de la négligence.

COULEUR LILAS

La commission approuva la candidature de Marlene. Le 6 octobre, comme convenu, nous nous retrouvâmes donc toutes les sept autour de la grande table carrée pour préparer les présentations puis le départ de Donna. Edna avait prévu de venir la voir à 17 h 30 et m'avait demandé de ne rien lui dire avant cela.

— Comment va Donna ? me demanda Marlene avec impatience au début de la réunion.

— Très bien, répondis-je. Elle fait de formidables progrès à l'école, ce trimestre.

Edna leva le nez de ses papiers.

— Justement, parlons de l'école. C'est un des sujets que je voudrais aborder avant qu'on en arrive au calendrier.

— Allez-y, proposa Joyce.

— Comme Donna se débrouille très bien dans cette école, dit Edna, je voudrais qu'elle y reste jusqu'à la fin de l'année. Je sais que ce n'est pas tout près de chez vous, Marlene, mais les services sociaux sont prêts à financer un taxi si vous ne pouvez pas faire les allers-retours. Vous habitez à environ trente kilomètres, c'est bien ça ?

Marlene hocha la tête d'un air pensif.

— J'aimerais conduire Donna au moins de temps en temps pour être en contact avec l'école. Mais il est vrai qu'avec mon travail à mi-temps, je ne pourrai pas faire la navette tous les jours.

Ce qui était parfaitement compréhensible. Marlene réfléchit un instant et se tourna vers moi.

— Est-ce que Donna participe toujours au club des petits déjeuners ?

— Oui, ça lui plaît beaucoup. Elle doit y être à huit heures et quart.

— Dans ce cas, ça me laisse le temps de la déposer avant d’aller travailler. Edna, je pourrais emmener Donna tous les matins et le taxi la ramènerait à la maison ? Qu’en pensez-vous ?

— Ça me va très bien, répondit Edna. C’est une bonne solution, me semble-t-il.

— Merci, dit Marlene. Pour moi, ce serait beaucoup plus pratique. Et l’année prochaine, comme elle aura terminé le primaire, je suppose que vous ne voyez pas d’inconvénient à ce qu’elle aille dans un collège local ? Il y en a un très bien, à cinq minutes de chez moi.

— Pas du tout, répondit Edna. Au contraire, c’est important que Donna puisse se faire des amis près de chez vous.

Lisa consigna les termes de cet accord.

— Les visites familiales, enchaîna Edna en jetant un regard circulaire. Depuis la dernière audience devant le juge, il n’y en a plus qu’une par mois, ce qui se révèle bien mieux pour Donna. À partir de maintenant, le rythme sera de trois visites par an, comme prévu par le juge. Cathy, plus de visite pour vous puisque la prochaine aura lieu en décembre. Donna continuera de voir ses frères à l’école, et elle ne tient toujours pas à voir Chelsea pour l’instant.

Je hochai la tête.

— Marlene, poursuivit Edna en se tournant vers elle, c’est ma collègue Valerie qui reprend le dossier. C’est donc elle qui fixera la date de cette visite en temps utile. Il s’agira toujours de visites médiatisées mais il est possible que le lieu change. Valerie vous contactera une fois que Donna sera chez vous.

Marlene hocha la tête et prit des notes.

— Voilà, c’est tout pour moi, dit Edna. Félicitations, Marlene !

Nous félicitâmes à notre tour Marlene, à qui j’adressai un sourire.

— Merci, répondit-elle, gênée. La chambre de Donna est prête. Elle est lilas, avec des meubles en bois. Vous m’aviez dit qu’elle aimait cette couleur, Cathy, ajouta-t-elle en me regardant.

— Oui, en effet, dis-je, surprise que Marlene ait relevé ce détail que j’avais donné lors de la dernière réunion en évoquant les goûts de Donna.

— Parfait, conclut Joyce. Il ne nous reste plus qu’à déménager les affaires de Donna !

Tout le monde rit, puis Joyce reprit :

— Marlene, avez-vous apporté des photos de vous et de votre famille ?

Ces photographies étaient destinées à Edna : elle les montrerait à Donna, l'après-midi même, pour lui présenter Marlene et sa famille. C'était une première étape importante, grâce à laquelle Donna allait se familiariser avec son futur foyer.

Marlene se pencha pour fouiller dans son sac, posé à ses pieds. Elle en sortit un petit album qu'elle ouvrit sur la table, afin que tout le monde puisse voir.

— Voici ma maison, dit-elle en pointant la première page, puis, feuilletant l'album : le salon, la cuisine, le jardin et mon chat, Harris. Ici, c'est la chambre de Donna, et voici ma famille proche.

La photographie montrait un groupe d'une dizaine de personnes, enfants et adultes, qui souriaient et faisaient un signe de la main. Ils avaient tous pris la pose dans le salon de Marlene, assis dans le canapé ou debout tout autour.

— On a bien ri en la prenant, cette photo, commenta Marlene avec un petit sourire.

— J'imagine, dit Edna. Vous pouvez me dire de qui il s'agit, afin que je les présente à Donna ?

Marlene orienta l'album vers Edna.

— C'est ma sœur et son mari, dit-elle en les montrant du doigt. Mon frère, sa femme et leurs enfants. Mes cousins et leurs partenaires. Et là, c'est Kerry, la nièce dont je vous ai parlé et qui a le même âge que Donna.

Il n'y avait pas de mari sur la photo, puisque Marlene était divorcée.

— Quelle belle famille, dis-je.

— Merci, me répondit-elle dans un sourire avant de fermer l'album pour le donner à Edna.

— Merci beaucoup, Marlene, dit cette dernière. Ça me sera très utile quand je verrai Donna.

Et même si Donna s'apprêtait à entrer dans une bien belle famille, je ne pus m'empêcher de ressentir cette pointe désormais familière de regret et de tristesse à l'idée que ma propre famille allait bientôt perdre un de ses membres.

— Très bien, dit Joyce, parlons du calendrier. Edna, vous voyez Donna cet après-midi ?

Edna confirma d'un mouvement de tête.

— Dans ce cas, je propose que Marlene aille passer une heure demain chez Cathy. On sera samedi, c'est possible pour vous ?

Marlene et moi étions d'accord.

— Donna et Cathy pourraient ensuite aller passer une heure chez Marlene dimanche ? suggéra-t-elle.

Une fois le processus des présentations enclenché, il monte rapidement en puissance afin de ne pas laisser trop longtemps l'enfant dans un flou qui pourrait l'amener à se poser des questions.

— Je vais à l'église à onze heures, le dimanche, précisa Marlene en s'adressant à moi. Pourriez-vous venir à un autre moment ?

Je hochai la tête.

— Votre heure sera la mienne. Mais comme c'est dimanche, je viendrai avec Adrian et Paula, d'accord ? demandai-je à Marlene et Edna.

— Pas de problème, répondit Marlene.

— Ça leur fera sûrement plaisir, dit Edna, et pour Donna, ce ne sera pas plus mal.

J'étais soulagée. Par le passé, je m'étais déjà retrouvée confrontée au refus d'une assistante sociale. Non seulement j'avais dû me débrouiller pour faire garder Adrian et Paula, mais ils s'étaient sentis exclus du processus des présentations, ce qui n'est pas la meilleure manière de dire au revoir à un enfant avec qui vous avez vécu pendant près d'un an.

Nos agendas à la main, nous planifiâmes les étapes suivantes, dont les trois nuits que Donna allait passer dans sa nouvelle maison avant son départ définitif, deux semaines plus tard. Quelques temps morts étaient prévus pour nous permettre de souffler mais aussi de faire le point, avec Edna, sur la manière dont les présentations se déroulaient. En cas de besoin, nous pourrions réajuster le calendrier. Si le planning initial était respecté, Donna nous quitterait le samedi 21 octobre, juste avant les vacances. Marlene avait prévu de prendre une semaine pour passer le plus de temps possible avec Donna avant que l'école reprenne.

Une heure plus tard, la réunion terminée, je rentrai chez moi songeuse et un peu inquiète. Edna avait eu beau insister sur le fait que Donna ne devait pas se sentir rejetée, ce n'en était pas moins une étape fondamentale pour elle. Elle vivait chez nous depuis quatorze mois et à bien des égards j'avais l'impression que cela faisait plus longtemps, tant nos liens s'étaient

resserrés. J'aimais beaucoup Marlene et ne doutais nullement de sa capacité à élever Donna. Mais ce changement majeur pouvait dans un premier temps perturber Donna et réveiller en elle un sentiment de rejet et de colère. Le cas échéant, Marlene, Edna et moi devrions y faire face.

En allant chercher les enfants à l'école, cet après-midi-là, j'avais le cœur lourd mais pris soin de ne rien en laisser paraître. Dès notre arrivée à la maison, je préparai le repas, annonçant aux enfants que l'on dînerait tôt car Edna venait voir Donna à 17 h 30. Cela ne les étonna pas, dans la mesure où nous dînions toujours tôt quand Edna ou la tutrice nous rendaient visite en fin d'après-midi. Mais secrètement, je me sentais coupable de ne pas leur dévoiler la véritable raison de la venue d'Edna. Lorsque celle-ci sonna à la porte à 17 h 30 précises, mon estomac se noua. Les enfants étaient dans leurs chambres, ne se doutant toujours de rien. J'allai ouvrir.

— Ça va ? me lança Edna avec son grand sourire habituel.

Je hochai la tête, m'efforçant de faire bonne figure.

— Donna est là-haut. Je vais la chercher.

— Merci, Cathy.

Edna alla s'asseoir dans le salon, où je la rejoignis quelques secondes plus tard accompagnée de Donna. Après avoir proposé à Edna quelque chose à boire, ce qu'elle déclina, je sortis en refermant la porte derrière moi. Edna m'avait prévenue qu'elle voulait d'abord parler à Donna en tête à tête.

Je remontai à l'étage, car j'avais moi aussi des choses à annoncer :

— Tu peux venir avec moi dans la chambre d'Adrian ? demandai-je à Paula en passant la tête par la porte de sa chambre. Il faut que je vous parle à tous les deux.

Paula me regarda en se demandant ce que je pouvais bien avoir à dire, puis posa sa poupée et me suivit jusqu'à la chambre de son frère. Je toquai à la porte avant d'entrer. Adrian faisait ses devoirs ; il en avait beaucoup plus maintenant qu'il était au collège.

— Je n'en ai pas pour longtemps, lui dis-je. Mais j'ai quelque chose d'important à vous dire.

Il posa son stylo sur la table qui lui servait de bureau.

— C'est une bonne nouvelle, mais un peu triste aussi..., me lançai-je. Edna est venue annoncer à Donna qu'elle lui a trouvé une nouvelle famille. Alors, malheureusement, Donna va bientôt nous quitter. La dame qui

s'occupera d'elle s'appelle Marlene. Elle est très gentille, elle viendra nous voir demain.

— Ah bon ? fit Adrian, manifestement interloqué.

Paula ne dit rien mais semblait au bord des larmes. Je lui mis une main sur l'épaule.

— Quand ça ? demanda Adrian.

— Si tout se passe comme prévu, elle s'en ira dans deux semaines.

— Ah bon ? répéta Adrian.

Puis, reprenant son stylo, il se replongea dans son cahier. C'était sa manière de réagir à une perte. Je savais qu'il voudrait en parler plus longuement plus tard. Le laissant à ses devoirs, je pris Paula par la main pour retourner dans sa chambre.

— Tu veux qu'on joue avec tes poupées pendant qu'Edna est avec Donna ? lui proposai-je, pensant que cela pourrait lui changer les idées.

Elle hocha la tête et je m'assis par terre avec elle, devant sa maison de poupées. Paula reprit la « maman » avec laquelle elle jouait lorsque je l'avais interrompue. C'était une poupée d'une dizaine de centimètres qui faisait partie d'un lot de quatre, deux adultes et deux enfants. Elle représentait l'archétype de la mère « parfaite », avec les cheveux ramassés en chignon, un tablier blanc et une robe à fleurs à hauteur de genoux. Elle tenait un rouleau à pâtisserie dans une main, symbole de ses talents de cuisinière accomplie, à moins que ce ne fût l'instrument avec lequel elle « fichait des beignes » à ses enfants, comme l'avait dit un jour Adrian (devant sa sœur horrifiée).

— Est-ce que Donna est obligée de partir ? demanda Paula d'une petite voix en faisant entrer sa poupée dans la maison.

— Malheureusement oui, ma chérie. Comme Jasmine, tu te souviens ?

Jasmine avait passé six mois avec nous l'année précédente avant de trouver des parents adoptifs.

— Est-ce qu'elle reviendra nous voir, de temps en temps ?

— Oui, j'en suis sûre. J'ai rencontré Marlene, la dame qui va s'occuper d'elle. Elle m'a dit que Donna nous appellerait.

À la vérité, il faudrait établir un équilibre dans lequel Donna pourrait nous donner des nouvelles tout en tissant de nouveaux liens avec Marlene et sa famille.

— Est-ce que je peux voir où elle va habiter ? demanda Paula en me tendant le « papa ».

— Oui, et dès dimanche ! On va tous aller là-bas.

Lors de cette première visite, nous ne rencontrerions pas d'autres membres de la famille de Marlene, pour que Donna ne se sente pas submergée. L'objectif était qu'elle découvre son nouveau lieu de vie ; elle ne rencontrerait la famille de Marlene que peu à peu, au cours des deux semaines à venir.

Je restai jouer avec Paula, même si le cœur n'y était pas – ni pour moi ni pour elle, je pense. Paula faisait la « maman » parfaite, lavant les casseroles dans le petit évier et préparant les lits, tandis que je faisais le « papa » bien moins parfait qui restait là à la regarder (sauf quand elle me demanda de sortir les poubelles en allant promener le chien). De temps en temps, revenant à la réalité, Paula s'inquiétait de savoir si Donna allait bien et se demandait ce qu'Edna pouvait bien lui raconter.

— Je suis sûre que ça va. Edna doit lui dire des tas de jolies choses sur Marlene et sur sa nouvelle famille.

— Notre famille, elle est mieux, répondit-elle.

Sa manière de défendre son pré carré me fit sourire.

Près d'une heure avait passé lorsque la porte du salon s'ouvrit :

— Cathy, vous pouvez nous rejoindre, s'il vous plaît ?

— Je n'en ai pas pour longtemps, dis-je à Paula.

Je l'embrassai sur la joue pour la réconforter. En sortant de sa chambre, je l'entendis dire à sa poupée qu'elle était « la plus gentille maman du monde » – ce qui, je l'espérais, reflétait ce qu'elle pensait de moi.

Je trouvai Edna et Donna assises côte à côte sur le canapé. Donna tenait l'album photo de Marlene. Cette vision me rappela le jour de son arrivée, à la différence près qu'elle n'avait plus cet air abattu, ces épaules basses et les bras croisés devant elle comme pour se protéger ; elle se tenait maintenant bien droite et arborait un air confiant. Je m'assis sur le canapé en face d'elles.

— Donna et moi avons eu une longue et agréable discussion, dit Edna. Elle a hâte de rencontrer Marlene demain. Donna sait bien que ce sera un peu bizarre pour tout le monde, au début, et qu'elle pourra vous parler de ce qu'elle ressent.

— Je suis certaine qu'on aura beaucoup de choses à se dire, répondis-je en adressant un sourire à Donna.

Elle n'était pas vraiment souriante mais ne semblait pas triste ; plutôt pensive.

— Tu veux voir mes photos ? me demanda-t-elle au bout d'un moment.

— Oui, avec plaisir !

Edna me fit un clin d'œil complice.

— Je vous laisse regarder cela ensemble. Il est temps que je m'en aille : je vous appellerai lundi.

— Très bien, dis-je. Donna, je raccompagne Edna et je reviens regarder les photos avec toi.

Je lui adressai un nouveau sourire qu'elle me rendit, cette fois.

— J'ai l'impression que ça s'est bien passé, dis-je discrètement à Edna sur le seuil de la maison.

— Oui, Dieu merci. Elle avait tellement envie de vous montrer les photos que je ne lui ai pas dit que vous les aviez déjà vues. Mais elle sait que vous avez rencontré Marlene et que vous l'appréciez. C'est important pour elle de savoir que vous approuvez ce qui se passe.

— Oui, merci, Edna.

Nous nous saluâmes et je refermai la porte. Edna était une assistante sociale expérimentée et impliquée, qui comprenait en outre très bien les sentiments des enfants. Je ne savais pas précisément ce qu'elle avait dit à Donna mais le résultat était très positif. Quand je retournai au salon, Donna scrutait toujours les photographies, impatiente de me les montrer.

Je m'assis près d'elle et l'écoutai me décrire chacune d'elles, tournant les pages avec délicatesse. Quand nous arrivâmes à la photographie de sa chambre, son regard s'illumina :

— Elle est lilas ! s'exclama-t-elle, comme elle avait dû le faire avec Edna en découvrant la photo. C'est ma couleur préférée !

— En effet, quelle jolie chambre ! répondis-je. Tu en as, de la chance !

Elle hocha joyeusement la tête.

— J'ai hâte de la voir en vrai. C'est bien dimanche qu'on y va, hein ?

— Oui, chérie.

Arrivée à la photo de famille, sur la dernière page de l'album, Donna me cita tous les noms dont elle se souvenait. Cinq minutes plus tard, Paula nous rejoignit et Donna lui montra à nouveau tout l'album, formulant cette fois

des commentaires plus détaillés sur chaque photo. Quand Adrian descendit assouvir un petit creux vingt minutes plus tard, il eut droit lui aussi à la séance photo de la première à la dernière page de l'album.

Ce soir-là, quand j'allai souhaiter une bonne nuit à Donna, je lui trouvai l'air triste. Elle était en pyjama, assise sur son lit, l'album photo posé sur ses cuisses, fermé. Je m'assis sur le bord du lit ; elle me regarda de ses grands yeux pensifs :

— Dans une semaine, à cette heure-ci, je dormirai pour la première fois dans mon nouveau lit, me dit-elle.

— Eh oui, chérie, c'est vrai. Dans ta jolie chambre lilas, sous une couette lilas.

Je pris sa main entre les miennes. Elle resta absorbée un moment, puis me dit doucement :

— Je suis contente que Marlene veuille que je sois sa fille. Mais ce sera un peu bizarre au début, comme quand je suis arrivée ici.

— Ça paraîtra un peu bizarre, oui, parce que tout sera nouveau, mais je ne crois pas que ce sera comme quand tu es arrivée ici, chérie. Tu te souviens de ce que tu ressentais, à l'époque ?

Elle hocha la tête.

— Tu as fait un sacré bout de chemin depuis ce temps-là, Donna, et je suis très fière de toi. Je suis sûre que tout ira bien, même si tu vas énormément nous manquer.

— Edna m'a dit la même chose.

Elle sourit d'un air songeur.

— Et on se donnera des nouvelles, hein, Cathy ? C'est important pour moi.

— Bien sûr, chérie. Pour nous aussi, c'est important. On restera en contact aussi longtemps que tu le voudras, Donna. Je te le promets.

Elle me prit dans ses bras et me serra très fort.

— Toute la vie, Cathy. Quand Marlene sera ma nouvelle maman, vous serez ma deuxième famille.

LES PRÉSENTATIONS

Le lendemain, à l'approche de 13 heures, heure à laquelle Marlene devait arriver, il était difficile de dire qui était la plus nerveuse : Donna, postée derrière les rideaux de la salle à manger pour être la première à voir Marlene ; Paula, qui faisait l'aller-retour entre la salle à manger et la cuisine pour me tenir au courant ; ou moi, qui briquais les plans de travail pour me calmer. Adrian peaufinait son image de « Mr Cool » en écoutant de la musique dans sa chambre. Mais à 13 h 10, quand j'entendis Donna dire d'une voix timide « Elle est là », puis Paula crier à son tour « Elle est là ! », je compris en ouvrant la porte que la plus nerveuse d'entre nous était Marlene.

— Ça va, je ressemble à quelque chose ? me demanda-t-elle en ajustant sa robe à fleurs et sa chaîne en or.

— Mais oui, vous êtes superbe ! répondis-je en souriant, lui touchant le bras pour la rassurer. Entrez, les filles surveillaient votre arrivée depuis un moment.

— Désolée pour le retard, Cathy, il y avait un monde fou sur la route. J'aurais dû y penser, un samedi...

— Ne vous inquiétez pas. Venez, je vous emmène au salon.

Ouvrant le chemin, j'appelai les filles depuis le couloir :

— Donna, Paula ! Marlene est là !

Maintenant que la visiteuse tant attendue était arrivée, les filles faisaient leurs timides, se cachant dans la salle à manger.

— Asseyez-vous, dis-je à Marlene. Je peux vous offrir quelque chose à boire ?

— Non, merci, Cathy, ça ira. C'est joli, chez vous !

— Merci, répondis-je en m’asseyant sur l’autre canapé. Votre album photo a rencontré un franc succès ! Donna était vraiment très fière, elle a dû nous le montrer au moins six fois.

— C’est vrai ? Merci mon Dieu ! Je me demandais ce qu’elle en penserait..., répondit Marlene, fébrile. Tant mieux, ça me fait plaisir.

En cette fraîche journée d’automne, Marlene semblait pourtant avoir très chaud ; elle avait le front légèrement brillant.

Je commençai à parler de choses et d’autres – la météo, la circulation dans la grand-rue –, puis de l’école de Donna. Nous échangeions à bâtons rompus, en toute simplicité. Je ne voulais pas faire peser de pression sur Donna : elle nous rejoindrait quand elle serait prête. J’expliquai à Marlene notre routine du soir, dont elle pourrait s’inspirer les premiers temps pour aider Donna à se sentir à la maison. Marlene me parla ensuite plus en détail de sa famille. Tandis que nous discussions ainsi, nous entendîmes des pas dans le couloir : Paula et Donna entrèrent dans le salon, la première tenant la seconde par la main et menant la marche, comme elle l’avait fait pour emmener Donna dans le jardin il y avait une éternité, me semblait-il.

— Donna, Paula, je vous présente Marlene, dis-je.

Marlene se leva pour aller serrer la main de Paula puis de Donna. Celle-ci avait les yeux baissés et, pour la première fois depuis bien longtemps, les épaules légèrement rentrées.

— Ravie de vous rencontrer, dit Marlene avant de me jeter un regard nerveux.

— Venez vous asseoir, dis-je aux filles. On était en train de parler des photos et de la famille de Marlene. Elle va justement voir sa nièce Kerry, tout à l’heure.

Paula et Donna vinrent s’asseoir à côté de moi. Marlene se rassit en face de nous et nous reprîmes notre conversation sur sa famille. L’atmosphère était détendue. Du coin de l’œil, je voyais Donna relever doucement la tête et voler un regard à Marlene, puis la rebaisser immédiatement. Marlene souriait, continuant de parler. Quelques minutes plus tard, Toscha, notre chat, entra dans le salon.

— Bonjour, toi ! dit Marlene.

Le regard de Donna passait de Toscha à Marlene.

— Vous avez vu la photo de mon chat, Harris ? demanda Marlene.

— Oui, répondis-je, il a l’air plus gros que Toscha.

Donna releva les yeux, un peu plus longtemps, cette fois.

— Harris est très fainéant, dit Marlene. Il passe son temps à manger et dormir ! Comme il est à moitié persan, il a de longs poils qu'il faut brosser très souvent.

— Moi je brosse les poils de Toscha, dit Donna en levant la tête, ouvrant la bouche pour la première fois.

— Pas moi, dit Paula. Une fois, Toscha m'a griffée.

— Parce que tu lui avais mis le doigt dans l'oreille, quand tu étais plus petite, précisai-je, ce qui la fit glousser.

— Je peux brosser Toscha ? demanda doucement Donna, qui prenait un peu plus d'assurance.

Normalement, on ne brosse jamais le chat dans le salon à cause des poils, mais je me dis que cela pourrait nous aider à « briser la glace » et constituerait un centre d'attention.

— Oui, si tu veux. Tu sais où trouver la brosse.

Donna et Paula allèrent toutes les deux la chercher dans le placard sous l'escalier. J'adressai un sourire à Marlene :

— Ne vous en faites pas, Donna est en train de se détendre. Ça prend un peu de temps, forcément. Je ne m'attendais pas à autre chose.

— Vous croyez qu'elle m'aime bien ? me demanda-t-elle d'un air inquiet.

— Mais oui, bien sûr ! Vraiment, ne vous inquiétez pas.

Les filles revinrent armées de la brosse. Donna s'assit par terre et commença à toiletter Toscha, brossant sa fourrure depuis le cou jusqu'à la queue, ainsi que je le lui avais appris. Elle avait naturellement des gestes doux et presque soporifiques, comme si elle caressait l'animal. Toscha s'étirait et miaulait d'aise, profitant à fond de cette sollicitude aussi soudaine qu'imprévue. Paula s'était assise un peu à l'écart, pas tout à fait certaine que le chat n'en profiterait pas pour se venger de son doigt dans l'oreille. Elle restait méfiante à l'égard de Toscha malgré tous mes efforts pour la convaincre du contraire.

Marlene se laissa glisser du canapé et prit place auprès de Donna.

— Bonjour, Toscha, dit-elle doucement en lui caressant la tête, tandis que Donna continuait de le brosser.

Ce chat était décidément très gâté.

— Harris va beaucoup t'aimer, Donna ! dit Marlene.

Je souris, ainsi que Donna. Nous reprîmes notre conversation, Marlene continuant à caresser Toscha, que Donna brossait toujours. J'amenai le sujet sur la maison de Marlene, soulignant à quel point Donna avait trouvé sa future chambre jolie. Marlene nous expliqua l'avoir repeinte elle-même ; elle s'apprêtait désormais à rénover sa cuisine. Adrian fit alors son apparition ; je le présentai à Marlene qui se leva pour lui serrer la main.

— Comment ça va à l'école ? lui demanda-t-elle.

— Bien, merci, répondit Adrian.

Puis il s'éclipsa dans la cuisine se servir à boire avant de retourner dans sa chambre. J'espérais que Marlene ne l'avait pas trouvé trop impoli.

— Il a beaucoup de travail cette année, dis-je.

Marlene approuva d'un hochement de tête.

— Mon fils a vingt-deux ans, il fait sa dernière année à l'université. Il étudie le droit.

— C'est une bonne filière, commentai-je.

Au bout d'un moment, trouvant que le toilettage du chat avait suffisamment duré, je suggérai à Donna de faire un puzzle, activité qui se prêtait encore mieux à une interaction entre Marlene et elle.

— Je ne suis pas très bonne en puzzles, dit Marlene. Et toi, Donna ?

— Un peu, répondit-elle timidement.

J'allai chercher dans le buffet un puzzle qui ne demandait pas plus de vingt minutes, le temps qu'il restait à Marlene à passer avec nous. Assises par terre côte à côte, Marlene et Donna commencèrent à trier les pièces en vue de former les coins et les bords, avec l'aide de Paula. Quant à moi, je continuais à discuter de choses et d'autres. La situation n'était pas des plus faciles mais, pour une première rencontre, je ne m'étais pas attendue à autre chose. J'espérais que Marlene n'était pas déçue ; peut-être avait-elle imaginé que Donna se précipiterait dans ses bras et la considérerait tout de suite comme sa nouvelle maman.

Une heure était suffisante pour cette première visite. Le puzzle terminé, je me fis confirmer les modalités de notre rendez-vous du lendemain.

— Vous nous attendez toujours pour 13 heures demain ?

— C'est bien ça. Voulez-vous déjeuner à la maison ?

J'avais peur que cela soit un peu difficile pour Donna d'avoir à rester à table lors d'une première visite chez Marlene.

— Non, merci, inutile de vous embarrasser, répondis-je. Une boisson et quelques biscuits suffiront !

Marlene se rassit dans le canapé quelques minutes ; Donna était redevenue silencieuse.

— Très bien, dit Marlene au bout d'un moment, je vous attends donc tous les quatre demain chez moi.

Elle dit au revoir aux filles dans le salon puis je la raccompagnai jusqu'à la porte.

— Ce sera plus facile demain, la rassurai-je devant son air inquiet.

— Vous croyez qu'elle m'aime bien ? me demanda-t-elle à nouveau.

— Oui, vous avez été parfaite ! Ne vous en faites pas. C'est une sacrée étape pour Donna, elle a besoin d'un peu de temps pour assimiler tout ça. Je la connais bien : ce n'est jamais facile pour elle de rencontrer de nouvelles personnes. Vous voulez que je vous appelle ce soir ?

— Oh oui, s'il vous plaît, répondit-elle, soulagée. Vous me direz si j'ai fait quelque chose de mal, d'accord ?

— Promis, mais je suis sûre que non. La plupart du temps, Donna est taciturne, vous savez.

— J'espère vraiment qu'elle m'aime bien, insista Marlene.

Je la rassurai à nouveau et elle s'en alla.

Pendant le reste de l'après-midi, Donna ne cessa de parler de Marlene et de sa maison : « Tu crois que... ? », « Est-ce qu'elle a... ? », « Est-ce qu'elle aime... ? ». Je pouvais parfois lui apporter une réponse mais souvent j'étais obligée de lui dire : « Je ne sais pas, mais tu n'auras qu'à lui poser la question demain. » À l'heure de se mettre à table pour dîner, elle n'en avait toujours pas terminé. Je lui dis alors :

— Donna, le mieux, c'est que tu demandes à Marlene, et en plus ça lui ferait très plaisir de discuter avec toi. Tu ne t'en rends peut-être pas compte, mais elle est tout aussi stressée que toi. Elle voudrait tellement gagner ton affection !

— Mais je l'aime bien, dit-elle doucement. C'est juste un peu bizarre.

— Je sais, chérie. Je comprends.

Un peu plus tard, je téléphonai à Marlene pendant que Donna prenait son bain pour lui dire qu'elle n'avait pas arrêté de parler d'elle tout l'après-midi.

— Et elle vous aime déjà, dis-je.

— Elle vous l’a dit ?

— Oui, et elle va faire un effort pour parler davantage demain.

— C’est formidable, merci, Cathy. Après vous avoir quittés, je suis allée acheter quelques puzzles supplémentaires et une poupée que j’ai mise sur le lit de Donna.

Marlene se démenait vraiment ; elle me faisait de la peine.

— C’est adorable, lui dis-je, mais vraiment, ne vous inquiétez pas. Je suis sûre que tout se passera bien. Il faudra juste vous armer de patience.

Ce soir-là, alors que je souhaitais bonne nuit à Donna après lui avoir lu une histoire, elle me dit :

— C’est tellement bizarre, Cathy. Je crois que c’est parce que Marlene te ressemble pas du tout.

— Pas plus mal, lui répondis-je en souriant. Donne-toi du temps, chérie. C’est bizarre pour Marlene aussi, tu sais. Elle sait bien ce que tu dois ressentir.

Donna me sourit mais, à l’évidence, elle était perdue dans ses pensées. Je restai assise sur le bord du lit et lui caressai le front.

— Est-ce que ça va, ma puce ?

Elle hocha la tête.

— Cathy, tu crois que Marlene veut vraiment de moi ?

— Oui, bien sûr, chérie. Pourquoi tu te poses cette question ?

— Ma mère ne voulait pas de moi.

— C’est ça qui te perturbe ?

Elle hocha à nouveau la tête puis me lança un regard implorant.

— Donna, chérie, ta mère a eu tellement de problèmes dans sa vie qu’ils l’ont empêchée de voir les belles choses autour d’elle. Elle n’a pas été capable de t’apprécier à ta juste valeur, ni de s’occuper de toi, ni de t’aimer comme elle aurait dû, à cause de ses problèmes. Marlene et moi, comme la plupart des mères, on est différentes. Tu es quelqu’un de formidable et je sais que Marlene t’aime déjà beaucoup. Et avec le temps, elle t’aimera autant que nous.

Elle sourit. Comme nous l’avions envisagé, la rencontre avec Marlene avait déstabilisé Donna et ravivé des sentiments négatifs et des souvenirs du passé. Avant moi, la seule autre personne qui avait tenu auprès d’elle le rôle d’une mère l’avait traitée de manière épouvantable. Je ne pouvais pas la

rassurer davantage ; le reste viendrait quand elle constaterait par elle-même que Marlene se comportait avec autant de respect et d'amour que j'en avais pour elle.

Le lendemain après-midi, tout le monde était beaucoup plus détendu, comme prévu. Marlene nous accueillit sur le seuil de sa maison mitoyenne, avec trois chambres et un joli jardin. Elle nous fit faire le tour du propriétaire. Harris, son gros chat (fainéant), était vautre sur le canapé du salon, fidèle à sa réputation. Adrian s'assit à côté de lui, préférant rester au rez-de-chaussée tandis que Marlene nous faisait visiter l'étage. Donna avait hâte de découvrir sa chambre, qui était encore plus belle que sur la photo. Une odeur de peinture fraîche flottait encore dans l'air ; les rideaux de coton lilas et la couette assortie étaient tout neufs. Il y avait aussi beaucoup de petits accessoires dans les mêmes tons : l'abat-jour d'une lampe, l'assise en velours d'un tabouret et la nouvelle poupée vêtue d'une robe lavande que Marlene avait achetée la veille. J'espérais que Donna mesurait tout le mal qu'elle s'était donné pour aménager sa chambre.

— Qu'est-ce que c'est joli, hein, Donna ? lui dis-je. Tu en as, de la chance !

Donna souriait et en semblait convaincue. Paula et elle s'assirent sur le lit et se mirent à jouer avec la poupée. Elle mesurait une vingtaine de centimètres et était habillée dans le style victorien, avec plusieurs couches de jupons recouvertes d'une robe en satin. C'était une ravissante poupée, sans doute assez chère.

— Vous voulez rester jouer un peu ici ? proposa Marlene aux filles. Cathy et moi, on redescend.

Les filles acquiescèrent de la tête.

— On sera dans le salon, ajouta Marlene.

Au rez-de-chaussée, Marlene installa la PlayStation pour Adrian. Nous nous assîmes dans les fauteuils à l'autre bout de la table pour discuter toutes les deux. Marlene m'expliqua qu'elle avait emménagé dans cette maison trois ans plus tôt et qu'elle l'avait modernisée de fond en comble. Elle l'avait achetée à un vieux couple qui y avait passé une grande partie de sa vie mais ne pouvait plus en assumer l'entretien. La structure était saine mais Marlene n'avait pas arrêté d'entreprendre des travaux depuis trois ans. J'admirai ses réalisations et lui parlai de mes propres travaux d'intérieur.

— Quand on vit seule et qu'on n'a pas le choix, dit-elle, on se découvre des talents insoupçonnés ! J'ai même fait de la plomberie dans la cuisine.

— Ah bon ? dis-je, impressionnée.

La cuisine était la dernière pièce de la maison à nécessiter des travaux. Marlene voulait m'en montrer l'état d'avancement.

— Ma famille me donne un coup de main de temps en temps, me dit-elle en entrant dans la cuisine, mais je ne veux pas les solliciter trop souvent.

Derrière l'évier en inox flambant neuf, le carrelage du bas du mur était à moitié enlevé.

— C'est très pénible à décoller ! commenta Marlene. Le nouveau carrelage est là-bas, ajouta-t-elle en pointant une pile de cartons près du mur. Ensuite, je changerai les placards. Un gars du coin va venir m'aider. Et puis je m'occuperai du sol.

Elle tapota du pied sur le vieux lino défraîchi.

— Je n'ai pas encore décidé ce que je vais mettre...

— Ce sera magnifique une fois terminé, dis-je. Malheureusement, mes talents de bricoleuse se limitent à la peinture et à la pose de papier peint !

— J'en aurai eu ma dose, admit-elle dans un petit soupir. Vivement que ce soit terminé et que je puisse en profiter !

Marlene nous prépara un thé puis proposa aux enfants de venir boire quelque chose et manger des biscuits. Nous nous installâmes dans le salon, discutant tous ensemble – Adrian de son jeu vidéo, les filles de la chambre de Donna. Une fois notre collation terminée, Marlene débarrassa la table et alla chercher l'un des puzzles qu'elle avait achetés. Adrian retourna à sa PlayStation, nous laissant toutes les quatre nous lancer dans le tri des pièces.

Notre visite dura plus d'une heure mais ce n'était pas un problème ; Donna était bien plus à l'aise que la veille et semblait davantage apprécier le moment. Marlene était plus détendue, elle aussi. Une fois le puzzle terminé, je donnai le signal du départ. La prochaine visite de Donna aurait lieu le surlendemain : j'emmènerais Donna chez Marlene directement après l'école ; elles dîneraient ensemble et je viendrais la rechercher à 19 h 30. Le jeudi, nous ferions la même chose. Puis, si tout se passait bien, Donna resterait passer les nuits du vendredi et du samedi chez Marlene. Nous étions convenues, lors de la réunion, qu'il valait mieux que Donna n'accompagne pas Marlene à l'église dès cette première occasion. Je

viendrais donc la rechercher le dimanche à 10 heures. Elle repasserait la nuit du mercredi chez Marlene, qui l'emmènerait à l'école le jeudi matin. Si tout se déroulait sans problème, une petite fête serait organisée le vendredi pour le départ de Donna et je la conduirais chez Marlene, avec toutes ses affaires, le samedi. Ces deux semaines s'annonçaient très chargées : hormis les aspects logistiques, je passerais beaucoup de temps à parler à Donna et, d'une manière générale, je devrais garder un œil sur elle afin de m'assurer qu'elle soit en phase avec le rythme auquel nous allions avancer.

Les visites du mardi et du jeudi se passèrent très bien – mieux que je n'aurais cru – mais il y eut un problème le samedi, que je ne découvris qu'en venant rechercher Donna le dimanche matin.

Son absence avait laissé un grand vide, nous donnant un avant-goût de ce qui nous attendait. À table, en particulier, cela nous faisait bizarre de n'être plus que trois. Elle nous manquait. Adrian et Paula s'étaient demandé plus d'une fois, le samedi, ce que Donna « pouvait bien faire ». Ce à quoi je leur avais répondu qu'elle devait « faire connaissance avec Marlene », ou « jouer », ou « peut-être aider Marlene à faire des travaux dans la cuisine ». Marlene m'avait dit qu'elle comptait proposer à Donna de lui prêter main-forte. Et je me disais que j'aurais peut-être dû laisser Donna participer davantage aux diverses tâches ; je me torturais à imaginer tout ce que j'aurais fait différemment, si j'avais pu recommencer. Mais tel est le lot de tous ceux qui élèvent des enfants : on fait ce que l'on pense être le mieux à un moment donné et l'on essaie de ne pas répéter ses erreurs.

Le dimanche matin, à 10 heures, Marlene avait l'air très préoccupée en nous ouvrant la porte.

— Donna est dans sa chambre. Je crois qu'elle boude. Adrian et Paula pourraient peut-être aller jouer dans le salon le temps que je vous explique ce qui s'est passé ?

J'accompagnai les enfants au salon ; Adrian s'empara tout de suite des manettes de la PlayStation et se mit à expliquer à sa sœur comment jouer. Je suivis Marlene dans la cuisine, me demandant ce que Donna avait bien pu faire. Le stress commençait à m'envahir.

— J'ai été obligée de gronder Donna, m'expliqua Marlene, et elle est fâchée contre moi.

Elle se dandinait d'un pied sur l'autre, mal à l'aise.

— On a passé une très bonne soirée vendredi et un très bon samedi, poursuivit-elle. Hier soir, quand je l'ai couchée, je n'ai rien remarqué d'anormal. Mais elle a dû se lever une fois que je dormais et elle a déchiré les magazines que je lui avais achetés dans l'après-midi. Ce matin, j'ai trouvé sa chambre constellée de bouts de papier. Comme vous m'en aviez parlé, je ne me suis pas inquiétée, et Donna m'a dit qu'elle allait tout nettoyer. Mais quand elle est allée se doucher, j'ai voulu lui éviter cette corvée et j'ai passé l'aspirateur dans sa chambre. Je pensais lui faire une fleur mais quand elle a vu ça, elle s'est mise dans une colère noire ! Elle m'a crié dessus en me traitant de « fouille-merde »...

— Elle a dit ça !

— Je l'ai grondée et depuis, elle boude. Ça fait à peu près une heure. J'ai essayé de lui parler mais elle ne veut rien entendre. Je suis désolée, Cathy. Je m'y suis vraiment mal prise, manifestement...

Je compris tout de suite d'où venait le problème mais Marlene n'y était pour rien.

— Donna tient à ranger la pagaille qu'elle a mise, c'est la partie la plus importante de son rituel. Mais ce n'est pas une excuse pour vous insulter.

Marlene me regardait, toujours perturbée par ce qui s'était passé et s'en voulant encore plus, maintenant.

— Donna a besoin de nettoyer et ranger ; c'est sa manière de rejouer le rôle qu'elle endossait chez sa mère. Quand elle recommencera, laissez-la tout remettre en ordre. Mais on ne doit pas laisser passer sa réaction pour autant.

— Je suis désolée, répéta Marlene. J'aurais dû comprendre...

— Non, vous ne pouviez pas. Donna aurait dû vous expliquer au lieu de se mettre en colère. Ça fait plus de quinze mois qu'elle vit avec nous, elle sait très bien que ce type de comportement est inacceptable. Vous voulez qu'on aille la voir ensemble ? Je pense que c'est ce qu'il y a de mieux à faire.

Marlene accepta sans hésiter. Laissant Adrian et Paula jouer à la PlayStation, nous montâmes à l'étage. Marlene semblait encore bouleversée ; sans doute avait-elle été impressionnée par l'explosion de colère de Donna, tout comme je l'avais été la première fois. Ses emportements pouvaient faire froid dans le dos.

Je toquai à la porte et l'ouvris. Donna était assise sur son lit, l'air en effet renfrogné, mais d'une manière si excessive que cela sonnait faux : c'était à l'évidence une posture visant à blesser Marlene. Si elle m'avait été destinée, j'aurais décidé d'en rire mais Marlene ne connaissait pas assez Donna pour risquer un trait d'humour.

— Donna, lui dis-je d'un ton ferme, élevant un peu la voix pour exprimer ma désapprobation, je ne sais pas ce qui t'est passé par la tête, mais tu vas présenter tes excuses à Marlene. Et tout de suite.

Elle leva les yeux vers moi, un peu décontenancée ; peut-être s'était-elle attendue à de la compassion de ma part.

— Comment as-tu osé parler comme ça à Marlene ? continuai-je sur le même ton. Tu sais très bien que ça ne se fait pas. Ni sous mon toit ni sous celui de Marlene.

Elle baissa à nouveau la tête, la mine cependant moins boudeuse, maintenant qu'elle comprenait que cela n'aurait pas l'effet escompté.

— Marlene n'aurait pas dû passer l'aspirateur dans ta chambre mais elle voulait seulement être gentille. Elle ne pouvait pas savoir que tu aurais préféré faire le ménage toi-même. Ce n'était pas une raison pour lui crier dessus et l'insulter, si ?

Donna ne répondit rien, butée.

— Qu'est-ce que tu aurais dû faire ? poursuivis-je. Qu'est-ce que je t'ai appris à faire au lieu de t'énerver ou de boudier, quand il y a un problème ?

J'attendais une réponse.

— Parler..., finit-elle par dire d'une toute petite voix.

— Exactement, dis-je. Alors pourquoi n'as-tu pas parlé à Marlene ? Tu aurais dû lui expliquer que tu avais besoin de ranger toi-même ton désordre. Voilà ce qui aurait été une réaction adulte et intelligente. C'est ce que j'ai passé quinze mois à t'apprendre, Donna. S'il te plaît, n'oublie pas tout ce qu'on a fait ensemble.

Mais évidemment, dans ce contexte nouveau et inconnu pour elle, Donna s'en était remise à ses anciens comportements acquis pendant de longues années.

— Très bien, jeune fille, conclus-je, et maintenant, présente tes excuses à Marlene, s'il te plaît.

Une fois de plus, sa réaction se fit attendre et je ne me sentais pas très sûre de moi. Ces deux semaines représentaient une période difficile pour Donna

qui devait transférer sur Marlene non seulement ses sentiments mais sa confiance et le respect qu'elle avait pour mon autorité.

— Eh bien ? insistai-je. J'attends...

— Pardon, Marlene, dit-elle lentement, toujours d'une toute petite voix. J'aurais dû te parler. La prochaine fois, je le ferai.

— Merci, Donna, répondit Marlene. J'espère que tu sais que tu peux me parler, comme tu parles à Cathy.

Elle hocha la tête.

— Parfait, dis-je. Allez viens, on va dire au revoir à Marlene et la laisser aller à l'église. À mon avis, ça lui fera du bien, ajoutai-je en me tournant vers Marlene qui me répondit par un sourire.

Ce dénouement me rassurait : Donna avait accepté de présenter des excuses alors qu'elle aurait très bien pu laisser à nouveau éclater sa fureur et se braquer contre nous. Mais non, sa colère était restée circonscrite à un seul incident, et nous avions réussi à la désamorcer.

Dans le couloir, au moment de partir, Donna s'excusa encore auprès de Marlene :

— Pardon. Ça m'a fait plaisir de venir, vraiment.

Je vis que Marlene était soulagée.

— Bon ! Moi aussi, j'étais très contente que tu sois là. Et j'ai hâte de te revoir mercredi. Je te préparerai ton plat préféré !

Donna lui sourit mais, pour ma part, je me retins de lui faire les gros yeux car ce commentaire me rappelait de façon amère que Marlene serait bientôt la personne qui compterait le plus dans le cœur de Donna.

Un peu plus tard dans la journée, j'insistai à nouveau auprès de Donna sur l'importance de la verbalisation. Elle me promit de parler à Marlene si elle ne se sentait pas bien. Elle avait suffisamment évolué pendant ces quinze mois pour être désormais capable de mettre des mots sur ses sentiments : je me demandais dans quelle mesure sa colère n'avait pas seulement été une manière de tester Marlene.

Edna me téléphona le lendemain, comme convenu. Nous convînmes qu'il s'agissait d'incident mineur qui n'était pas de nature à remettre en cause le calendrier initial. Donna passa donc la nuit du mercredi chez Marlene, qui la conduisit à l'école le jeudi matin. Lorsque j'allai la chercher à la fin de la journée, Beth Adams et Mme Bristow me racontèrent comme Donna avait été fière de leur présenter Marlene. Cela me fit plaisir mais aussi un peu de

peine, là encore, de devoir céder peu à peu ma place à Marlene dans la vie de Donna. Il fallait que j'accepte de lâcher prise plus vite, car il ne nous restait que deux soirées à passer ensemble. Dès samedi, elle s'en irait.

LE DÉPART

Pendant le reste de la semaine, je me surpris à lancer des regards furtifs vers Donna en essayant d'imaginer ce que serait la vie sans elle. Adrian et Paula faisaient de même, je crois, et ils profitaient à fond des derniers moments qu'ils pouvaient passer avec elle ; Paula ne la quittait pas d'une semelle. Le vendredi, pendant que Donna était à l'école, je préparai ses valises. Je lui avais proposé de procéder ainsi car nous n'aurions pas beaucoup de temps le soir, une petite fête étant prévue ; et puis ce genre de moment est déjà triste pour un adulte, alors pour un enfant... Donna avait accepté volontiers.

En allant la chercher à l'école, je fis mes adieux à toute l'équipe puisque c'était la dernière fois que je les voyais. Avec beaucoup d'émotion, je remerciai les unes et les autres pour leur dévouement. J'offris une grande boîte de chocolats à Mme Bristow.

— On se reverra peut-être avec un autre enfant, me dit-elle.

À 18 heures, les convives arrivèrent pour le pot de départ : mes parents, mon frère et son épouse, notre voisine Sue et sa famille, Emily et Mandy (qui me disaient au revoir à moi, car elles continueraient de voir Donna à l'école), et Jill. Tout le monde avait apporté un cadeau pour Donna.

— On dirait mon anniversaire, s'exclama-t-elle, ou Noël en avance !

Je lui souris pour dissimuler ma nostalgie. Donna ne serait pas avec nous pour Noël, même si j'étais certaine qu'elle passerait de très belles fêtes avec Marlene. Paula, Adrian et moi lui avions également acheté un cadeau mais nous le lui offririons le lendemain, juste avant de l'emmener chez Marlene.

J'avais préparé un buffet autour duquel tout le monde se rassembla dans la bonne humeur, malgré notre tristesse de voir Donna s'en aller. Les adultes

discutèrent et les enfants me demandèrent d'organiser quelques jeux. Nos hôtes repartirent vers 20 h 30, souhaitant tout le meilleur à Donna et lui demandant de leur écrire quand elle en aurait le temps. La maison semblait tout à coup bien calme ; Donna me remercia pour cette petite fête.

— Mais c'est tout à fait normal, ma chérie, lui répondis-je avant de la prendre dans mes bras pour l'embrasser.

Pendant que les enfants se préparaient à se coucher, je débarrassai la table, remplis le lave-vaisselle et nourris Toscha. À 21 h 30, je montai leur souhaiter une bonne nuit. Paula était déjà presque endormie ; Adrian voulait lire encore une demi-heure. Donna était couchée, ses cadeaux au pied du lit. Mes parents lui avaient offert un chat en porcelaine qui ressemblait à Toscha ; mon frère, une photo encadrée de toute la famille ; Sue, un livre ; Emily, un portemonnaie rose ; et Jill, un bon cadeau.

— Il ne faudra pas qu'on oublie de les prendre demain matin, dis-je en m'asseyant sur le bord du lit.

J'avais déjà rassemblé toutes ses affaires dans la salle à manger.

— Ni mon vélo ! répondit Donna. Ne l'oublie pas !

Je souris.

— Non, chérie, je n'ai pas oublié ton vélo. Il est même déjà dans le coffre de la voiture. Je voulais être sûre qu'il entrerait.

— Tu penses à tout, me dit-elle en souriant.

— Je ne dirais pas ça, ma puce, mais je fais de mon mieux !

Je marquai une pause et la regardai. Elle était emmitouflée sous la couette, les paupières lourdes de sommeil, mais contente.

— Donna, dis-je doucement, je veux que tu te souviennes que Marlene fera de son mieux, elle aussi. Peut-être qu'elle n'y arrivera pas toujours, mais dans ce cas-là ce sera à toi de l'aider, d'accord ?

Elle hocha la tête.

— Je sais. En lui parlant et en lui disant ce que je ressens.

— Exactement. C'est très bien.

Je continuai de la regarder, balayant une mèche de cheveux sur son front. Je ne voulais pas me laisser gagner par l'émotion mais j'avais du mal à lui souhaiter bonne nuit pour la dernière fois.

— Et puis aussi, Donna, souviens-toi qu'au début, ce sera forcément un peu bizarre. Jusqu'à ce que tu t'habitues à ta nouvelle maison. Je sais qu'on

en a déjà parlé, mais ne sois pas impatiente. Avec le temps, tu te sentiras de mieux en mieux, j'en suis certaine.

Je marquai une pause et lui souris, pas encore tout à fait prête à m'en aller.

— Bon, chérie, dis-je au bout d'un moment. Il faut que tu dormes. Tu dois être épuisée. Ça a été une sacrée journée !

— Oui. Merci encore pour tout, Cathy. J'étais vraiment bien, ici. Adrian et Paula ont de la chance.

Mon cœur fit un bond dans ma poitrine.

— Et moi j'ai eu de la chance de te rencontrer, Donna. Mais on n'est pas en train de se dire adieu. Tu m'as promis de nous donner de tes nouvelles, et j'y compte bien ! Marlene trouve qu'elle a beaucoup de chance, elle aussi.

Donna sourit, puis bâilla.

— Bonne nuit, ma puce, dors bien.

— Bonne nuit, Cathy.

Je déposai un baiser sur son front et m'en allai, la gorge serrée. Je savais que ce moment de profonde émotion resterait toujours gravé dans mon cœur.

Le lendemain matin, Donna se leva tôt, surexcitée.

— J'ai l'impression de partir en vacances, dit-elle en allant déposer ses cadeaux dans un sac que j'avais laissé ouvert.

Adrian et Paula s'étaient eux aussi levés plus tôt que d'habitude et se joignaient à l'enthousiasme de Donna, même si je voyais bien qu'ils donnaient le change pour masquer leur tristesse. Je leur préparai des pancakes – le petit déjeuner préféré de Donna – puis rangeai les dernières affaires de Donna : sa chemise de nuit et sa trousse de toilette. Nous allâmes ensuite tous les quatre charger la voiture, disposant et redisant les sacs et les cartons jusqu'à ce que tout entre. Au bout du compte, le coffre fermait tout juste et la banquette arrière était envahie, tout comme l'espace pour les pieds. Les enfants devraient même porter les sacs les moins lourds sur les genoux. S'il y avait eu un seul carton de plus, j'aurais dû faire deux voyages.

Avant de partir, j'allai vérifier une dernière fois que Donna n'avait rien oublié dans sa chambre. Puis nous lui offrîmes son cadeau, ce qui me donna

l'occasion de prendre une dernière photo d'elle découvrant, l'air radieux, une boîte en provenance de chez le bijoutier :

— Une vraie montre ! s'exclama-t-elle. Comme les adultes ! Merci beaucoup, c'est super !

— Il n'y a pas de quoi, chérie, dis-je. Je me suis dit qu'il te fallait une montre digne de ce nom, maintenant que tu sais lire l'heure !

C'était une jolie montre que j'avais choisie parmi les modèles pour femme, pas pour enfant, avec un bracelet en argent. Donna la passa tout de suite à son poignet pour l'admirer.

— Pour l'instant, je préfère la laisser dans sa boîte, dit-elle en l'y replaçant avec délicatesse. J'ai pas envie de la rayer !

— Tu pourras pas lire l'heure si tu la laisses dans sa boîte, se moqua Adrian.

— C'est bien un commentaire de garçon ! lui rétorqua Donna.

Nous réussîmes à nous entasser dans la voiture. Pendant le trajet, Donna tenait son cadeau sur ses genoux, dans une attitude protectrice. Je jetais un œil sur elle de temps à autre dans le rétroviseur. Cela me rappelait la première fois où je l'avais vue, cramponnée au cadeau de Mary et Ray. Comme elle avait changé ! Elle était plus rayonnante, plus droite, plus confiante et heureuse, et beaucoup plus grande. Elle avait grandi d'une dizaine de centimètres en quinze mois ; j'avais dû lui racheter des pantalons et des chaussures tous les deux mois. Les enfants regardaient le paysage en silence ; je remarquai que Paula tenait la main de Donna.

Marlene devait nous attendre car elle ouvrit la porte avant même que nous soyons garés devant chez elle. Elle sortit en souriant, nous faisant de grands signes.

— Bonjour ! Entrez donc ! J'espère que vous avez faim, je vous ai préparé des pancakes. Je sais que Donna adore ça !

Nous lui sourîmes.

— Je suis sûre qu'il vous reste un peu de place ! dis-je tout bas aux enfants.

À nous cinq, il ne nous fallut pas longtemps pour décharger la voiture et déposer tous les sacs et cartons dans la chambre de Donna. Marlene rangea le vélo dans la véranda. Quand nous eûmes terminé, la chambre était pleine.

— Eh bien, je crois savoir quel sera le programme aujourd'hui, dit Marlene.

— On va ranger mes affaires ! répondit Donna avant de se blottir contre elle.

Le visage de Marlene, profondément touchée par ce geste, s'illumina.

Marlene nous invita à nous asseoir dans le salon et nous servit ses pancakes avec un choix de garnitures : sirop d'érable, sucre glace, crème glacée, miel et copeaux de chocolat. Je réussis à en manger un, les filles deux, et Adrian trois.

— Elles sont incroyables ! dit ce dernier en se resservant en chocolat et crème glacée.

J'étais d'accord avec lui.

— Elles sont différentes des tiennes, ajouta-t-il (pour « différentes », lire « meilleures »).

J'étais d'accord sur ce point également.

Comme il n'était dans l'intérêt de personne que les adieux se prolongent, je donnai le signal du départ dès notre « second petit déjeuner » terminé. Tout le monde aida à débarrasser la table puis nous nous dirigeâmes doucement vers la sortie. Il fallait que l'on se quitte sans traîner et sur une note positive, en nous disant qu'on allait s'appeler dans deux semaines. Ce point avait été décidé lors de la réunion du 6 octobre : je devais laisser passer deux semaines avant d'appeler pour ne pas risquer de perturber Donna dans cette période de rapprochement entre Marlene et elle. Après cela, Donna pourrait nous téléphoner à sa guise (ainsi que Marlene).

— Très bien, dis-je sur un ton enjoué. On va vous laisser déballer les affaires. Je t'appellerai dans deux semaines, Donna.

Marlene hocha la tête en souriant. À ses côtés, Donna acquiesça timidement, le regard baissé et les épaules un peu rentrées.

— Allez, ma chérie, lui dis-je, tu me fais un grand sourire et un câlin avant que je parte ?

Sans lever les yeux, Donna se jeta sur moi et me serra dans ses bras. Au bout d'un moment, je la repoussai gentiment pour la regarder.

— Et où est passé ce joli sourire ?

Elle parvint à me l'offrir mais elle avait les larmes aux yeux. Paula s'avança pour la serrer contre elle.

— Tu vas me manquer, lui dit-elle.

— Toi aussi, lui répondit Donna en l’embrassant sur la joue.

Adrian, lui, faisait la moue :

— Moi, je fais pas ces trucs de filles, dit-il, mais on peut se serrer la main, Donna.

Leur poignée de main nous fit sourire, Marlene et moi.

— À bientôt, leur dis-je en ouvrant la porte.

— À bientôt ! répondit Marlene.

Donna fixait à nouveau le sol.

— Allez, venez, dis-je à Adrian et Paula qui n’avaient pas l’air décidés à bouger.

Je sortis en tenant la main de Paula. Adrian nous suivait. Je ne me retournai pas dans l’allée, attendant que nous soyons dans la voiture pour les regarder. Elles se tenaient côte à côte dans l’encadrement de la porte. Marlene avait un bras sur les épaules de Donna, qui s’essuyait les yeux du revers de la main. Je démarrai et leur fis un petit signe en m’éloignant, réprimant mes propres larmes. Paula et Adrian agitèrent la main par la fenêtre jusqu’à ce que la maison soit hors de vue ; puis je remontai les vitres.

Au carrefour suivant, je jetai un œil dans le rétroviseur. Adrian et Paula, silencieux, étaient au bord des larmes. La place habituelle de Donna, près de la fenêtre, semblait bien vide.

— Il faut que je m’arrête faire des courses en rentrant, dis-je, et ensuite, je vous emmène au cinéma.

J’avais déjà réservé les billets car je savais que nous aurions besoin de quelque chose pour nous remonter le moral.

— D’accord, dit Adrian sans plus d’enthousiasme.

— Dommage que Donna vienne pas avec nous, dit Paula. Elle me manque.

— Je sais, chérie.

La séance étant à 17 heures, nous avions le temps de rentrer à la maison après le supermarché. En ouvrant la porte, je vis que le répondeur clignotait, signalant un message. C’était Jill. Elle avait appelé une demi-heure plus tôt.

— Bonjour Cathy, disait-elle, j’espère que le départ de Donna s’est bien passé. Je vous appellerai lundi pour prendre des nouvelles. Et puis aussi, Cathy, on nous a sollicités pour un garçon de cinq ans. Ils cherchent une

assistante familiale qui pourrait s'en occuper dès la semaine prochaine. Je vous en reparle lundi. Bon week-end ! Et un grand merci pour tout ce que vous avez fait pour Donna.

J'effaçai le message et allai retrouver les enfants au salon. Lundi, je pourrais peut-être envisager d'accueillir un autre enfant, mais pas maintenant. Maintenant, j'avais seulement besoin de temps avec Adrian et Paula, et nous avions tous les trois besoin de temps pour penser à Donna. Nous allions d'abord devoir nous habituer à n'être plus que tous les trois avant d'imaginer accueillir un nouvel enfant. Je savais que, pendant quelques jours, nous allions partager de nombreux souvenirs liés à ces quinze mois passés avec Donna – se rappeler tous les bons moments vécus en famille fait partie du processus de cicatrisation. Après cela seulement, je pourrais commencer à penser à ce petit garçon de cinq ans, dont les problèmes étaient sans doute très différents de ceux de Donna, mais pas moins urgents ni exigeants.

Ne serait-ce pas merveilleux, me dis-je une fois de plus, si je pouvais, d'un coup de baguette magique, faire en sorte que tous les enfants soient désirés et aimés, et tous les parents capables de les élever ? Je ne pouvais malheureusement faire que de mon mieux, à mon niveau, en espérant donner à chaque enfant quelque chose de positif à emporter avec lui.

Et si Donna avait appris à nos côtés, elle nous avait également donné énormément : avoir autant souffert de maltraitance et d'humiliations, et ne pas être consumé de haine en disait beaucoup sur elle. Je ne suis pas sûre qu'à sa place, je m'en serais aussi bien sortie.

ÉPILOGUE

Huit ans ont passé depuis le départ de Donna et nous nous voyons toujours. Elle est devenue une très jolie jeune fille qui prend soin d'elle ; elle se tresse les cheveux, se maquille un petit peu et apprécie les vêtements à la mode. La première fois que je lui avais téléphoné, deux semaines après son départ, je l'avais trouvée sereine. Elle m'avait beaucoup parlé de sa maison et de sa famille. Paula et Adrian avaient également discuté avec elle, principalement de l'école et de leurs chats respectifs, Toscha et Harris. Marlene m'avait ensuite confirmé que Donna s'adaptait bien et qu'aucun incident majeur ne s'était produit. Nous avions raccroché en nous promettant de rester en contact.

Six mois s'étaient ensuite écoulés avant que Marlene rappelle, s'excusant de ce long silence. Elles avaient traversé « une période difficile ». La thérapie de Donna, commencée deux mois après son départ, avait libéré beaucoup de souvenirs douloureux, ce qui avait réveillé sa colère – elle avait saccagé sa chambre à deux reprises. Les choses s'étaient désormais calmées et Donna commençait à digérer la souffrance du passé. Sa thérapie durerait plusieurs années. Marlene estimait que le pire était derrière elles. Je lui dis que je comprenais et que j'étais contente d'avoir de leurs nouvelles, car nous parlions souvent de Donna en nous demandant ce qu'elle devenait. J'avais perçu dans la voix de Marlene toute l'affection qu'elle portait à Donna mais aussi les soucis provoqués par ces mois d'inquiétude.

Elle m'avait ensuite passé Donna : quel plaisir d'entendre à nouveau sa voix ! Elle paraissait plus âgée, plus mûre et très positive. Elle me parla de l'école et des vacances qu'elle allait passer à la Barbade avec Marlene au mois d'août. Elle disait naturellement « maman » pour évoquer Marlene et faisait référence à ses « oncles », « tantes » et « cousins ». Elle me parla longuement de Kerry, qui était devenue sa « deuxième meilleure amie »

après Emily. Je lui avais ensuite passé Adrian et Paula. Ce coup de téléphone avait duré près de deux heures !

Par la suite, Donna et Marlene nous ont appelés tous les deux mois et nous avons commencé à nous voir deux fois par an, tour à tour chez Marlene et chez moi. Une année, pour Noël, nous sommes allés tous ensemble voir un spectacle pour enfants. Maintenant que Donna a dix-neuf ans, elle vient nous voir seule, même si elle vit toujours chez Marlene dont elle nous transmet à chaque fois les meilleures pensées.

Donna est une jeune fille charmante qui a aujourd'hui réussi à se défaire en grande partie de sa colère et de l'image négative qu'elle avait d'elle-même, grâce à l'aide de la thérapie et de Marlene. Elle est très souriante et vous regarde droit dans les yeux quand elle vous parle ; il ne lui arrive plus que rarement de rentrer les épaules – seulement quand quelque chose l'ennuie vraiment. Elle a fait de sa nature placide et discrète un atout. Côté Donna vous apporte un bol d'oxygène : c'est quelqu'un de chaleureux, gentil et attentionné qui parle tout doucement et prend la vie comme elle vient. Rien ne semble la décontenancer car, comme elle le dit : « J'ai déjà connu le pire dans ma vie ; maintenant, tout va de mieux en mieux. » Et je pense que son petit ami, Robert, n'y est pas totalement étranger. Elle est venue avec lui lors de sa dernière visite. C'est un grand et beau gaillard qu'elle a rencontré dans son école, où elle suit une formation d'infirmière et Robert, de mécanicien. J'ai été très touchée qu'elle veuille nous le présenter et je l'ai beaucoup apprécié. Il est prévenant à son égard et l'on voit bien qu'ils s'aiment beaucoup. Je ne sais pas dans quelle mesure elle lui a parlé de son passé.

Et que devient la famille de Donna – celle qui porte tant de responsabilité dans ses malheurs ? Je n'en sais que ce que Donna a bien voulu me dire. Les visites médiatisées, qui avaient lieu trois fois par an, ont pris fin l'année de ses quatorze ans à sa demande. Donna continue toutefois de voir sa mère, qu'elle appelle Rita, une fois par an. Une assistante familiale s'est occupée du bébé de Rita le temps de la procédure, à l'issue de laquelle la petite fille a été adoptée par un couple sans enfants d'une trentaine d'années. Donna n'a jamais vu cet enfant. La décision d'adoption stipule toutefois que la petite fille devra être informée de l'existence de sa famille biologique lorsqu'elle en aura l'âge. Cindy a finalement été placée malgré toute l'aide et l'assistance dont sa mère a bénéficié. Chelsea n'a pas été

capable d'élever seule son enfant et est retournée vivre chez Rita, où Cindy a rapidement été victime de graves négligences. Quand l'assistante sociale est venue chercher l'enfant accompagnée par la police, Cindy était introuvable. Après avoir fouillé deux fois les lieux, ils l'ont découverte sous un tas de chiffons sales dans une cabane branlante au fond du jardin.

Un an plus tard, Chelsea est à nouveau tombée enceinte et a fait une fausse couche après avoir été battue par celui qu'elle disait être le père de l'enfant. Elle est partie de chez sa mère : depuis, on ne l'a pas revue. Rita continue de boire et de se droguer. D'après Donna, elle vit dans une maison dégoûtante où il n'y a rien à manger, car elle ne fait que boire. La dernière fois que Donna l'a vue, Rita avait l'air d'une vieille. Si elle se fie à ce que lui ont appris ses études d'infirmière, elle pense qu'à ce rythme Rita n'en a plus que pour un an. Donna n'a jamais présenté Robert à sa mère et n'en a aucunement l'intention.

Elle voit ses frères une fois par an, pendant les fêtes de Noël. Ils ont tous les deux été adoptés et vont très bien, sur le plan familial autant que scolaire. Donna n'en parle pas beaucoup ; je pense qu'elle les voit surtout pour garder le contact et non pas parce qu'un profond lien les unit. Je ne sais pas si Warren et Jason éprouvent des remords ou la moindre culpabilité pour la manière dont ils ont traité Donna. En tout cas, ils étaient assez grands, à l'époque, pour se souvenir aujourd'hui de cette affreuse période. J'aimerais croire qu'un jour ils lui présenteront des excuses, même si Donna ne leur en veut pas. Elle en est incapable : sa mansuétude est telle qu'il ne lui viendrait jamais à l'esprit d'en vouloir à quiconque.

Après la fin des visites médiatisées, Donna a commencé à revoir son père, d'abord accompagnée de Marlene puis toute seule, depuis trois ans. M. Bajan vit dans un appartement social qu'Edna lui a trouvé avant de partir en retraite. Il n'a plus aucun contact avec Rita. Donna va le voir un dimanche sur deux. Elle en profite pour lui préparer à manger et faire le ménage. Ses cachets sont bien rangés dans un placard de la cuisine et il n'oublie plus de les prendre matin et soir. En huit ans, il n'a rechuté que deux fois. Il a même pu accompagner sa mère à la Barbade un hiver. Donna voit toujours sa grand-mère, qui n'est pas au mieux de sa forme. Tous les mois, elle prend trois bus différents pour aller passer une journée avec elle. Elle fait le ménage dans son appartement et s'assure qu'elle a de quoi se

nourrir. Donna aime beaucoup son père et sa grand-mère ; ce sont les personnes qui comptent le plus dans sa vie, avec Marlene et sa famille.

La thérapie et l'aide de Marlene ont permis à Donna d'avancer sur le chemin d'une vie équilibrée et heureuse. Elle me dit qu'il lui arrive encore, lorsque quelque chose ou quelqu'un l'énerve, de s'isoler dans sa chambre pour déchirer minutieusement un magazine puis de ramasser les bouts de papier. Marlene et elle s'en amusent ; et si déchirer du papier se révèle efficace, Donna n'a aucune raison d'arrêter. Nous avons tous besoin de décompresser à certains moments, et à tout prendre, ce n'est pas bien grave de déchirer du papier ; peut-être faudrait-il que j'essaie.

Dans deux ans, Donna décrochera son diplôme d'infirmière. Elle a hâte de travailler et de gagner sa vie. Le jour de ses dix-huit ans, elle est officiellement sortie du dispositif de placement. Depuis lors, elle n'est donc plus suivie par une assistante sociale. Elle continue de voir un psychologue, de temps en temps, lorsqu'elle en ressent le besoin. Elle s'est fait de nouveaux amis dans son parcours scolaire mais voit toujours Emily, sa « meilleure copine » avec Kerry. Emily a arrêté ses études à seize ans et occupe aujourd'hui un poste d'assistante commerciale dans un grand magasin. Donna, Emily et Kerry se voient souvent pour sortir ou faire du shopping – c'est de leur âge. Elles envisagent de louer un appartement ensemble lorsque Donna et Kerry auront terminé leurs études.

Malgré les années, Donna se rappelle parfaitement la période où elle vivait avec nous. Elle en garde beaucoup de bons souvenirs. Elle n'a pas non plus oublié les traumatismes et la souffrance qui l'habitaient à cette époque, ni la manière dont j'insistais pour qu'elle s'en libère par la parole. Elle m'a remerciée plus d'une fois pour ma patience et ma compréhension, et elle s'est excusée auprès de Paula et Adrian pour avoir été si « horrible », comme elle dit. Mais je l'ai rassurée : elle n'a ni à me remercier ni à demander pardon ; ce n'était pas quelqu'un d'horrible, simplement une enfant en crise. Paula et Adrian n'ont que des bons souvenirs de cette époque, en particulier le Noël et les vacances que nous avons passés ensemble. Nous feuilletons parfois nos albums photos et nous nous souvenons – de Donna, la petite fille la plus triste du monde qui s'est épanouie en une merveilleuse jeune femme. Bien joué, chérie.

Titre original : The Saddest Girl in The World.
Publié par HarperElement.

Édition du Club France Loisirs,
avec l'autorisation des Éditions L'Archipel.

Éditions France Loisirs,
123, boulevard de Grenelle, Paris
www.franceloisirs.com

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Cathy Glass, 2007.
© L'Archipel, 2015, pour la traduction française.

Couverture :
Maquette : LILIANE MANGAVELLE / Photo : ARCANGEL

ISBN : 978-2-298-09733-7